

VIE
DE
SAINT GUÉRIN

ABBÉ D'AULPS, ÉVÊQUE DE SION (VALLAIS)

SON CULTE ET SES RELIQUES

PAR M. L'ABBÉ RUFFIN

ARCHIDIACRE D'ANNECY



GENÈVE
LIBRAIRIE DE GROSSET ET TREMBLEY

ANNECY
LIBRAIRIE DE CH. BURDET

1872

Si Votre Grandeur ne le trouve pas indigne de son approbation, à laquelle j'attache le plus grand prix, je lui demande la grâce ont eu une bonne part à ce travail.

Vos encouragements, Monseigneur, vos conseils et les secours de votre vaste érudition leurs de votre diocèse.

de nos Alpes, et l'un des principaux protecteurs de nos Alpes, et l'un des principaux protecteurs après saint Bernard de Menthon, civilisateur, Voici la vie de saint Guérin, le premier,

Monseigneur,

d'en agréer la dédicace et de le favoriser de
sa bénédiction.

Ce sera, pour le livre, un gage assuré de
succès, et une douce récompense pour celui
qui a l'honneur d'être,

de Votre Grandeur,

Monseigneur,

Le très-humble et très-obéissant serviteur
et prêtre,

J. RUFFIN,

AGHIDIAGRE.

Au milieu de nos douleurs et de nos abaissements, vous avez eu, Monsieur l'Archidiacre, une pensée digne de vous, celle d'écrire la vie de l'illustre et saint Guérin, abbé de Saint-Jean d'Aulps, et depuis évêque de Sion, à un âge où, selon le beau témoignage de saint Bernard, la glorieuse couronne de ses ans et de ses travaux demandait pour lui, non un nouveau et laborieux apostolat, mais le repos dû à la vieillesse.

À un siècle énervé par la vie des sens et par le scepticisme, vous avez voulu montrer un homme formé à la grande et forte école du catholicisme, et qui a brillé du plus pur éclat dans le merveilleux retour du XI^e siècle à la vie religieuse. Des hommes ignorants et grossiers, transformés par lui, consacrent à la culture et au

MONSIEUR L'ARCHIDIACRE,

EVÊCHE D'ANNECY

+ C.-MARIE, *Evêque d'Annecy*.

Annecy, le 9 juin 1872.

C'est là ce que nous retrace avec un charme et un intérêt toujours soutenus votre *Vie de saint Guerin*, à laquelle est réservé un véritable succès.

comme des pères au milieu de leur famille. avaient, au milieu des habitants qu'ils avaient élevés, de leurs fronts, aucun d'eux n'était riche. Ils volution vint leur ravir des biens acquis à la sueur des fonds incultes à l'agriculture. Lorsque la Ré- les arts et les sciences, et d'avoir au dehors livré d'avoir, au moyen-âge, cultivé dans les couvents L'immense service rendu par les religieux est

l'entrée leur a été ouverte par les moines. et rendent à la fin florissants des déserts, dont vance, et peu à peu s'élèvent au droit de propriété, colons qui, dans le principe, payent une rede- Ces fécondes et pacifiques conquêtes attirèrent des écoulement aux eaux ; ils abattaient des forêts. terres sauvages et incultes ; ils fournissent un civilisatrice du christianisme, ils défrichaient des à l'étude et à la prière. Sous l'action sainte et travail des mains le temps qu'ils ne donnent pas

PRÉFACE.

Une vie de saint Guérin, abbé d'Anlps et évêque de Sion, était vivement désirée en Savoie, en Suisse, dans la Franche-Comté, les Vosges et la Lorraine. Les pèlerins qui vont en si grand nombre chaque année à son tombeau regrettaient de ne pas y trouver au moins un abrégé des œuvres et des vertus principales qui ont rempli les jours de sa carrière mortelle et l'ont élevé sur les autels.

Quelques pages extraites de l'*Essai de l'histoire de Cîteaux*, par Dom Pierre-le-Nain, dont il ne restait plus d'exemplaires depuis longtemps, c'est tout ce qui s'était vu en Savoie et ailleurs, depuis le commencement de ce siècle, sur ce grand serviteur de Dieu.

Une courte notice avait paru, en 1862, dans le journal de la Société d'archéologie de Nancy ; mais, quoique fort bien rédigée et généralement

exacte, ce n'est guère qu'une partie de la table des matières. Cet opuscule fait partie des *Mémoires* de cette Société naissante.

M. l'abbé Grobel, chanoine d'Ancey, en 1860, consacrait à saint Guérin un chapitre de son intéressant ouvrage : *Notre-Dame de Savoie* (1). Quoique plus riche de faits que l'écrit précédent, ce chapitre, dont la lecture est attachante, n'est, comme on le pense bien, qu'un aperçu fort limité de l'histoire de notre bienheureux.

En 1842, le sénateur Ménabréa, membre de l'Académie de Savoie, insérait dans les *Mémoires* de cette Société une notice sur l'abbaye d'Aulps. Le fondateur de cette illustre maison y est loué dans un langage plein des convenances religieuses ; ce n'est pas la vie du saint ; ce n'en est pas même un abrégé ; mais cette notice est utile par les documents qu'elle renferme sur l'abbaye qui fut son ouvrage (2).

Le baron J. Jacquemoud, sénateur de Savoie, a consacré quelques lignes de sa *Description historique de l'abbaye d'Haute-Combe*, relatives à la cession faite par saint Guérin,

(1) Un vol. in-8° de 334 pages. Chez Charles Burdet, libraire-éditeur.
(2) Chambéry, chez Puthod, libraire-éditeur, 1842.

à cette abbaye, du monastère de Cessens (1). Il est fait mémoire de notre saint dans l'histoire de l'abbaye de Tamié, par M. Eugène Burrier, avocat à la Cour d'appel de Chambéry (2), et dans celle de la royale abbaye d'Haute-Combe, que prépare en ce moment M. Blanchard, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Chambéry. Cette dernière, si nous en jugeons d'après un fragment que nous tenons de l'obligeance de l'auteur, ne sera pas moins recommandable que la première, soit par l'étendue des recherches, soit par l'esprit chrétien, qui doit présider et diriger toute œuvre digne d'être offerte à un public sérieux et honnête.

Les anciens annalistes et historiens de la Maison de Savoie ont tous parlé du bienheureux ; mais en passant, pour la constatation de quelques faits touchant cette auguste dynastie (3). Les *Mémoires* de Besson, curé de Chapairy, diocèse de Genève, et les *Titres pour servir de preuves* qui les accompagnent sont ce qu'il y a de plus utile à éclairer l'histoire de saint Guérin, les origines et les progrès de l'abbaye des *Alpes*.

(1) Chambéry, chez le même, 1843.

(2) Chambéry, chez Pouchet, 1865.

(3) Les Bollandistes font, avec de grands éloges, mémoire

du bienheureux le 6 janvier.

En les lisant avec réflexion, non-seulement dans la partie qui concerne le diocèse de Genève, mais dans celles qui regardent les diocèses d'Aoste, de Tarentaise et de Maurienne, on y rencontre des faits et des dates qui ne permettent pas à l'historien de s'égarer au milieu des obscurités d'une époque si reculée. Mais ce sont des jalons, et rien de plus.

Il y a là, comme dans les écrits précédents, des traces plus ou moins informes. Des pierres, quelques matériaux pour un édifice ; mais point d'édifice. Ce sont des ossements pour un squelette ; mais point de corps, et surtout rien de ce qui donne la vie à un corps.

Il fallait chercher l'esprit et l'âme de Guérin dans l'étude de l'époque où il a vécu ; des hommes qui l'avaient initié à la vie monastique ; de ceux qu'il avait formés lui-même à la pratique des observances religieuses, et des personnages avec lesquels il avait été en relation d'affaires et d'amitié. Il fallait entendre et peser les témoignages rendus à notre saint par ceux qui, entrés le plus avant dans son intimité, avaient saisi les secrets de sa grande âme.

La rénovation de l'esprit chrétien par les moines date des onzième et douzième siècles ; si fertiles en grands hommes et en grands saints. Ici se pré-

sentent les bienheureux Robert, Albéric, Etienne, Bernard de Clairvaux, Pierre II de Tarentaise, Amédée d'Haute-Combe, les Papes Calixte II, Innocent II, Eugène III ; les princes Humbert II et Amédée III de Savoie. Les uns furent les mères, les pères spirituels ; les autres les frères ; la plupart les amis ou les protecteurs de Guérin. Et parmi les personnages de ces temps, dont l'Eglise et la société se glorifient, saint Bernard distingue notre bienheureux et semble n'avoir pas assez d'expressions pour louer ses mérites.

Pour connaître saint Guérin, il était nécessaire de connaître ses œuvres principales : *L'arbre se juge par ses fruits* (1). L'abbaye et la vallée d'Aups d'un côté, de l'autre le Vallais avec son clergé et ses populations, sont les fruits du zèle, de la sagesse et du dévouement apostolique de Guérin. L'état de la vallée à l'arrivée de ce bienheureux dans cette contrée des Alpes ; celui où il l'a laissée et où elle s'est conservée jusqu'à nos jours ; les premiers commencements de l'abbaye ; ses progrès sur la voie de la perfection évangélique ; ses œuvres dans la vallée ; son influence chrétienne et civilisatrice sur les habitants, jusqu'au jour où elle tomba devant la Révolution

(1) Math. VII, 16 et 20.

qui a marqué la fin du dernier siècle, tout cela appartient à saint Guérin. Là est son esprit, son âme, lui-même tout entier.

Les saints hommes de Dieu ont quelquefois deux vies sur la terre : celle qui précède leur mort et celle qui la suit. Cette dernière est la plus longue et souvent la plus éclatante. Les hommes des siècles à leur mémoire ; les honneurs d'un culte public rendus à leur nom par l'Église ; leur tombeau glorifié par des miracles (1) ; l'affluence des populations près de leurs ossements vénérés ; les vertus et les bienfaits qui s'en échappent devant les supplications de la foi et de la confiance, cela forme une seconde vie qui n'offre pas moins d'intérêt que la première.

Guérin a joué et jouit toujours de cette seconde existence. Elle est du domaine de son histoire. Il n'est qu'un nombre assez restreint de saints qui aient vu les peuples accourir et se presser autour de leurs dépouilles mortelles et les honorer de leur admiration, de leur amour et de leurs prières.

(1) Le glorieux saint Guérin, abbé d'Aux, duquel la vie (Genève). (*Paroles de saint François de Sales, livre VIII, chapitre VIII, du Traité de l'amour de Dieu.*)

ont disparu au milieu des tempêtes. Celui de saint Guérin, gardé religieusement, par la piété et la reconnaissance des habitants du chef-lieu de la vallée d'Aulps, n'a rien eu à souffrir des fureurs des hérétiques et des impies. Sa conservation au milieu des périls et parmi tant de bouleversements religieux et sociaux réclamait quelques lignes dans la vie du saint. Un aperçu des faveurs obtenues par son intercession avait droit à quelques pages. Pour écrire cette sainte vie, il ne suffisait pas cités plus haut ; les traditions orales devaient être interrogées et mises à contribution. C'est ce qui a été fait.

Quoique l'auteur, né sur les rives du lac Léman, eût dès son enfance entendu parler de saint Guérin et de sa vallée, des pèlerinages à son tombeau et des grâces qu'y recueillait la foi des fidèles, il a voulu visiter ces lieux où le Ciel s'est montré prodigue de ses faveurs, et cette tombe dont il avait entendu raconter tant de merveilles. Il est entré alors et depuis en relation, à ce sujet, avec des personnes de toutes les classes ; et surtout avec les hommes les plus éclairés de cette vallée : ecclésiastiques et laïques, les plus éloignés de tout esprit de crédulité et les plus dignes de confiance.

Ces recherches, ces investigations et ces témoignages ont confirmé sur tous les points ce que les traditions écrites rapportent de plus merveilleux de saint Guérin.

Pour le Vallais, c'est un pays où nous avons vécu une partie de notre vie. Il nous est aussi connu que la Savoie. L'histoire de ces deux contrées n'en fait qu'une jusqu'à la fin du seizième siècle. Nous avons lu *l'Histoire du Vallais*, par M. Bocard, chanoine de Saint-Maurice. Nous l'avons entrete nu lui-même ; et, quoiqu'il fût plus versé dans la connaissance du Vallais, sous les rapports civils, politiques et militaires, qu'au point de vue religieux et ecclésiastique, ses vastes connaissances nous ont été plus d'une fois d'un grand secours.

Nous n'omettrons pas ici de remercier Sa Révérence le prévôt du Grand-Saint-Bernard, M. Deléglise. La bienveillante intervention de ce vénérable prélat nous a obtenu du R. P. Laurent Burgener, capucin de Sion, qui a fait beaucoup de recherches sur les saints de la Suisse, des documents précieux, moins par les faits, que nous connaissons tous, que par les pièces qui leur servent d'éclaircissements et de preuves. Nous prions le P. Laurent d'agréer nos remerciements bien sincères,

Avec ces recherches, ces études et ces secours, la *Vie de saint Guérin* a été commencée, pour suivie et achevée.

Nous avons mis la vérité avant tout. Nous serons resté quelquefois au-dessous du sujet ; car, quand on parle de la vie intérieure des saints, il est, selon nous, impossible d'exagérer ; impossible même de dire les richesses et la beauté de ces âmes en contact immédiat avec la Divinité, éclairées de ses splendeurs et embrasées des feux de sa charité. Dans ces cœurs où le Seigneur se complait, où il agit avec une pleine liberté, sans rencontrer d'obstacles aux opérations de son amour, il opère des merveilles devant lesquelles le langage humain reste muet.

Dieu est admirable dans ses œuvres ; c'est pourquoi les magnificences du firmament défilent les pinceaux les plus habiles et les plus hardis d'en retracer une image fidèle ; et ici c'est la manifestation de sa puissance combinée avec sa sagesse.

Mais les âmes des justes, les âmes des saints sont les chefs-d'œuvre de son amour, qui se complait à répandre avec libéralité les trésors renfermés dans son sein.

C'est pourquoi le Seigneur, *admirable partout, l'est surtout dans ses saints.*

Aussi, quand il s'agit de ces hommes éminents en vertus, en parler n'est peut-être pas difficile ; mais en parler dignement, et mettre son langage à la hauteur de leurs pensées, de leurs sentiments, c'est impossible. En abordant ce sujet, on se sent érasé par la grandeur des choses qu'il y aurait à dire, et humilité de ne pas trouver dans la langue des hommes des termes qui les rendent selon la vérité.

Il y a quelques mois, deux personnes s'entretenaient d'une nouvelle histoire de saint François de Sales, en quatre volumes grand in-8°. L'une d'elles se permit de dire : *Oh ! c'est trop long !* — *Quand et comment, répliqua l'autre avec feu, pourra-t-on en dire assez ?*

Nous en sommes là avec saint Guérin : Nous n'avons pu en dire assez ; mais ce que nous en disons suffit, nous le croyons, à la glorification du bienheureux, à l'édification des prêtres et des fidèles, à l'accroissement de la confiance des peuples en sa protection. C'est notre but principal et premier. Le second a été de répandre la lumière sur l'histoire religieuse de nos Alpes, de faire estimer et aimer de plus en plus ces bons moines, auxquels elles doivent presque exclusivement leur fécondité et leur civilisation chrétienne.

—

Nous déclarons, conformément au décret d'Ur-
bain VIII, que le nom de miracle, donné à des faits
rapportés dans cette histoire, ne préjuge en rien les
droits imprescriptibles de l'Église et les jugements
qu'elle s'est réservés de porter sur cette matière.

—

LE CHANOINE RUFFIN, *archidiaque*.

15 juin 1872.

des hommes.
et puissant patronage de ce grand ami de Dieu et
les plagons, avec le livre lui-même, sous le doux
jour de la fête de saint Bernard de Menthon. Nous
Nous écrivons ces pages près du berceau, et le
but atteint, nos vœux seront satisfaits.
Que le Seigneur bénisse ce livre, et, ce double

VIE

DE

SAINT GUÉRIN

ABBÉ D'AULPS, EVÊQUE DE SION

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Guérin. Il appartient aux XI^e et XII^e siècles si riches en grands hommes et en Saints. Education de Guérin. Vertus de ses parents. Roi des grandes maisons de ce temps. Saint Bernard, ses frères et les trente gentilshommes de la Bourgogne. Docilité de Guérin. La vocation à l'état religieux. Molesme. Les bienheureux Norbert, Albert et Etienne. Guérin triomphe de l'opposition de ses parents à sa vocation.

C'est de la Lorraine, ce pays aux mœurs austères et aux caractères énergiques, qui a fourni plusieurs grands noms à l'histoire, qu'est sorti le saint dont nous écrivons la vie. Il naquit, entre 1060 et 1065 (1), à Pont-à-Mousson, alors simple village,

(1) Cette date s'accorde avec la lettre 254 de saint Bernard, écrite entre 1130 et 1135. Dans cette lettre, Guérin est montré comme un vieillard, sous le poids des années.

aujourd'hui charmante petite ville de l'arrondissement de Nancy. Le père de notre Saint en était le seigneur.

Guérin appartenait par sa naissance au onzième siècle, si remarquable par les grandes œuvres de la foi, et le nombre des hommes illustres et des saints (1) que Dieu suscita soit contre l'ignorance de ces temps, et les désordres qui, comme les flots de la mer agitée par la tempête, menaçaient de tout envahir, soit enfin contre les ennemis du nom chrétien. C'est l'époque des premières croisades, où l'Europe s'arma pour arracher le tombeau du Christ des mains des infidèles et rejeter ces barbares dans les contrées d'où ils étaient sortis.

Parmi ces célèbres personnages nous citerons Calixte II, l'un des plus dignes successeurs de saint Pierre, et saint Bernard de Clairvaux ; l'un et l'autre furent les amis de Guérin, qui eut dans le premier un protecteur puissant et dans le second son plus éloquent panégyriste.

Guérin eut le bonheur d'avoir des parents vertueux. Sa mère était le modèle de la femme

(1) Les SS. Grégoire VII, Bruno, fondateur des Chartreux, Robert, fondateur de l'ordre de Cîteaux, etc., Guillaume de Mont-Vierge, saint Anselme, docteur de l'Église, saint Bernard de Clairvaux, docteur, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré, etc., etc.

vraiment chrétienne. S'il reçut de son père la gloire d'une noble descendance, c'est de sa mère qu'il tint celle qui vient de la vertu portée jusqu'à l'héroïsme, la sainteté. Les traditions de Citeaux, rappelés par une inscription trouvée sur la tombe, disent : « Illustre par son père, Guérin fut saint par sa mère (1). » Ces quelques paroles disent tout ce qu'il importe de savoir de son éducation. Elle fut religieuse avant tout et par dessus tout. Guérin suga avec le lait, sur le sein maternel, les éléments de la piété qui, *utile à tout, a les promesses de la vie présente et celles de la vie future* (2). Dieu, le ciel, l'éternité, les âmes, avaient alors, comme dans les beaux siècles du Christianisme, la part première et presque unique, dans les sollicitudes des parents envers leurs enfants. Du temps de Guérin, la foi avait beaucoup d'empire sur les esprits, et c'est à son influence que sont dus ces caractères fortement trempés, ces cœurs généreux et puissants et les œuvres admirables qui ont été l'honneur des onzième et douzième siècles.

(1) *Patre clarus, matre beatus.*
 (2) I. Timot., iv, 8.

ceux qui, selon l'Évangile sont, par leur condition, les plus éloignés du royaume de Dieu, que ces maximes fondamentales de renoncement au monde et d'abnégation de soi-même étaient reçues avec plus de faveur et pratiquées avec plus de fidélité, à un degré souvent héroïque.

Les Robert, les Étienne(1), les Albéric, fondateurs des abbayes de Molesme et de Cîteaux; Bernard et les trente jeunes gens qui le suivirent dans sa retraite étaient des gentilshommes de la haute noblesse du royaume de Bourgogne. On se rappelle les adieux de Gui, l'aîné de la famille de Bernard, à Nivard, le cadet de la maison, qui jouait avec d'autres enfants de son âge au moment du départ de ses frères pour le désert du cloître, et la réponse pleine de sagesse de ce dernier. À ces paroles de son aîné: « Adieu, mon petit frère Nivard; tu auras seul nos biens et nos terres. — Quoi! repartit l'enfant, vous prenez le ciel pour vous, et vous me laissez la terre! Le partage est trop inégal. Et, bientôt après, il s'arracha aux embrassements de son vieux père et alla rejoindre ses frères à Cîteaux.

Guérin fut élevé dans ces sentiments. Comme l'illustre mère des Machabées (2), la mère de Guérin dirigeait les aspirations de son fils vers les

(1) Étienne, surnommé Harding, était né en Angleterre.
(2) II. Mach., vii, 28.

biens éternels et détournait ses pensées de ce qui aurait pu éteindre ou attédir le désir du bonheur que le Seigneur réserve à ceux qui l'aiment. Les bons exemples accrédiétaient les leçons et celles-ci, reçues avec confiance, étaient suivies avec docilité. Quand des parents ne commandent rien qu'ils ne pratiquent eux-mêmes les premiers, ils sont obéis et souvent avec joie.

Guérin apprit à l'école de ses vertueux parents à faire plus de cas du titre de chrétien que de la noblesse de sa naissance et de toutes les gloires de ses ancêtres, à répondre à l'adoption qui l'avait fait enfant de Dieu et son héritier, par un amour filial, par la confiance et la fidélité à ses commandements.

A l'âge où toute pensée sérieuse semble étrangère à l'esprit des enfants, où l'imagination, les sens ne se repaissent que d'illusions, où les apparences sont tout et le cœur, avec ses goûts et ses désirs, tout aux frivolités, Guérin, prévenu par la grâce, laissait échapper quelques mots et quelques-uns de ces jugements sur les personnes et sur les choses qui révélaient une rare précocité de sagesse. Il aimait à entendre parler de Dieu, et, à la manière dont il recueillait chaque parole, il était facile de voir que ce nom résonnait agréablement à ses oreilles et à son cœur. Dans les conversations religieuses, il était attentif; son intelligence en sui-

vait les développemens sans ennui, tant la piété avait déjà pour lui d'attraits. Il se prêtait aux amusemens, mais il ne s'y livrait pas. Partout, jusque dans les jeux bryans où la dissipation est comme inévitable, il était retenu, doux et modeste.

C'est dans les exercices religieux qu'apparaissait surtout la piété de ses sentimens. Pendant la prière, au milieu des siens ; à l'église, parmi les fidèles, durant les saints mystères, il était recueilli ; la présence de Dieu l'occupait uniquement, et le souvenir de ce bon Père était le principe de sa ferveur et une source d'ineffables consolations.

A douze ans, Guérin avait la maturité d'un homme fait. La raison, chez cet enfant, n'avait pas attendu les années ; une belle intelligence, cultivée avec soin et aidée des grâces puisées dans la participation aux sacremens de la pénitence et de l'Eucharistie, avait élevé son esprit de bonne heure aux pensées graves et dignes d'une créature faite à l'image de Dieu, rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, ayant sa place marquée parmi les héritiers du royaume des cieux.

Pour Guérin le présent devait être la préparation de l'avenir ; et ce que le temps emporte, les biens dont la mort dépouille, les avantages de la naissance et de la fortune n'étaient rien, s'ils ne servaient à frayer la voie à la bienheureuse et grande

éternité. Le salut de son âme le préoccupait, et devant cette affaire les autres, les plus importantes même selon le monde, n'avaient à ses yeux aucun intérêt. *Que sert à l'homme de gagner l'univers et de jouir de ses plaisirs, de ses gloires et de ses trésors, s'il perd son âme? Cette perte est et sera éternellement irréparable et sans compensation* (1).

A cette question de Jésus-Christ, la réponse de Guérin fut qu'il devait se sauver à tout prix. Sa résolution arrêtée, il cherche les moyens les plus propres à lui assurer le succès. Comme il avait appris que les voies larges et commodes conduisent à la perdition et que le chemin qui mène à la vie éternelle est étroit et resserré (2), il s'effraie des périls de la condition où il était né, et ces paroles de l'Évangile : *Malheur aux riches; malheur aux heureux du siècle, malheur à ceux qui rient*, n'étaient pas de nature à calmer ses craintes (3); et quoique, à raison de son âge, il avait alors près de 15 ans, et de la piété des sentiments dans lesquels il était élevé, son cœur n'eût aucune attache aux biens et aux joies de la terre, il sentait la difficulté d'être humble au milieu des honneurs, chaste parmi les délices et appliqué au service de

(1) Math., XVI, 26. Marc, VIII, 36. Luc, IX, 25.
 (2) Math., VII, 13 et 14.
 (3) Luc, VI, 24, 25.

Dieu dans la dissipation et le tumulte des affaires temporelles.

Contre ces dangers, Guérin ne vit de préservatifs que la fuite du monde et la retraite dans une solitude éloignée de la maison de ses pères, où il vaquerait uniquement à l'œuvre de sa sanctification. Mais quand, mais comment se retirer du monde ? Où aller si jeune encore, loin des siens ? Ceux-ci aggrèreraient-ils un dessein qui les séparerait pour toujours d'un fils unique, tendrement chéri, sur lequel reposaient toutes leurs espérances d'un avenir heureux ?

Toutes ces questions étaient présentes à l'esprit de Guérin, qui en cherchait la solution dans la prière et les lumières du directeur de sa conscience.

Le jour du départ de Pont-à-Mousson ne pouvait pas être arrêté avant de savoir où il se retirerait et d'avoir surmonté les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ses desirs.

Déjà la renommée avait répandu en France et bien au-delà la bonne odeur des religieux de Molesme (1) ; la vie toute céleste de ces cénobites était le sujet ordinaire des entretiens des personnes pieuses ; les mondains eux-mêmes ne refusaient

(1) Molesme, dans l'ancienne Champagne, à 17 kilomètres au nord-ouest de Châtillon-sur-Seine, aujourd'hui paroisse du diocèse de Dijon.

pas leurs éloges et leur admiration à ces moines, dont le détachement et l'abnégation, la pauvreté et les pénitences rappelaient le renoncement et les austérités des solitaires de la Haute-Egypte.

A Molesme, qui était alors une forêt inculte, vivaient trois grands seigneurs qui avaient renoncé, dès leur jeunesse, à la gloire de leur nom, aux richesses et aux plaisirs pour suivre Jésus-Christ pauvre, souffrant et chargé d'opprobres. Leur exemple avait attiré à leur suite de nombreux disciples, sortis des différentes classes de la société. Ils furent d'abord au nombre de treize. Là, dans l'obscurité, au milieu des bois, cachés aux regards du monde, ils vivaient en communauté sous la rude discipline de Saint-Benoit, le patriarche des moines d'Occident. A leur tête se trouvait Robert, Albéric et Elienne, ces trois gentilshommes, qui, comme nous venons de le dire, avaient tout quitté pour embrasser la pauvreté, l'abjection et la mortification chrétiennes. Ils s'étaient réduits à n'avoir pour abri que quelques branches dressées en forme de tentes, et pour nourriture des légumes, et quelquefois un pain noir à moitié cuit, auquel des animaux n'auraient pas goûté. Leur vêtement, aussi misérable que leur nourriture, ne les garantissait qu'à demi contre les pluies, les neiges et le froid des hivers. Ils servaient ainsi le Seigneur parmi les privations de

toute sorte, souffrant de la faim, de la soif, de la nudité. Ils ne donnaient au sommeil que quatre heures ; le reste du temps était partagé entre la prière, le travail des mains, auquel plus tard ils ajoutèrent l'étude. Le silence était presque continu, ils n'ouvraient la bouche que pour chanter les louanges du Seigneur, et la forêt ne résonnait que des hymnes et des cantiques spirituels.

Ce genre de vie extraordinaire fut bientôt connu dans la contrée ; et de la contrée le bruit s'en répandit de toute part. L'évêque de Langres, sur le diocèse duquel se trouvait la forêt de Molesme, était venu sur les lieux s'assurer par lui-même de la vérité des merveilles que l'on racontait et de la sainteté des moines retirés dans cette solitude ; il admira la vertu héroïque de ces religieux. Il ne revint pas de l'étonnement de voir ces figures labourées par les abstinences, les jeunes, les veilles et la discipline la plus sévère, rayonner d'une joie toute céleste. Le Seigneur les dédommageait en dedans des mortifications du dehors : la conscience en paix, leur cœur goûtait ces jouissances pures dont les anges et les saints ont le secret et que saint Paul appelle ineffables.

Cependant l'évêque fut effrayé des austérités de ces solitaires, et, les jugeant excessives, il leur envoya des vêtements et des charriots chargés de vivres.

L'établissement du monastère de Molesme se rapporte à l'année 1075. Guérin avait alors près de quinze ans, car sa naissance date de 1060 environ. Et à l'époque où nous sommes arrivés de sa vie, il avait souvent entendu raconter la retraite du monde de Robert, d'Albéric et d'Etienne, dont les noms et les nobles familles n'étaient pas inconnues à ses nobles parents et avec lesquels il n'était probablement pas sans quelque lien de parenté.

Ce récit répété et les applaudissements donnés en sa présence à la généreuse détermination de ces pieux gentilshommes et à leur genre de vie à Molesme, n'avait pas été étrangers à sa pensée d'aller chercher quelque lieu où il pût, lui aussi, travailler sans aucune préoccupation au service du Seigneur et gagner plus sûrement le ciel. Cette pensée était devenue habituelle, et le désir de l'accomplir l'accompagnait partout. Le lieu de sa retraite était trouvé, et les austérités, qui auraient dû rebuter un jeune homme élevé dans la délicatesse et l'abondance de toute chose, furent précisée-

ment ce qui l'attira vers Molesme. Dans l'éducation de Guérin, comme nous l'avons raconté, tout avait été chrétien, c'est à-dire fort et généreux ; rien de puéril, rien pour flatter les sens, mais tout pour combattre les passions naissantes, l'orgueil, la vanité, l'amour des plai-

sirs sensuels et la curiosité d'esprit qui erre sans fin d'un objet à un autre, sans s'arrêter à un point de vue, ni rien examiner. Les grandes pensées de la foi, la méditation des nobles prérogatives de l'homme, selon l'Évangile; son origine divine par le baptême, sa vocation et ses hautes destinées; tels furent les principes de la direction donnée à Guérin dès le berceau. A dix-huit ans, c'est l'âge approximatif de cet enfant à l'époque où nous sommes, il était tout préparé pour suivre la voie des sacrifices qui coûtent le plus à la nature: la mortification de la chair et le renoncement à sa volonté.

Il eut cependant des combats à soutenir au moment de quitter, pour ne plus y revenir, le lieu de sa naissance, la maison de ses pères, et de dire un dernier adieu à ses religieux parents qu'il aimait de l'amour le plus filial. Ses entrailles s'émurent, son cœur éprouva toutes les angoisses et les déchirements d'une séparation qui était une mort anticipée. Quoiqu'il ne se fût pas attendu à une pareille secousse, il ne fut pas ébranlé. Muni des armes de Dieu, de la foi, de la confiance et de ce courage qui vient d'une résolution prise avec maturité et sous l'inspiration divine, il déclara avec simplicité et sans détour son dessein à sa famille. Il y eut des résistances et des assauts pour le détourner de son projet. Aux raisons tirées de sa

jeunesse, de son inexpérience ; des difficultés de se soumettre, dans un âge si tendre et avec les habitudes d'une vie douce, à un régime et à une discipline sévères, il opposa invariablement la volonté de Dieu, qu'il avait appris à révéler dès son enfance par les exemples et les leçons de ceux-là mêmes qui lui faisaient maintenant obstacle. Aux raisons succédèrent les caresses, les larmes, les supplications. Ce dernier genre de combat fut le plus dangereux, et Guérin dut affermir son cœur contre des émotions dont il com-
mençait à ne se sentir plus assez maître. Ces paroles de Notre-Seigneur : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* (1), furent le glaive spirituel (2) qui acheva la victoire un instant indécise : l'amour de Dieu l'emporta sur l'amour filial, et la voix du Ciel sur toutes les considérations de la chair et du sang.

Quand les parents de Guérin virent que sa volonté était inébranlable, et qu'en s'obstinant à la combattre ils allaient peut-être contre les desseins du Seigneur sur cet enfant, ils retirèrent leur opposition ; et comme leur foi était aussi généreuse qu'ardente, ils firent à Dieu, à l'exemple d'Abraham, le sacrifice de leur fils unique avec dévouement et avec autant de bonne grâce qu'ils avaient d'abord mis d'insistance dans leur opposition.

(1) Math., x, 37.
(2) Eph., vi, 17.

Guérin, après avoir reçu, avec le consentement, la bénédiction de ses parents, lâta les préparatifs de son départ. Une fois la main à la charue, il n'eut garde de regarder en arrière. Il s'arrache aux embrassements d'un père vénéré et d'une mère chérie dont les larmes se mêlèrent aux siennes. Mais, en ce moment d'une séparation aussi pénible à la nature, si Guérin sentit renaitre en lui les émotions des premiers jours, il en triompha sans peine. Son parti étant irrévocablement pris, il aurait pu, comme saint Paul, délier la mort et la vie, le ciel et la terre avec leurs éléments, de le détourner d'une vocation qui le vouait pour toujours au service de Jésus-Christ. Il partit donc pour Molesme, où il fut reçu par le bienheureux Robert, qui comptait alors (1080) quarante années

Départ de Guérin pour Molesme. Il y est reçu par le bienheureux Robert, abbé de ce Monastère. Rapports entre la vocation de l'un et celle de l'autre. Guérin au Noviciat. Sa ferveur. La tentation ; ce qu'il fait pour la surmonter. Témoignage rendu par saint Bernard au courage de Guérin contre le démon. Précieux fruits de la tentation.

CHAPITRE II.

passées dans les austérités de la pénitence, tant à Montier-la-Celle près de Troyes et à Saint-Michel de Tonnerre, qu'au désert de Colan, dans le voisinage de Tonnerre et à Molesme. L'accueil fait à Guérin par Robert fut cordial ; il y avait beaucoup de rapports entre la vocation de l'un et celle de l'autre : c'est à l'âge de quinze à seize ans que le premier s'était enlui dans le désert, le second n'était guère plus avancé dans la vie. Tous les deux, fils de maisons illustres, avaient renoncé au plus brillant avenir dans le monde, et foulé à leurs pieds ce qui passionne le plus les hommes, la gloire et les richesses : les enchantements des plaisirs n'avaient eu aucune prise sur ces deux cœurs qui, depuis leur baptême jusqu'à leur consécration totale à Dieu dans le cloître, n'avaient respiré que pour le Ciel. De part et d'autre c'était la même élévation de pensées et un égal mépris des jouissances terrestres, avec tout cela l'ambition de retracer sur leurs corps la mortification de Jésus-Christ et de s'offrir avec lui en holocauste à la justice divine pour l'expiation des péchés des hommes.

Robert avait fait ses preuves sur cette route du Calvaire, avançant sans cesse, sans jamais reculer. Guérin allait commencer les siennes sous ce chef expérimenté, modèle des vertus qui font le parfait religieux. C'était une grande grâce d'avoir, dès le commencement, un guide qui n'ordonnait ou ne

conseillait rien qu'il ne fit lui-même le premier, et Guérin s'en montra digne par sa correspondance et sa docilité.

Mis à l'épreuve, comme l'or au creuset, il en sortit plein de vigueur. Loin de le rebuter, les sévérités de la règle des moines de Molesme accrurent son courage et fortifièrent sa résolution d'aller en avant quoi qu'il lui en coûtât ou plutôt parce qu'il devait lui en coûter beaucoup. Car Guérin était de ces âmes fortement trempées qui, par la grâce de Dieu, voient dans les obstacles un encouragement, et, dans les peines de la vertu, des attraites qui la leur rendent plus aimable et plus chère.

Noire moine novice n'aurait pas voulu de la vie sans la souffrance, et il fit de la souffrance sa vie entière. Si l'obéissance n'eût mis des bornes à ses mortifications, elles fussent facilement devenues excessives ; mais l'obéissance, qui est la première des mortifications et le plus méritoire des sacrifices, le dirigeait dans toutes ses actions. Mort à lui-même autant qu'il était mort au monde, il n'avait pas de volonté. Celle de ses supérieurs était la sienne en toutes choses et pour toutes choses. Au commandement de ses maîtres, il eût tenté l'impossible, dans la persuasion où il était que ce qui est impossible devient facile à celui qui obéit en vue de Dieu et pour Dieu à ceux qui en ont l'autorité.

Selon qu'il est écrit que l'homme obéissant ira de victoire en victoire (1), chaque jour de Guérin compte quelques progrès nouveaux dans les voies de la sainteté. Réprimer les convoitises, soumettre la chair et en faire une esclave docile de l'esprit par les veilles et les abstinences, par la haine et le cilice ; tels furent ses exercices quotidiens. Lui, fils de grand seigneur, se regardait comme le dernier de tous. Les emplois les plus pénibles et les plus bas allaient à son humilité et à son zèle pour les mortifications ; il se faisait le serviteur de ses frères en religion et se prêtait, avec grâce et cordialité, à ce qui leur était agréable. Il les vénérât comme ses pères et se tenait devant eux dans l'attitude d'un enfant soumis ou d'un disciple attentif à recueillir pieusement les paroles de leur souches et les exemples de leur sainte vie.

On parlait peu à Molesme ; le silence était presque continu et les récréations n'étaient guère que le passage d'un travail à un autre ; le changement d'occupation était, pendant le jour, le seul repos d'esprit et de corps connu dans cette solitude. Dans l'obscurité des bois, si favorable au recueillement, avec les exercices de la vie, à la fois

(1) Prov., 21, 28.

purgative, contemplative et unitive, sous les regards des religieux qui étaient moins des hommes que des anges revêtus d'un corps mortel, et grâce à la direction de chefs dont la sainteté était une excitation permanente à la pratique des conseils aussi bien que des préceptes évangéliques, Guérin s'élança comme un géant dans la route ouverte devant lui par ceux qui l'avaient précédé au désert. Être parfait comme les plus parfaits de ses frères, ou mieux être parfait comme notre Père qui est dans les Cieux est parfait, fut le désir unique et constant de ce jeune cénobite.

On pense bien que le démon ne vit pas sans dépit de pareils commencements. Aussi ne manqua-t-il pas de se jeter à la traverse. Il n'est pas d'artifices qu'il ne mit en jeu dans le dessein de ralentir sa marche et ensuite de le dégouter de sa vocation ; car cet esprit malin et clairvoyant ne doutait pas que le Seigneur lui préparât, dans ce religieux, un adversaire qui lui infligerait de nombreuses défaites, et arracherait une multitude d'âmes au péché et à la perdition.

Il jeta d'abord des ténébres dans l'esprit de Guérin. Les vérités de la foi perdirent peu à peu leur éclat, et, au lieu de la vive lumière qu'elles avaient jusque-là répandue dans son intelligence, il ne s'en échappait plus que des lueurs incertaines, et, sans être dans le doute, il s'inquiétait de

ne plus se trouver aussi ferme dans ses croyances qu'il l'avait été jusque-là ; son imagination troublée lui présentait, comme des réalités, ce qui n'était que des fantômes.

Parmi ces agitations et ces obscurités fatigantes et dangereuses, il eut recours à la prière ; c'est-à-dire que sa foi, malgré des apparences contraires, était entière ; car on ne prie que parce que l'on croit, et la confiance dont son oraison était animée était un indice certain que la tentation n'avait aucune prise sur la partie supérieure de l'âme, et qu'elle était dans les basses régions de l'imagina-

tion et des sens et à la surface.

À la prière Guérin ajouta ce qui, dans ces conjonctures, en est le premier fruit : l'ouverture de cœur et la docilité d'esprit. Il exposa sa situation au directeur de sa conscience et se soumit aveuglément aux conseils de la vieille expérience de cet Ananie. Il ne devait répondre aux suggestions du tentateur que par le silence du mépris et par une profession simple et calme de sa croyance aux vérités saintes de la foi, évitant avec soin tout examen et tout raisonnement.

Vaincu sur le terrain de la foi, l'ennemi engagea le combat sur l'impraticabilité des mortifications du cloître pendant une longue suite d'années. Par des tableaux surchargés de sombres couleurs, il montrait à Guérin, sous des traits effrayants, ces

monde où tu serais l'objet d'une admiration universelle, qu'il à cet âge des amusements et des ris, s'ensevelir dans les tristesses du cloître et se condamner aux souffrances pendant que tout ce qui vit dans le siècle se livre à la joie? C'est un projet conçu par le délire et qui ne peut être exécuté que par la folie.

Mais ni les enchantements de cette voix séductrice, ni le charme des voluptés mondaines étalées à ses regards, ni le sombre avenir que le tentateur ouvrait devant lui pour l'effrayer, rien n'ébranla les résolutions de Guérin ; il pria, il veilla sur lui-même, il redoubla les austérités, il sarma d'une confiance entière en Dieu, il espérait fermement que celui qui avait commencé la grande œuvre de sa sanctification la consoliderait et l'achèverait selon les desseins de sa miséricorde. La réflexion succédant au trouble, il se rapela l'oracle du divin Maître : *A chaque jour suffit son mal* (1). Les peines du moment présent ne sont pas celles de celui qui doit suivre, et le travail de demain n'est pas un fardeau ajouté au travail de la veille. Ce sont deux fardeaux distincts, portés séparément, le poids de l'un n'augmente ni ne diminue le poids de l'autre.

C'est une grande illusion et un tourment bien inutile de s'inquiéter des fatigues qui ne sont pas

(1) Matt., vi, 34.

et qui ne seront peut-être jamais. Qui peut répondre du lendemain ? Ni la vie, ni le temps ne nous appartiennent, Celui qui en est le maître reste toujours libre de les reprendre quand il lui plaira et il n'a pas la coutume de révéler à l'homme l'année, le mois et moins encore l'heure où il le dépouillera de ces biens.

D'un autre côté, Guérin observa que le tentateur ne lui disait rien des douceurs de la vie mortifiée, ni des amertumes mêlées à la vie sensuelle des hommes du monde. Tout n'est pas fatigue et douleur dans les austérités de la pénitence. La grâce de Dieu émousse les pointes de ces épines, en ôte les aspérités ; quelquefois, et souvent même, elle les change en des fleurs d'où s'exhalent des parfums exquis. Il y a, dans les âmes mortifiées, un contentement et une paix qu'elles n'échangeraient pas contre les satisfactions de la terre. Le repos d'une conscience sûre d'elle-même, la tranquillité d'un cœur abrité, sous les ailes du Seigneur, contre les orages des passions, et défilant les tempêtes de troubler la sérénité du ciel où il habite et où il vit par ses pensées et ses espérances qui sont une jouissance anticipée de la félicité qui l'attend, qui lui est promise ; les privations acceptées avec amour et en union aux douleurs de Jésus-Christ, sont pour lui les arrhes de la bienheureuse immortalité.

Les enfants du siècle, ceux que l'on appelle les
 heureux du monde, sont loin de jouir d'une félicité
 digne d'envie. Dans les roses dont ils se couron-
 nent, que d'épines aux pointes acérées ! au sein de
 leurs joies coupables, que de tristesses amères !
 Aux jours passés dans les divertissements succe-
 dent des nuits anxieuses d'où le sommeil est banni
 et placent le mondain devant des pensées pleines
 d'inquiétudes et de remords ; et puis les infirmités
 accourant en foule et se jetant à la traverse de ses
 plaisirs ; et quel supplice que de nager dans l'a-
 bondance sans pouvoir jouir au gré de ses desirs !
 Et, avec tout cela, la perspective d'un avenir éter-
 nel et inévitable où il faudra compter avec un juge
 qui a tout vu et qui sondera, d'un regard auquel
 rien n'échappe, les mystérieuses profondeurs du
 cœur humain !

Ces réflexions achevèrent la victoire sur l'enne-
 mi, qui prit la fuite *pour un temps*. Il reviendra
 plus tard, et souvent encore, au combat et avec
 d'autres armes ; mais ses efforts viendront se briser
 contre la forte armure de Guérin. Saint Bernard,
 son contemporain, qui connaissait les hommes et
 ne les flattait jamais, lui rend ce témoignage que
 jusqu'à la fin il n'accorda aucune trêve au démon
 et qu'après des combats nombreux et sous le poids
 des années il était aussi vigoureux et agile dans la
 lutte qu'aux jours de sa jeunesse, et qu'au lieu de se

tenir sur la défensive, il allait à l'ennemi et le chassait de tous les retranchements où il se croyait invincible, le poursuivant sans relâche, lui arrachant les cœurs dont il avait fait sa conquête, le dépouillant de ses armes et le réduisant à l'im-

puissance (1).

Ces tentations eurent pour résultat d'affermir Guérin dans la voie où il s'était engagé. Ce fervent novice conçut plus d'estime et d'attachement pour une vocation contre laquelle le grand ennemi du bonheur des hommes se déchainait avec tant de fureur. Son mépris et son horreur du monde ne connurent plus de bornes. Ce n'est pas qu'il eût eu, depuis le jour de son départ de Pont-à-Mousson et celui de son arrivée à Molesme, aucun méragement pour ce monde maudit par Jésus-Christ, c'est-à-dire pour cette cité perverse dont le démon est le prince et qui ne reconnaît d'autres lois que les trois concupiscences : celle de la chair, ou les passions d'ignominie ; la concupiscence des yeux, ou l'ambition effrénée, et l'orgueil de la vie ; mais il en comprit mieux la perversité, et le désert qui le garantissait contre les attaques de cet ennemi lui devint plus cher. Jusque-là sa pensée se reportait quelquefois vers les personnes aimées qu'il avait quittées, l'image de son père, de sa mère et de

(1) Lettre 257^{me} à l'abbé et aux moines d'Aulps. Edit. royale de 1672.

quelques amis s'offrait à son esprit ; le souvenir de ce qu'il avait vu et entendu et des jouissances qu'il avait goûtées dans les compagnies où il s'était rencontré venait distraire son attention parmi les exercices du recueillement et de l'oraison ; quelquefois son imagination en était obsédée jusqu'à nuire à la paix de son âme. Après les victoires dont nous venons de parler, il fut plus maître de lui-même et ne ressentit plus que rarement cette dissipation intérieure, produite par des souvenirs légitimes en eux-mêmes, mais préjudiciables par leur importunité à son avancement spirituel. Au lieu de nommer l'une après l'autre les personnes qui avaient quelque droit au fruit de ses prières, il se bornait des lors à recommander à Dieu d'une manière générale tous ceux auxquels il était uni par le sang, l'amitié et la reconnaissance.

Le noviciat accompli, Guérin fit la profession religieuse, qui est un engagement définitif et pénel à la pauvreté, à la chasteté et à l'obéissance, accompagné de la promesse de vivre selon les constitutions ou les règles de l'ordre où l'on entre. A Molesme, c'était la règle de Saint-Benoît avec les modifications exigées par les lieux, par les temps et les circonstances ou la situation d'un établissement fondé depuis un petit nombre d'années. Ces modifications, loin de retrancher à la règle, ajoutaient à ses rigueurs. La pauvreté, pratiquée en ces premiers temps à Molesme, était extrême; les religieux n'avaient pas où reposer leurs têtes. Leurs habitations n'étaient que de misérables huttes, dont les pièces mal jointes ne

Guérin est reçu à la profession. Pauvreté de Molesme. Austères pratiquées dans cette maison. Les douces joies des Moines; la cordialité qui régnait entre eux. Dès le commencement Guérin est compté parmi les plus fervents. Travaux des Moines et en particulier des Bénédictins. Injustice du monde à leur égard. Guérin est un de ces travailleurs. La part de Guérin dans l'établissement des cèlèbres abbayes des onzième et douzième siècles.

CHAPITRE III.

les garantissaient qu'à moitié des vents, des pluies et des neiges. L'ameublement répondait : leurs lits étaient des planches ou simplement la terre nue ; des pierres ou quelques morceaux de bois, leurs oreillers ; leurs vêtements, une étoffe très-grossière, préparée de leurs propres mains, car chacun d'eux devait pourvoir à son habillement. Quelques auteurs même assurent que ces habillements étaient faits de feuilles de palmiers entrelacées avec industrie.

La nourriture de ces pieux solitaires était aussi pauvre que le reste ; ils ne mangeaient pas pour vivre, mais pour ne mourir. L'évêque de Langres avait apporté quelques adoucissements à ce régime (1). Ils n'avaient d'abord que l'eau pour boisson ; il leur fut permis ensuite de prendre, en petite quantité, du cidre et de la bière ; mais ils s'interdirent toujours le vin et les autres liqueurs enivrantes. Ces sévérités envers leurs corps tenaient fortement assujettie la chair à l'esprit, et celui-ci, élevé au-dessus de la région des sens, était rarement troublé ou distrait de la présence de Dieu. À l'air modeste et recueilli des religieux, à leurs figures labourées par la pénitence, mais rayonnante d'une douce joie, il était facile de reconnaître que le Seigneur avait fait de leur cœur sa demeure. Ils vivaient en lui, avec lui, et leur

(1) Chap. I, p. 10.

La vie des sens était presque éteinte dans eux ; ils n'avaient aucune complaisance pour leur corps ; ils le craignaient et le haïssaient trop pour rien accorder à ses fantaisies et encore moins à la grossièreté de ses appétits ; ils le châtaient et le réduisaient à la condition de l'esclave par la menace et le châtimement. Ainsi le vœu de chasteté n'était pas, parmi ces religieux, un vain mot. C'était dans une chair corrompible et mortelle, la vie pure des intelligences célestes. Ce que l'on appelle les fonctions animales, le manger, le boire, le dormir, étaient à charge à la plupart d'entre eux, et Guérin était de ce nombre. Aller à table pour apaiser

de la bienheureuse éternité qui les attend. repos à leurs fatigues, un avant-goût et des arthes ici-bas, ses serviteurs généreux et fidèles. C'est un que le Seigneur fortifie et récompense en partie, l'abondance d'une paix inaltérable. C'est par là incompréhensible, des consolations ravissantes et tiens pleins de charme d'où naissent une familiarité de *l'Imitation* (1), des rapports fréquents, des entreface et ont avec lui, selon le témoignage de l'auteur bre des cœurs purs qui voient Dieu presque face à ainsi, par l'élevation de leurs sentiments, du nom- une contemplation non interrompue ; ils étaient vie, au milieu même des travaux manuels, était

la faim et réparer les forces c'était pour lui, comme pour saint Bernard son ami, un tourment.

A la mort au monde et à la chair par la pauvreté et la pratique d'une chasteté inviolable, les moines ajoutaient la mort à eux-mêmes par le vœu d'obéissance. Ils ne tenaient aucun compte de leurs jugements, de leurs vœux et de leur volonté. Soumis en tout, ils n'agissaient point selon les inspirations de leur esprit et les desirs de leur cœur, mais selon les ordres ou les intentions connues de leur supérieur, qui était lui-même lié par la règle commune. Ainsi l'arbitraire était banni du milieu d'eux. Le caprice, l'humour, les bizarreries des caractères des chefs étaient enchaînés, les constitutions en étaient le frein. Les excès de pouvoir étaient chose inouïe, la condescendance prévalait presque toujours sur la sévérité. L'un des plus grands législateurs des instituteurs religieux, saint Bernard, donnait au gouvernement doux la préférence sur le gouvernement sévère (1), et c'est à la douceur qu'il s'attacha dans la direction des nombreux monastères qui relevaient de l'abbaye de Clairvaux. Il est vrai que la sévérité eût été intempestive dans les quinze, vingt et même trente premières années des communautés de la Champagne et de la Bourgogne. Les moines

(1) Serm. s. Vig. de Noël.

avaient alors plus besoin d'être modérés dans leurs mortifications que d'être excités. Le relâchement était moins à craindre que la sévérité excessive. Et, quant à l'obéissance, elle était ce qu'elle devait être en ces jours de la ferveur primitive, il n'y avait qu'une seule volonté, qu'un cœur et une seule âme, c'étaient la volonté, l'âme et le cœur de Jésus-Christ, dont l'abbé était la représentation et l'image vénérées. L'Église des premiers siècles était la avec ses héros vertus et surtout avec ce désintéressement universel, cette pureté de sentiments, cette charité, ces déférences mutuelles où chacun, se mettant aux pieds de tous, se regardait comme le dernier de ses frères et se croyait trop honoré d'être compté parmi ces serviteurs de Dieu. De la cette cordialité, ou plutôt cette amitié qui faisait que tout était commun entre eux. Une seule rivalité y était remarquée, c'était celle d'une observance plus entière des pratiques de la vie cénobitique, d'une soumission absolue et d'une correspondance de pensées, d'affections et de cordialité qui était moins une union qu'une sorte d'unité formée par le mélange et la fusion des âmes les unes avec les autres sous l'action du feu de l'amour divin.

Ainsi l'obéissance était joyeuse, prompte, aimable et absolue. Ce n'est pas qu'elle n'eût ses difficultés, car s'il est, dans quelques circonstances,

aisé de renoncer aux biens extérieurs que l'on possède ou que l'on espère, il est toujours très-pénible, dit le grand pape saint Grégoire (1), de se dépouiller de soi-même, c'est-à-dire de sa volonté. Ce dépouillement est l'immolation qui coûte le plus à la nature et qui a le plus de prix aux yeux du Seigneur.

Guérin observa l'obéissance avec une fidélité qui ne se démentit jamais. Et nous en avons un témoignage sans réplique dans la sagesse et les succès de son gouvernement, soit en qualité d'abbé d'Avuls, soit comme évêque de l'église de Sion (Vallais), dont nous aurons bientôt l'occasion de parler. Car, selon la remarque des anciens, celui-là sait bien commander, qui a su bien obéir.

Dès son entrée à Molesme, Guérin renonça à sa volonté et épousa la volonté de ses supérieurs, dont les ordres et les invitations étaient pour lui la voix du Seigneur. Il fut toujours simple et prompt dans l'accomplissement non seulement des préceptes, mais des moindres desirs de ces pères qui l'avaient engendré à la vie cénobitique; et quoique la règle, comme celle de tous les institute religieux, n'obligeât pas sous peine de péché, il en gardait toutes les observances, non par crainte, puisque leur omission n'était pas une offense à

Dieu, mais par amour, parce qu'ils les regardaient
comme des oracles du Ciel.

Dès sa réception définitive dans l'abbaye de
Molesme, Guérin pouvait être proposé comme un
modèle du parfait religieux. Le premier aux exer-
cices de la communauté, il ne le cédait à aucun
de ses frères en activité dans les travaux cor-
porels.

Ces moines, que l'impiété et l'ingratitude du
XVIII^e et du XIX^e siècle n'ont pas rougi de
flétrir de l'épithète de *fainéants*, vivant dans les
plaisirs et la mollesse, étaient les plus laborieux
des hommes. C'est à eux que l'Europe est rede-
vable du défrichement de ses forêts, jusque-là le
repaire des bêtes féroces; du dessèchement et de
l'assainissement de ses marais fangeux, d'où s'exha-
laient des miasmes pestilentiels, cause des mor-
talités qui décimaient presque annuellement les
populations. Leur travail arracha aux ronces, aux
épinés, aux eaux malsaines, aux torrents et aux
fleuves dont les débordements répétés portaient
partout le ravage, la désolation et la misère, des
terres immenses aujourd'hui couvertes de vigno-
bles, de riches moissons, ou transformées en ver-
doyantes prairies.

Au sein de ces forêts et de ses marais disparus
se sont élevés des bourgs charmants, des cités flo-
rissantes où des peuples heureux n'ont peut-être,

Guérin fut un Bénédictin, c'est-à-dire un de ces travailleurs près desquels nos travailleurs modernes sont des enfants. Loin de reculer devant la peine, il allait au-devant d'elle, l'acceptait ou plutôt l'accueillait avec empressement, comme une compagne chérie qui récréait sa solitude, lui fournissait l'occasion d'être utile au prochain, l'arrachait lui-même au péril de l'oisiveté et lui servait, devant la justice divine, de satisfaction pour ses péchés, dont il s'exagérait le nombre et la gravité. Les moindres fautes étant une offense

œuvre de Bénédictins.

tes et l'importance d'un travail, on dit : *C'est une* Aujourd'hui encore, pour exprimer les difficultés grands esprits de tous les pays et de chaque siècle. exactes, les œuvres du génie et de l'étude des cueillir, à conserver et à multiplier, par des copies de leurs recherches savantes, de leurs soins à re- Nous ne parlons pas de leurs travaux littéraires, ment, et toutes, les plus heureuses transformations, les unes, leur existence ; les autres, leur déchéance aujourd'hui riantes et alors sauvages, leur doivent beaucoup d'autres villes, de nombreuses vallées jouissent. Molesme, Citau, Cluny, Clairvaux, moines de qui leur viennent les prospérités dont ils goût ou des paroles de mépris contre ces mêmes leur propre pays, que des plaisanteries de mauvais dans l'ignorance de l'histoire et des origines de

à Dieu et une souillure de l'âme, lui causaient un vif sentiment de regret et de douleur.

La nuit, chez les Bénédictins, n'était pas sans occupation. Elle se divisait, avons-nous dit, en trois parts, de quatre heures chacune ; la première était accordée au sommeil ; la seconde, consacrée au chant des psaumes et des hymnes, à la méditation des vérités saintes ou à la contemplation ; et la troisième, aux travaux manuels. Le jour était partagé entre la prière, les colloques pieux, la lecture spirituelle, les repas qui étaient fort courts et les travaux manuels selon les saisons. Ils abattaient les arbres de la forêt dont ils avaient fait leur retraite, soit pour réparer leurs cellules ou en construire de nouvelles, soit pour les autres services de la communauté. Ils défrichaient, transportaient, cultivaient les terres, afin de se suffire à eux-mêmes pour la nourriture ; ils élevaient des digues pour faciliter l'écoulement des torrents et des rivières et prévenir les inondations ; ils creusaient des fossés et des canaux de dessèchement des terrains marécageux. Ces travaux étaient accompagnés et sanctifiés par une prière presque continue.

A ces travaux, ils joignaient une abstinence rigoureuse : les viandes, le pain de froment, les mets apprêtés, ainsi que le laitage et le vin, leur étaient interdits ; et, chose admirable qui confirme

la vérité de ces paroles de saint Paul : *Le royaume de Dieu n'est ni dans le boire, ni dans le manger, mais dans la justice ou la pratique de ce qui est bien, dans la paix et la joie du saint Esprit* (1), ils étaient contents ; leurs cœurs satisfaits goûtaient des délices qui compensaient surabondamment les jouissances grossières des sens dont ils se privaient avec joie ; leur esprit dégagé de la matière et élevé à la contemplation de la grande et belle éternité ne leur laissait sentir qu'à moitié ce que leur genre de vie avait de crucifiant pour la nature. Ils aimaient la souffrance, et cet amour en adoucissait la peine. Les infirmités du corps fuyaient loin d'eux, leur santé se maintenait florissante et la plupart d'entre eux, arrivés à une grande vieillesse, s'éteignaient paisiblement sans passer par les angouisses de l'agonie ; c'était le sommeil des justes, la mort des patriarches, celle de Paul, des Antoine et des Hilarion dans le désert. Ils avaient assez combattu et souffert pendant leur vie pour être exempts de combats et de douleurs le jour de leur trépas.

Ainsi vivaient les religieux de Molesme, sous la conduite de saint Robert, leur abbé, et des bienheureux Albéric et Etienne, et pendant que Guérin était au milieu d'eux, rivalisant d'abnégation-

(1) Rom., XIV, 17.

tion et de zèle au service du Seigneur avec ces illustres et saints personnages, les maîtres et les modèles de la vie cénobitique.

En s'associant à ces saints hommes, Guérin a participé à leurs mérites ; les œuvres de leur piété sont les siennes. Par l'éclat de ses vertus il ajouta à la magnificence du spectacle qu'ils offrirent au ciel et à la terre, et fut de moitié dans la glorification religieuse de la Champagne et de la Bourgogne, qui enfanta des milliers de saints, à la tête desquels saint Bernard, avec ses frères et plus de trente jeunes seigneurs de familles illustres que suivirent bientôt une foule innombrables d'hommes sortis de toutes les classes de la société. C'est la bonne odeur des vertus de l'abbaye de Molesme répandue au loin qui réveilla l'esprit du christianisme au onzième siècle et transforma nos forêts et les vallées de nos montagnes en de nouvelles Thébaïdes dont les habitants rivalisaient avec les anges, par une ferveur qui rappelait les jours de l'Église primitive.

A Molesme appartiennent les fondateurs de Cîteaux, les Robert, les Albéric et les Etienne, et notre Guérin, le patriarche des moines bénédictins de la Savoie. Cîteaux donna naissance aux célèbres abbayes de Clairvaux, de Pontigny, de Morimond, de la Ferté-en-Champagne et d'une multitude d'autres monastères d'Espagne, de Portugal, d'Italie et de Savoie.

Ces maisons furent, pendant des siècles, des pépinières de saints. Les services rendus par elles à la société sont immenses. Pendant que leurs exemples éclairaient et édifiaient les peuples, leurs travaux, en fécondant les terres jusque-là stériles, faisaient fleurir les déserts et contribuaient presque autant que leurs vertus à retirer l'Europe de la barbarie où elle était encore en partie plongée et à jeter les bases solides de la civilisation et de la prospérité qui lui ont assuré le premier rang parmi les nations du globe.

Mais de toutes les filles de Molesme (c'était le nom donné aux essaims ou colonies que jetaient de divers côtés les abbayes - mères), l'abbaye d'Aups fut la première dans l'ordre des temps, et l'une des plus florissantes. Guérin en posa les fondements avec Guy ou Guidon, religieux, qui en fut le premier abbé. Mais ses développements, ses prospérités et sa gloire lui viennent de Guérin, qui la gouverna pendant environ trente ans, depuis la mort de Guy, arrivée en 1109 ou 1110, jusqu'en 1136 ou 1137, qu'il fut élevé sur le siège épiscopal de Sion en Vallais. Et comme l'histoire de notre saint se confond avec celle de cette abbaye, nous ne les séparerons pas dans notre récit.

Il y avait neuf à dix ans que Guérin était à Molesme, tout entier aux pratiques austères de la vie du cloître, lorsqu'il fut inspiré d'en sortir soit en vue d'une séparation plus complète du monde, dont les bruits commençaient à troubler le silence de cette solitude, soit par le désir d'évendre le royaume de Dieu en multipliant les asiles de la prière et de la pénitence où les âmes fatiguées des agitations du siècle et désireuses de se donner au Seigneur sans partage, trouvaissent, avec le repos, les facilités d'opérer la grande affaire du salut. Soit pour ces deux motifs à la fois et d'autres encore, Guérin quitta Molesme avec Guidon ou Guy, son frère en religion, et, muni de l'obédience de saint Robert, nos deux serviteurs de Dieu allèrent à la recherche d'un

Guérin part avec Guy de Molesme. Leur arrivée à Lansanne et leur entrée dans la vallée des Alpes ou d'Anips. Leur premier établissement. Donation, par le comte Humbert II, du terrain où s'élevait le Monastère et d'une partie de la vallée. Leur genre de vie. La réputation de leur sainteté leur amène de nombreux disciples.

CHAPITRE IV.

lieu plus retiré et favorable à l'établissement d'un monastère de leur ordre.

Il est rapporté dans les chroniques manuscrites de Savoie, dont on conserve de précieux exemplaires à la bibliothèque du roi et à celle de l'université de Turin, que « deux prud'hommes moines partirent de l'abbaye de Molesme, par licence de leur abbé, pour aller en hermitage, en lieu plus solitaire que n'était leur abbaye, afin qu'ils fussent hors du monde. Ils errèrent, conti-
nuent ces chroniques, plusieurs marches contre l'Orient, sans qu'ils trouvassent place convenable. A la fin ils passèrent le lac de Lausanne et tendirent contre les hautes montagnes en un lieu qu'on appelait les Arpes (Alpes), qui leur sembla dévotieux; et là, près d'un petit ruisseau, ils firent deux petits habitacles, l'un pour dire leurs messes et l'autre pour leur mansion (demeure). Ils menèrent si bonne et sainte vie, que leur renommée se répandit par les environs; car, par leurs déprécations, Dieu montrait miracles aperts (notoires) » (1).

Ces dernières paroles désignent manifestement Guérin, le seul connu dans la vallée d'Aulps et

(1) *L'abbaye d'Aulps*, par Léon Menabréa, sénateur de Savoie. — Champier, dans ses *grans Chroniques de Savoie*. Paris, 1515. Dédies à Madame, mère de François I^{er}.

les vallées voisines par d'innombrables prodiges opérés pendant sa vie et par des grâces sans nombre obtenues à son tombeau après sa mort. Guérin et Guy n'ayant rien rencontré sur leur chemin de Molesme à Lausanne, qui leur offrit la retraite qu'ils cherchaient; en face des hautes montagnes du Chablais qui bornent l'horizon au levant et au midi, ils soupçonnèrent qu'il y aurait la quelque vallée ignorée où ils pourraient planter leur tente. Ils passent le lac Léman et s'engagent dans les gorges profondes où coule la Dranse (1). Ils s'arrêtent au centre de la vallée appelée Arpes, Aulps ou Alpes, à cause des pâturages qui en couvrent les sommets et quelques parties des versants.

Après avoir reconnu ce lieu propice à la fondation d'un monastère, nos deux religieux se créèrent provisoirement des abris avec branches d'arbres. De la même façon, ils élevèrent un sanctuaire pour la célébration du très-saint sacrifice de la messe. Ce sanctuaire n'était qu'une

(1) La Dranse est une rivière poissonneuse, au cours rapide. Elle a ses sources dans les vallées d'Aulps et d'Abondance, qu'elle parcourt dans toute leur étendue. Ses eaux-parties de deux points différents, se réunissent à 12 kilomètres au-dessus de Thonon, vers le pont de Briège, où elles reçoivent un affluent considérable qui descend de Vallon, commune de Bellevaux. Elle se jette dans le lac Léman entre Evian et Thonon.

cellule plus vaste et un peu moins dénudée que les deux autres. Peu à peu ils construisirent avec des matériaux plus solides une maison commune pour les exercices spirituels et pour les repas. Leur nourriture en ces commencements était aussi pauvre que leurs habitations. Ils n'avaient pour boisson que l'eau du torrent ou *ruisselet* près duquel ils s'étaient fixés, et, pour aliments, les fruits des arbres de leur voisinage, des racines et des légumes cuits dans l'eau, sans assaisonnement. Mais, avec la bénédiction de Dieu, ils étaient satisfaits et heureux dans leur dénuement. La grâce aidant à la nature, ils enduraient avec joie les privations.

Tels furent les premiers commencements de l'abbaye d'Aulps.

Ceci se passait vers l'an 1090. Le terrain choisi faisait partie des terres allodiales des comtes de Savoie. Pour y asseoir un monastère, leur consentement était indispensable : Humbert II, qui venait de succéder à son père Amé II (1095), se préta avec tout dévouement aux désirs de Guérin et de son compagnon ; et, de concert, ils prièrent l'abbé de Molesme, qui était encore saint Robert, de leur envoyer de ses religieux en nombre suffisant à un établissement religieux. Le saint abbé se rendit à leur vœu. Le monastère fut constitué selon

les prescriptions de la règle (1). Guy, à raison de son âge avancé et de la jeunesse de Guérin, fut mis à la tête avec le titre et le pouvoir d'Abbé, par le même saint Robert ; Guérin en fut nommé prieur.

Peu de mois après, en la même année, 1095 ou 1096, le comte Humbert fit, au nom de la sainte et indivisible Trinité, à l'abbé et à ses moines et à leurs successeurs à perpétuité, donation authentique de la terre sur laquelle le monastère était fondé, avec le consentement de Girard d'Allinges et de Gilion de Rovorée, qui en étaient les feudataires. Par le même acte, le prince, pour se rendre la miséricorde de Dieu favorable et obtenir, à cette fin, le secours des prières des serviteurs du Christ, ajouta à cette donation la vallée adjacente, du sommet de la colline du *The*, jusqu'au lieu dit *Bordel*, sur l'étendue d'une lieue, avec les champs, prés, pâturages, forêts, montagnes ; les eaux, cours d'eau et l'usage de tout ce qui était renfermé dans cet espace, avec l'exemption de toute servitude. En outre, le comte ratifiait toutes les acquisitions légitimes faites par le monastère, en dehors du territoire, objet de la donation. Les témoins de

(1) Le nombre de moines requis pour une abbaye était de treize.

cette charte étaient Bosen II, évêque d'Aoste, Girard d'Allinges, Rodolphe de Faucigny, le comte Utric et quelques autres seigneurs (1).

Dans l'accord passé, une année ou dix-huit mois plus tard environ, l'an 1097, entre les religieux de l'abbaye de Molesme et ceux de l'abbaye d'Aulps, il est dit en termes formels, que le fonds sur lequel s'élevait celle-ci avait été concédé à la première pour servir à un monastère. De là la suprématie revendiquée par Molesme sur l'abbaye d'Aulps. En acceptant la donation d'Humbert II, le premier abbé d'Aulps avait agi au nom de l'abbaye de Molesme et reconnu en principe sa dépendance et celle de son monastère de cette maison. L'acte de 1097 dont il est question constate un fait : la filiation d'Aulps de Molesme, et en admet et en consacre la conséquence, c'est-à-dire, que les abbés d'Aulps seront choisis et institués par Molesme ; que les abbés de Molesme auront le droit de visite et de correction ; que les différends qui pourraient survenir seraient portés à leur tribunal exclusivement. Enfin, si les religieux d'Aulps, apostasiant,

(1) Voir cet acte en latin dans les *Mémoires de Besson*, qui le rapporte aux environs de l'an 1094 ; mais cet acte doit être, selon la chronologie de la maison de Savoie, de 1095 ou 1096.

retournaient au monde, Aulps, en tant que monastère, serait restitué à Molesme.

Cet ordre de choses fut arrêté par Robert, 1^{er} abbé de Molesme, en la présence de Guy, 1^{er} abbé d'Aulps, et des moines Albéric, prieur de Molesme, d'Adé, Walter, Herculien et d'Etienne, ce dernier faisant, dans l'acte, fonction de secrétaire. Cet arrangement fut confirmé par Robert, évêque de Langres, et Guy, évêque de Tienève; le premier, assisté d'Amalric, doyen, et des archidiacres Hérigald et Hugon; le second, du doyen Victor, du chanoine Bernard et d'Albert de Lancy; avec le consentement du comte Humbert, de Girard d'Allinges et Gislou Miles. Ces derniers, comme donateurs des terres de l'abbaye d'Aulps. La date est de 1097, la neuvième année du pontificat d'Urbain II. L'acte est revêtu des sceaux des évêques précités de Langres et de Genève. Là, se trouvent trois noms célèbres dans les annales de Citeaux, dont ils furent les patriarches; et tous trois sont inscrits dans le catalogue des saints, et placés sur les autels: ce sont Robert, Albéric et Etienne. Avec eux, deux prélats qui ont rang parmi les plus insignes bienfaiteurs de Molesme et de Citeaux; un des princes de Savoie, illustre par sa piété et sa munificence envers l'ordre de saint Benoît; enfin, deux grands seigneurs du Chablais.

que des forêts à défricher, des terres sauvages, des lieux déserts où, loin des bruits de la terre, ils pussent vaquer à l'étude de leur propre cœur et à la contemplation de la Divinité.

Cette vallée, lorsque Guérin y pénétra, n'était habitée que du Biot à la Baume. Depuis le Thé, jusqu'aux extrémités de la partie supérieure, qui confine au Vallais et au Faucigny, les habitants étaient rares, et ne formaient ni paroisse, ni commune. Le Biot, qui embrassait la partie inférieure du Thé jusqu'à la jonction des deux bras de la Dranse, à Bioge, constituait une seule congrégation, aujourd'hui fractionnée en cinq paroisses et autant de communes (1). La commune de Saint-Jean d'Alp n'existait pas. On ne la voit poindre qu'au commencement du quatorzième siècle. Elle dut son existence à l'accroissement de la population, qui fut le résultat du défrichement des forêts et de la multiplication des pâturages, par les travaux des religieux. De cette commune sont sortis plus tard Montrion, Morzine, la Côte-d'Arbroz et l'Essert-Romand et les paroisses de mêmes noms. Guérin fut le créateur et le civilisateur de cette belle vallée d'Alps.

(1) Quant aux paroisses, une bulle d'Alexandre III, du 12 de Saint Nicolas de février (21 janvier) 1180, mentionne celles de Saint Nicolas du Biot et de Saint-Jean d'Alps, appartenant l'une et l'autre à l'abbaye, qui en était la Fondatrice.

Quand ce courageux et humble cénobite eut, avec Guy, dressé un sanctuaire et une tente près des bords du *ruissel*, dont les eaux peuvent mouvoir les artifices d'un moulin, sur la pente rapide du Mont-d'Évian, à cent et quelques mètres au-dessus de la Dranse et à huit ou neuf cents mètres du Thé, il dut pourvoir aux premières et aux plus urgentes nécessités de la vie. Leur nourriture fut ce que nous avons dit précédemment : des légumes sans assaisonnement, quelques fruits sauvages et, plus tard, un peu de pain noir, qu'ils reçurent de la compassion de quelques-uns des rares habitants de ces montagnes ; car la sainteté de leur vie ne put être longtemps cachée ; le bruit s'en répandit bientôt de tout côté, et dans leurs chaumières et au milieu de leurs travaux, les habitants de ces lieux ne s'entretenaient que de ces deux étrangers, de leur pauvreté, des rigueurs de leur pénitence, de la ferveur de leur prière, de leur zèle à louer et à faire connaître le Seigneur, et des consolations que recevaient de leurs bonnes paroles et de leurs conseils ceux qui étaient dans la peine.

Guérin et Guy ajoutaient ou mêlaient à la prière le travail des mains. Leur genre de vie était celui de Moïse. A la contemplation succédait l'action. La prière et le travail des mains se parla-

gagnaient leur temps. La pensée de Dieu les suivait partout : elle était leur force et leur consolation. Ils s'aidaient, pour s'élever vers le Seigneur et ne pas perdre de vue sa sainte présence, de tout ce qui tombait sous leurs sens : leurs fatigues rapelaient à leur esprit que l'homme, par une juste sentence, avait été condamné à gagner son pain à la sueur de son front ; et, dans le travail, ils accomplissaient un devoir et une expiation : en portant la coignée au tronc des arbres de la forêt, ils s'exaltaient à la pratique du bien par le souvenir de ces paroles de Jésus-Christ, que tout *arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* (1). Les eaux du ruisseau où ils étaient leur cours, leur marquaient l'état où ils devaient tenir leurs âmes, et la vanité de la vie qui passe comme une onde fugitive qu'aucune force ne peut retenir ; chaque créature servait à leur âme d'échelon pour aller à Dieu, leur était un miroir où se réfléchissait, aujourd'hui une vertu, demain une autre. La création était pour eux un livre ouvert, dans lequel ils lisaient leurs devoirs, et d'où leur venaient des encouragements à une perfection de conduite toujours nouvelle.

Sur ces monts, au milieu des forêts, loin des hommes, aucun bruit ne venait distraire leurs pensées et interrompre leurs méditations. Leur cœur était en haut; ils étaient du petit nombre de ces hommes qui, détachés de tout et d'eux-mêmes principalement, vivent du souvenir de Dieu, conversent avec les anges, et habitent le ciel, où vont toutes les aspirations de leur âme.

Le bonheur de ces pieux cénobites n'eût pas été complet, s'ils ne l'eussent partagé.

Il y a dans le monde beaucoup de personnes qui aspirent à en sortir; les unes, par un goût de solitude, qu'elles tiennent, et de la nature et de la grâce; les autres pour recouvrer la paix de la conscience, ou pour se dérober aux soucis et aux agitations de la terre, en s'occupant exclusivement de l'unique affaire nécessaire (1). C'est ce qui peupla les déserts de la Haute-Égypte d'une foule innombrable de solitaires; c'est ce qui, dans chaque siècle, attirera des multitudes à la suite des fondateurs des ordres religieux.

Guérin et Guy virent aussi se presser autour d'eux des foules attirées, partie par la curiosité, c'était le petit nombre, partie pour s'édifier du spectacle de leur sainte vie, solliciter leurs conseils et le secours de leurs prières. Ils venaient de

(1) Luc., x, 42.

tous les pays, où le bruit de leurs vertus avait été porté, surtout des contrées voisines, des nombreuses vallées du Chablais et du Faucigny, du Vallais et des autres cantons suisses les plus rapprochés de la Savoie. Un nombre considérable demanda et obtint la faveur de se mettre sous leur conduite ; et, parmi ces derniers, il y en avait de toutes les classes de la société. Ces recrues n'eurent d'autres vêtements et d'autres nourritures que celles de leurs maîtres ; mais tout était bon à ces fervents novices de la vie pénitente.

Le nombre toujours croissant des religieux ne pouvait trouver place ni habiter sous les tentes étroites que Guérin et Guy avaient dressées pour eux et leurs premiers disciples. Les nouveaux arrivés durent se faire des logements, et, en quelques années, les flancs de la montagne, depuis le Thé jusqu'au lieu appelé aujourd'hui Le Plan, se couvrirent de cellules, où trois, quatre religieux vivaient ensemble. Ces cellules étaient assez distancées les unes des autres pour que chacune formât une sorte de communauté. Pour les religieux, l'instruction, la prière et autres exercices se réunissaient en un même lieu et sous un même toit.

Multiplication des cellules. Ses avantages. Conduite et fermeté des moines. Ce que Guérin était parmi eux. Pour-quoi il n'est pas ou peu parlé ici de Guy, le premier abbé d'Aulps. Etat florissant du Monastère. La bonne odeur de ses vertus attire beaucoup de monde dans la vallée qui se peuple. Conduite de l'abbaye envers ses serfs. Origine des paroisses et des communes de la vallée.

CHAPITRE V.

Pendant les premières années et jusqu'à la mort de Guy, cet ordre de choses eut des avantages et peu d'inconvénients. Chaque cellule était un couvent en petit, une de ces assemblées, où le Seigneur aime à se rencontrer : *Je serais, dit-il, là où deux ou trois personnes seront réunies en mon nom* (1). Les conditions y étaient, le nombre rigoureux s'y trouvait, et ces réunions, faites au nom de Dieu, n'avaient d'autre but que sa glorification. Si la discipline générale pouvait en souffrir quelque chose, ce mal était corrigé et compensé par la ferveur des commencements. Comme il n'existait encore dans cette partie de la vallée ni village, ni hameau, mais seulement quelques habitations éparées sur les hauteurs, où vivaient quelques familles de bergers, les communications des religieux au dehors n'étaient pas à craindre; et, en tous cas, elles ne pouvaient exister que comme des exceptions très-rares et sans danger pour le recueillement et la conservation des mœurs. D'ailleurs, en ces heureux jours, tout était si bien ordonné qu'il n'y avait désordre ou dissipation nulle part, mais édification partout. Ceux qui vivaient à part, dans les cellules les plus éloignées, n'étaient pas moins

(1) Matt., xviii, 20.

réguliers que les moines placés sous la surveillance immédiate de Guérin et de Guy.

Cette séparation, d'un autre côté, n'existait que pour la nuit et quelques parties du jour. Ils prenaient leurs repas à une même table, ils se réunissaient pour la participation aux saints mystères et la psalmodie des divins offices, ils travaillaient ensemble, et leur travail était une prière en esprit, car leur âme était sans cesse élevée vers Dieu. Tout leur temps avait un emploi utile. Les visites du dehors étaient presque inconnues dans ce désert, et, bien loin de les rechercher, ils les redoutaient comme l'un des plus grands ennemis de la profession religieuse. Le silence aidait à la ferveur, et celle-ci maintenait le recueillement sans lequel il n'y a pas de vie intérieure et sur-naturelle. L'obéissance de ces bons religieux était simple, leur patience douce, la cordialité faisait de tous une seule famille, unie, dans ses membres, par une correspondance de sentiments tout fraternels. Nulle autre émulation entre eux que celle de la vertu. Point d'autre rivalité que celle de la soumission et du respect envers la règle et leurs supérieurs.

Guérin, le second par son rang, le premier avec Guy, l'abbé du monastère, par droit d'ancienneté, se considérait comme le dernier de tous et il avait

pour chacun ces bons offices qui parlent du cœur et vont au cœur. Affable, prévenant, serviable envers les autres, il n'exigeait rien pour lui ; son dévouement était acquis à chaque membre de la communauté ; il ne vivait pas pour lui-même, mais pour ses frères, qui le regardaient comme leur modèle et réglaient leur conduite sur la sienne.

De son côté, Guérin s'excitait à faire mieux de jour en jour, par le spectacle de la ferveur de ses moines. De leur part, tout était, pour son humilité, leçons et encouragements, jusqu'aux fautes échappées à la fragilité, qui l'avertissaient de se tenir sur ses gardes, de se délier de ses propres vertus et de s'appuyer avec plus de confiance sur Dieu, sans lequel on ne peut rien, et avec lequel on peut tout.

Guérin continuait ainsi ses *ascensions*. Il montait d'échelons en échelons vers la perfection de la sainteté. Saint Bernard lui rend ce témoignage, qu'il ne s'arrêtait pas, qu'il allait toujours en avant, que son activité croissait avec les années.

Simple et droit, Guérin n'avait emporté de Molesme que le souvenir des grandes vertus pratiquées dans cette solitude et la reconnaissance due aux maîtres qui avaient été l'éducation de

ses premières années du cloître. Au monastère d'Aulps, ce souvenir ne le quitta jamais ; et les Robert, les Albéric et les Étienne ne cessèrent pas d'être ses inspirateurs et ses guides.

Quand le relâchement (1) se fut introduit dans l'abbaye de Molesme, l'abbaye d'Aulps n'en était plus à ses premiers commencements. Le printemps était passé et la moisson des vertus était prête. Le soleil s'était levé et s'avancait vers son midi, répandant la lumière qui éclaire et la chaleur qui féconde ; nous empruntons ce langage figuré à saint Bernard, qui appelle Guérin le soleil des Alpes !

L'abbaye d'Aulps croissait en mérite, et allait de vertu en vertu, sous l'impulsion des exemples de Guérin, et par les bénédictions que sa piété attirait sur elle.

A l'époque où nous sommes (1100), il n'avait guère d'autre pouvoir sur cette communauté que celui de ses lumières et de ses vertus ; mais une vie sainte, un caractère toujours égal, un cœur qui s'oublie constamment pour le service d'autrui,

(1) Ce relâchement, que la malignité a beaucoup exagéré, consistait dans une diminution du travail des mains, l'acceptation trop facile des dons des fidèles et dans quelques changements aux habits des moines.

Dans le monde, ces moines eussent encore été des chrétiens modèles.

considération dans l'abbaye : elles étaient aimées
Aussi les saintes observances étaient en grande

les modèles que vous avez sous les yeux (1).

dire, avec toute vérité : *Regardez, et faites selon*
voirs : Guy et Guérin auraient eu le droit de leur
vie était la règle où les moines lisaient leurs de-
commencé, et c'est sur eux qu'il reposait. Leur
fondamentales ; c'est par eux que l'édifice avait
de leur communauté. Ils en étaient les pierres
Dieu, et brûlaient du même zèle de la perfection
faitement unis, ne respiraient que la gloire de
même pensée et un même but. Leurs cœurs, par-
nous parlons de l'autre ; car ils n'avaient qu'une
très-peu connue, et d'ailleurs, en parlant de l'un
Guy, c'est que nous n'écrivons pas sa vie, qui est
de la règle. Si nous ne parlons pas ici de l'Abbé
missement de la discipline, à l'estime et à l'amour
gation des Alpes un empire si favorable à l'affer-
C'est par là que Guérin exerçait sur la congré-

cœurs comme à leur insu.

droite, simple, aimante, gagnent et entraînent les
charmes de la douceur, les séductions d'une âme
naturellement à l'indépendance ; tandis que les
rite quelquefois et fatigue toujours l'homme, porté
ont un grand ascendant. Le commandement ir-

et pratiquées. Les règles, loin de paraître dures, semblaient trop douces, et, sans l'obéissance, la plupart des religieux auraient ajouté à leur sévérité. La demande d'une dispense de quelques-unes des mortifications prescrites était parmi eux une chose inouïe. Il fallait les retenir et non les exciter, tant ils étaient ennemis des moindres ménagements envers la chair. La pratique des conseils évangéliques marchait de pair avec celle des commandements divins.

Déjà le monastère d'Aulps était connu au loin par la réputation de la sainteté de ses moines, et les parfums des vertus qui s'y pratiquaient se répandaient bien au-delà de la vallée. Les vallées latérales du Faucigny et de la Suisse en étaient embaumées.

L'abbaye commençait à être un rendez-vous de la piété et de la foi. Les fidèles y venaient nombreux, les uns pour reconnaître si ce qu'ils en avaient ouï raconter était véritable; les autres, pour s'édifier des vertus dont le récit avait retenti à leurs oreilles. Ici, c'étaient des conseils, là éclaircissement de quelque doute, ou une direction pour la conduite au milieu du monde, que l'on demandait. Plusieurs y faisaient la confession de leurs péchés, rentraient en grâce avec Dieu, et participaient aux divins mystères. Les exhorta-

tions des Pères éclairaient, fortifiaient et encourageaient aux bons combats contre les penchans mauvais.

Les pèlerins rentraient dans leurs foyers plus instruits et meilleurs. Le récit de ce qu'ils avaient vu, entendu, était pour les familles d'un grand profit. Il revenait fréquemment dans les entretiens des longues nuits d'hiver, et les soirées souvent tristes ou dangereuses étaient ainsi agréables et utiles.

Ces visites eurent un autre résultat : elles firent connaître la vallée d'Alps, jusque-là presque ignorée, et y attirèrent peu à peu des habitans, auxquels l'abbaye donna des terres à cultiver, moyennant des redevances plus ou moins considérables, selon la valeur des terrains, et cependant toujours modiques ; car, durs envers eux-mêmes, les religieux étaient faciles et indulgens envers les autres.

A mesure que les propriétés du couvent s'étendirent dans la vallée, les habitations s'y multiplièrent, les hameaux prirent naissance, et, avec le temps, se formèrent des congrégations religieuses et civiles, c'est-à-dire, des paroisses et des communes ; les unes et les autres soumises à l'abbaye, qui les administrait par elle-même ou par des hommes de son choix. Et, comme il devait

arriver, les parties les plus reculées et les plus belles à l'agriculture furent les dernières habitées et les dernières aussi constituées régulièrement, au civil et au religieux. Ainsi, Morzine, qui embrasse la partie supérieure de la vallée, ne date son érection en paroisse et en commune que du dix-septième siècle.

Pour la culture de la vallée, les travaux des moines étant insuffisants, surtout depuis que leurs possessions eurent pris, par les donations successives des comtes de Savoie et des barons de Faucigny, de telles accroissements, que l'abbaye, au commencement du seizième siècle, était maîtresse de toutes les terres comprises entre le pont de Bioge, où les Dranses se réunissent, et le glacier du Buet, qui borne la vallée de Samoëns; les familles nouvellement établies, n'étant pas assez nombreuses pour une si vaste étendue; le monastère reçut en don ou acheta des serfs de glèbe ou taillables, qu'il employa en qualité de bûcherons, de bergers, de manoeuvres. Après quelques années de services, ces serfs furent la plupart affranchis, et reçurent quelques portions du territoire, où ils s'établirent. Ainsi la vallée d'Alp se peupla. Au centre, se trouvait le monastère, d'où partaient le mouvement, la direction et l'exemple. L'abbaye était l'âme qui animait

et vivifiait toutes les parties de ce grand corps, qui avait plus de quarante kilomètres de longueur; et Guérin était lui-même la lumière et le cœur de l'abbaye, qui tient de lui sa plus grande célébrité et son existence civile, religieuse et morale.

« Jusqu'à ce jour, Guérin a travaillé, en second, sous l'autorité de Guy, premier abbé d'Autps, sans cesser d'être le premier par la puissance merveilleuse d'une vie riche de toutes les vertus. Nous allons le suivre, maintenant, dans le gouvernement de la communauté des Alpes, qu'il continuera d'édifier par les œuvres de sa piété et par la sagesse d'une administration qui a rendu son nom vénérable, non-seulement dans la vallée des Alpes, mais dans toutes les maisons de l'ordre de Cîteaux, en Savoie, en Suisse, en Alsace et en Lorraine.

Mort de l'abbé Guy. Guérin lui succéda. Son gouvernement. L'habitation dans des huttes séparées devient un danger; Guérin, pour l'écartier, bâtit une maison où il réunit les moines. Il est aidé par Amédée III. La maison dite des pèlerins. Construction de l'église. Humbert III l'achève.

CHAPITRE VI.

Guy, premier abbé d'Aulps, étant mort, Guérin fut appelé par l'abbaye de Molesme à lui succéder, selon l'accord passé en 1097, dont il a été fait mention plus haut, accord par lequel le monastère d'Aulps avait reconnu la suprématie de Molesme et s'y était soumis. Nous n'avons pu, malgré nos recherches, découvrir la date précise du trépas de ce premier Abbé. Dom Pierre-le-Nain de Tillémont, sous-prieur de l'abbaye de la Trappe, dans son *Essai de l'histoire de l'Ordre de Cîteaux*, la recule jusqu'en 1120; car il place en cette année l'élection de Guérin, en qualité de successeur de l'abbé Guy.

C'est une erreur. Guérin était abbé du monastère des Alpes dès 1115. Dans l'acte de donation de l'église de Saint-Cergues et du mont Grépon,

avec toutes les propriétés de cette église à l'abbaye d'Aulps, passé, cette même année, par Guy, l'un des plus illustres évêques de Genève, du consentement du prévôt Girald et des chanoines de sa cathédrale, il est dit que c'est aux prières du vénérable Guérin, abbé des Alpes, que cette donation est faite (1) ; et, afin que le seigneur soit servi en ce lieu, est-il dit dans l'acte, l'évêque ordonne qu'il y soit construit une maison d'habitation pour les serviteurs de Dieu.

Mais depuis quand Guérin était-il à la tête du monastère ? La date n'est pas connue. C'est rester dans la vérité que de placer cette promotion à la dignité abbatiale, entre les années 1110 et 1112. Dans cette nouvelle position, qu'il n'avait acceptée que par obéissance, Guérin resta ce qu'il avait été : le plus fidèle aux saintes observances, et, quoique le premier par le rang, parmi ses frères en religion, il ne cessa d'être le plus humble de tous ; et, comme auparavant, il fut partout où il y avait un bon exemple à donner, une violence à se faire, une vertu à pratiquer.

Aux vertus du vrai religieux, Guérin joignit les

(1) *Mémoires de Besson, pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste et Maurienne, etc.* L'acte y est intégralement, et l'auteur des *Mémoires* remarque que le sceau de l'évêque pend au bas. Ce n'est pas une copie ; mais la minute elle-même qu'il apporte.

vertus qui font le parfait supérieur : la vigilance, la sagesse, la prudence et le zèle de la maison de Dieu ; c'est à-dire, de sa communauté, avec un mélange de sévérité et de douceur. L'autorité ne sert entre ses mains qu'à l'accomplissement des réformes jugées nécessaires ou utiles au maintien de la discipline et au perfectionnement de la régularité. Son but unique fut de faire de son abbaye un modèle de la vie claustrale et l'édification de la vallée. Il y réussit. Les difficultés d'un premier établissement et, dans les commencements, la pénurie des ressources, avaient forcé Guy et Guérin à s'abriter sous des tentes provisoires, ainsi faites d'abord avec des branches d'arbres, et qu'il a été dit, et changées ensuite en une espèce de chalets des montagnes. Le nombre de ces disciples s'était accru avec celui des disciples, qui vinrent se ranger sous la conduite de ces deux cénobites. Peu à peu, les flancs de la montagne se couvrirent de ces pauvres habitations : c'est ce qui a fait croire que Guy et Guérin avaient commencé par la vie hérémittique.

Pendant plusieurs années, cet ordre de choses n'eut aucun inconvénient sensible, il servit même au développement de la culture des terres et à la multiplication des pâturages. Au point de vue religieux, il avait alors des avantages et ne pré-

sentait pas de dangers. L'agglomération des moines dans une maison mal disposée, étroite, telle que pouvait être celle que Guy et Guérin s'étaient hâtés de construire, aurait nui au recueillement et favorisé la dissipation ; d'un autre côté, l'isolement de la vallée, par des monts presque inaccessible et des gorges profondes, des pays voisins et la rareté des habitants mettaient les religieux à l'abri des visites des séculiers. Rien ne troublait le silence de ces lieux solitaires.

Mais quand la renommée eut porté au dehors le nom de ces anachorètes, les merveilles qu'on en racontait excitant l'admiration et la curiosité, on y accourut de divers côtés. Dès ce moment, des familles vinrent s'y fixer ; les unes, attirées par la facilité de recevoir de l'abbaye les secours de la religion qui, dans ce siècle de foi, étaient mis avant tous les intérêts ; les autres, par l'espérance d'une existence exempte de besoins, et plusieurs par l'abbaye elle-même, qui avait besoin de bras pour les travaux des champs et le défrichement des terres incultes.

En se peuplant, la vallée changea d'aspect. Elle ne fut plus inaccessible aux mouvements et aux bruits du monde. La paix de nos moines en fut un peu troublée ; le silence de leurs humbles cellules en souffrit. Séparés, par leurs habitations,

les uns des autres, et loin de l'œil de leurs supérieurs, ils ne se gardaient plus assez contre le désir de paraître au dehors, d'entrer en relations avec les séculiers, de les recevoir et d'en être reçus. Les dons affluèrent et, avec eux, commencent les adoucissements aux austérités de la mortification. Et ce qui s'était passé et avait encore lieu à Molesme se reproduisait dans les Alpes, mais avec des différences notables.

Chez les moines d'Àulps, ces relâchements n'eurent rien d'excessif, comme pouvaient le faire soupçonner quelques expressions de saint Bernard, dans sa lettre de félicitations à Guérin sur les réformes opérées parmi ses religieux. La déhicatesse, l'horreur des péchés et de ses apparences ; la crainte des périls que courent le recueillement et la pratique de la vie intérieure chez les serviteurs de Dieu, parmi les conversations avec les séculiers, expliquent chez saint Bernard et reduisent à sa valeur la dénomination d'assemblées sataniques, données par le saint aux relations des religieux, habitants des cellules éloignées, avec les gens du monde.

Il y avait dans cet éloignement et cette dispersion des habitations des moines, un principe de ruine ; pour la règle, un principe de ruine ; pour la communauté, une cause de trouble et d'aff-

faiblissement de la charité fraternelle; et, dans les facilités de communications avec les étrangers, le danger que les mœurs des gens du monde ne se glissassent insensiblement dans le cloître.

La ferveur des premiers temps, n'avait pas permis le développement de ces germes de relâchement de la discipline. Et, lorsque Guérin fut appelé à gouverner l'abbaye, le mal n'avait encore fait aucun progrès notable, et il était vrai de dire que Guy, en mourant, avait laissé la communauté dans une situation généralement prospère. Quelques dissipations, des adoucissements partiels, accordés à la faiblesse de quelques religieux; des entretiens avec des hommes du monde, prolongés par des vues de charité et de zèle, étaient les seuls reproches qui eussent quelque apparence de justice. La physiionomie générale de l'abbaye n'était pas altérée: la régularité et la sainteté de la vie y régnaient. Mais ces commencements, presque indifférents en eux-mêmes, étaient inqui-

tant comme symptômes.

Guérin, homme prudent, s'en alarma, et crut devoir sans délai y remédier: il avait présent à son esprit cette maxime d'un sage païen, que le pieux auteur de l'*Imitation* s'est appropriée: *Arrêtez le mal dès son origine; le remède vient trop tard, quand le mal s'est accru par de longs délais.*

Parmi les constructions, la piété de Guérin son tombeau.

en son crédit auprès de Dieu les amena auprès de saint, lorsque la piété et la confiance des peuples core, ne fut construite qu'après la mort de notre La maison dite des *pèlerins*, qui subsiste en-

qui brave l'action du temps.

sont, avec la simplicité et la propreté, une solidité communaute et aux convenances claustrales, qui parties, et de leur appropriation aux exercices d'une résultatent d'une sage distribution des différentes n'accorda d'autres embellissements que ceux qui borna aux constructions nécessaires, auxquelles il

Ennemi du luxe et de tout superflu, Guérin se

il fut agrandi, avec les années, selon les besoins.

ses dépendances, ne s'éleva pas simultanément;

mière moitié du douzième siècle. L'édifice, avec

des nombreuses fondations religieuses de la pre-

Savoie, Amédée III, dont le nom se trouve à la tête

du pays, qui offrirent leurs bras, et le comte de

pour coopérateurs de son entreprise les paysans

ple. Sans délai, Guérin se mit à l'œuvre. Il eut

ne sais quoi de vénérable à la foi qui les contem-

tes bâtiments de l'abbaye, dont les ruines ont je

même toit; telle fut la cause et l'origine des vas-

des moines dans une même maison et sous le

Le remède au mal naissant, c'était la réunion

mit en première ligne la maison du Seigneur : le plan était digne d'un édifice consacré à la Majesté du Très-Haut.

Cette église, longue de cinquante-sept mètres, était disposée sur trois nefs ; celle du milieu offre encore des restes considérables, que l'on ne considère qu'avec une tristesse profonde, en présence des ruines qui l'entourent. Les matériaux de cet édifice sont remarquables par leur beauté et leur solidité : c'est un tuf calcaire, d'une blancheur éblouissante, très-fin et très-dur. Les fondations de ce temple furent jetées au temps où nous sommes, et Guérin vécut encore assez pour le voir, non pas achevé, mais assez avancé pour y recevoir la communauté et, en partie, les habitants de la contrée.

Guérin fut encouragé et aidé dans ces constructions par le comte de Savoie Amédée III, qui se montra digne d'Humbert II, son père, par la piété de ses sentiments et ses libéralités envers les monastères de ses Etats : il fonda Haute-Combe ; il eut une grande part aux constructions des bâtiments du monastère et de l'église de l'abbaye d'Aulps, auxquels le bienheureux Humbert III, son fils, mit la dernière main.

Ce prince, aussi pieux que vaillant guerrier, se retirait tantôt à Aulps, tantôt à Haute-Combe,

sur les rives du lac du Bourget (1), pour méditer sur le néant des grands humains et sur les *années éternelles*. En ces lieux chers à sa piété, il se dépouillait de ses vêtements de prince et se revêtait de l'habit des moines, au milieu desquels il eût voulu vivre et mourir, si les intérêts suprêmes de ses États et les vœux de ses peuples ne l'en eussent arraché. Là, confondu avec les religieux, qu'il aimait comme ses pères et qu'il vénérât comme ses maîtres dans la science du salut, il faisait avec eux la prière, l'oraison, et unissait sa voix à leurs voix pour chanter les louanges du Seigneur. Il pratiquait les austérités de la règle, se levant au milieu de la nuit pour les saints exercices ; n'accordant au sommeil que les heures prescrites, couchant sur la planche, mangeant à la table commune, et des mets les moins apprêtés, et, avec cela, châtiant son corps par la haire et la discipline.

Lorsque les bâtiments de l'abbaye furent en état de recevoir les moines dispersés sur les flancs de la montagne, Guérin les y appela ; et, ce qui fait bien voir l'ascendant de la vertu et la docilité des religieux, c'est qu'il n'y eut, de leur part, aucune opposition à cette mesure restrictive de

(1) C'est ce qui a fait croire aux Bollandistes qu'il y avait deux Hautes-Combes : celle d'Aulps et celle du Bourget.

leur liberté et contraire à ce goût de l'indépen-

dance qui fait le fond de la nature humaine.

Cette œuvre hérissée de difficultés, que saint Bernard a tant admirée et louée en termes si magnifiques (1), était due à l'esprit de mansuétude, de force, de prudence et de sagesse de Guérin, à la confiance et à l'attachement qu'il avait inspirés à la communauté envers son supérieur.

Une fois rassemblés sous le même toit et dans les mêmes murs, ces bons religieux furent entre les mains de Guérin ce qu'est une boule de cire sous l'action de la chaleur, se pliant sans effort à toutes les formes dont elle est susceptible.

Le feu de l'amour divin brûlait au fond des cœurs ; et, si le vent de la dissipation et le contact avec le monde en avait affaibli les ardeurs, il n'avait pu les éteindre.

Avec de semblables dispositions et sous le gouvernement paternel de Guérin, les saintes observances furent bientôt remises en honneur. Celle de la clôture, qui avait le plus souffert par le fractionnement de la communauté, divisée en autant de parts qu'il y avait d'habitations ; la loi du silence, si difficile au milieu de groupes épars de deux à trois personnes ; la fidélité aux exercices

(1) Lettre 254, à Guérin et aux moines d'Anlps.

spirituels, et le recueillement, furent d'une pratique plus facile et plus religieusement gardés. La paix, qui est la tranquillité de l'ordre, ne fut plus troublée, ni par les bruits du dehors, ni par aucune divergence de vue et de conduite ; la présence de l'Abbé, au défaut de sa volonté exprimée ou de ses ordres, entretenait parmi les esprits une douce harmonie de pensées, dans les actions l'uniformité, et dans les cœurs l'union la plus fraternelle.

Les relations avec le dehors, circonscrites dans les bornes que leur assignait la règle, devinrent rares. La charité envers le prochain et l'hospitalité que l'abbaye exerçait généralement envers les étrangers autorisaient seules les communications avec les personnes séculières.

Les femmes n'eurent entrée que dans l'église ou ce qui, dans les premiers temps, en tenait lieu, et seulement pour la satisfaction de leur piété. Si, par des exceptions difficilement accordées, elles étaient admises dans la salle de réception des étrangers ou dans le parloir public, c'était avec des précautions qui étaient tout péril à ces visites ; et ces visites étaient toujours de courte durée. Aucun religieux ne se rendait au parloir sans être accompagné, afin que la malignité du monde n'eût pas même l'apparence d'un prétexte

de soupçonner la vertu des serviteurs de Dieu. Guérin, dont le cœur était tout charité, disait toute chose de manière que ces mesures sages, mais rigoureuses, ne portassent aucun pré-judice à l'exercice de l'aumône spirituelle, qu'il faisait distribuer avec autant de libéralité que l'aumône corporelle. La première, comme la seconde, avait ses heures et ses lieux marqués ; et la dispensation des secours spirituels n'était confiée qu'aux moines éprouvés longtemps et fort instruits des sciences sacrées et des voies intérieures. L'ordre et la sagesse étaient partout ; et l'édification, au lieu de perdre, gagnait dans ces rapports extérieurs, qui n'avaient d'autre but que la pratique de la charité envers les affligés de toute sorte, sans acception de personne. Les familles dans la détresse ou l'affliction, les particuliers dans les larmes, toutes les souffrances de l'âme et du corps, trouvaient là le soulagement, le secours et la consolation. L'abbaye était ouverte et secourable à toutes les misères. Les habitants de la vallée allaient à Guérin, comme les Égyptiens à Joseph ; avec cette différence que ceux-ci ne recevaient que le pain matériel, tandis que les premiers recevaient, avec les aliments corporels, le pain de la vie éternelle. L'abbaye, comme le nom le dit, était la mère, l'unique mère de la val-

lée; elle en était la nourrice, la protection, la gardienne; elle était la paroisse, la commune; la vallée entière relevait de sa juridiction au spirituel et au temporel; et Guérin n'eut garde d'omettre aucun des devoirs de l'abbaye envers les peuples de la contrée, et la réunion de tous les religieux autour de lui rendait cette tâche facile.

La suppression de ces cellules égarées et trop distantes du monastère ou de la maison principale, fut blâmée au dehors avec amertume. Elle contrariait des habitudes, elle créait une nouvelle existence aux habitants et donnait au pays un aspect auquel on avait de la peine à se faire. C'était un autre monde.

Guérin ne s'inquiéta point de ce malaise momentané, ni des murmures du dehors contre les dispositions qu'il venait de prendre. Patient au milieu des contradictions, il n'usa envers ses contradicteurs que des procédés de la douceur et du silence, et, devant les heureux résultats de cette importante réformation, le calme revint dans les esprits trop critiques, et, à la grande satisfaction de tous, l'abbaye dégagee des ombres qui en cachaient la beauté apparut ce qu'au fond elle avait toujours été, pure de tout alliage mondain. Son influence s'en accrut pour le bonheur de la vallée, qui recevait d'elle l'exemple des vertus domesti-

ques et sociales, et une impulsion puissante vers une civilisation toute imprégnée de l'esprit chrétien.

Mais ce qui paraissait au dehors n'était qu'un rayon affaibli, une image décolorée de ce qui se voyait dans l'intérieur de la communauté.

Les récits pleins de charmes, les ravissantes peintures qu'offrent les annales des ordres religieux, de la douce fraternité, des amitiés célestes, de l'aimable simplicité, de la candeur, qui se remarquaient dans les rapports des moines entre eux, la perfection de leur obéissance, la sérénité de leurs visages, les saintes joies peintes dans leurs yeux et sur leurs fronts, leur amour des humilitations et des souffrances, jusqu'à se réjouir du mépris et de la douleur : tout cela s'était vu et avait été pratiqué dans les instituts religieux. Et tout cela se voyait parmi les moines d'Aulps et faisait l'admiration de ceux qui étaient admis auprès de ces hommes de Dieu : au saint autel, dans l'action des mystères sacrés ; au chœur, dans la psalmodie des prières de l'Église et le chant des hymnes ; c'étaient moins des hommes que des anges, ils semblaient ne plus tenir à la terre et ne vivre que de la pensée du ciel. Dieu était là présent à leurs pensées et leur foi vive était comme une vision de la divinité. Guérin, le premier partout,

le jour, la nuit, animait tout, tantôt par sa parole, tantôt par ses regards et toujours par ses exemples et les douces insinuations de la charité (1).

L'histoire rapporte que, dans leurs visites aux monastères de Cîteaux, de Pontigny, de Clairvaux, etc., les princes et les rois, les cardinaux et les souverains pontifes, ne se lassaient pas d'admirer le bel ordre, le contentement universel, la tendre piété et l'union des cœurs dont ils avaient le spectacle sous leurs yeux. Ils n'en sortaient qu'à regret et avec le désir de revenir respirer les parfums de cette atmosphère céleste.

Il en était de même, sous Guérin, à l'abbaye d'Aulps, que saint Bernard nous représente comme l'édification et la gloire de l'ordre de saint Benoît.

(1) Nous avons de la sainteté de Guérin et de l'influence de ses vertus sur la communauté des Alpes, un témoignage digne de toute vénération, dans la lettre 254, édit. royale, 1642, où saint Bernard, après un magnifique éloge de Guérin, dit aux religieux de l'abbaye d'Aulps : « Enfants, suivez votre père ; soyez ses imitateurs, comme lui-même l'est de Jésus-Christ ; dites-lui : *Nous courons après l'odeur de vos parfums*. En effet, Guérin est en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ. Je ne parle pas de vous, qui jouissez de sa présence, etc. ; qui, sans cesse près de lui, sentez la douceur de ses célestes parfums ; nous, qui en sommes éloignés, en avons été tellement embaumés, qu'elle nous est une odeur de vie et de salut... »

CHAPITRE VII.

L'abbé Guérin renonce aux églises qu'il gouvernait et aux bénéfices qu'il possédait. Les motifs de cette conduite. Cessens passe à Haute-Combe. Coopération de Guérin à la fondation de cette dernière abbaye. Il intervient dans l'arrangement passé en 1124, entre Humbert et Almon, le premier évêque, le second comte de Genève.

Guérin ne borna pas son zèle à détruire les cellules éparées sur les flancs de la montagne et à réunir autour de lui et sous un même toit les religieux; d'autres réformes, également difficiles et d'une grande utilité, attirèrent son attention.

Nous avons vu Guérin, à peine arrivé au gouvernement, solliciter et obtenir, en faveur de son abbaye, de l'évêque et du chapitre de Genève, la paroisse de Saint-Cergue (1), le Mont-Grépon et les autres terres qui en dépendaient, avec pouvoir d'y bâtir un monastère et d'y remplir les fonctions pastorales. De pareilles concessions avaient été faites au prédécesseur de Guérin, et dès les premiers jours de la fondation de l'abbaye.

(1) Saint-Cergue en Savoie, à 15 kilomètres au levant de Genève.

Les évêques de ces temps qui avaient le plus à cœur le salut de leurs troupeaux, admettaient avec empressement, au partage de leurs sollicitudes pastorales, les monastères de leurs diocèses, parce qu'ils trouvaient dans ces saintes maisons des prêtres instruits, pieux et zélés, qu'il ne leur était pas facile de rencontrer dans le monde, alors que les séminaires n'existaient pas encore. De leur côté, les supérieurs des abbayes se prélaient sans peine et avec joie à des desirs dont la gloire de Dieu était la fin principale ; ils allaient même souvent au-devant des vœux des prélats, en s'offrant à établir des maisons de leur ordre, dans les parties de leurs diocèses les plus favorables au recueillage et à l'instruction des peuples. C'est ce qui, avec la foi vive du onzième et du douzième siècle, explique la multiplication des établissements monastiques en Occident et surtout en Savoie, où les princes de la maison de ce nom ne tenaient à leur pouvoir, qu'autant qu'il pouvait servir au salut éternel de leurs sujets. Guérin, suivant les exemples de son prédéces-

seur et les mouvements qui portaient son âme aux rudes travaux de l'évangélisation des peuples, qui souvent demandent en vain le pain de l'ins-truction religieuse, obtint des bénéfices, accepta des paroisses ou des populations à diriger ; les

premières mettaient l'abbaye en mesure de sou-
 lager beaucoup d'infortunés et de féconder des
 terres incultes, et les secondes de favoriser, parmi
 ses religieux, l'étude des sciences ecclésiastiques
 et de contribuer à la sanctification des âmes. Ce
 double but était digne de lui, et il ne faut pas
 s'étonner qu'il l'eût d'abord poursuivi avec l'ac-
 tivité qu'il apportait à tout ce qui tenait au ser-
 vice du Seigneur. Mais, avec son regard pénétrant,
 Guérin ne fut pas longtemps sans apercevoir les
 inconvénients qui résultaient de ces charges mul-
 tiples. La conduite de paroisses nombreuses
 exigeait un personnel considérable de religieux ;
 et ceux-ci, détachés de la communauté, ne com-
 muniquant qu'imparfaitement à son esprit, ne
 recevant plus l'impulsion de l'exemple de leurs
 frères dans le cloître, et forcés, par leur ministère,
 de se dispenser eux-mêmes des règles de leur
 ordre, se déshabituèrent insensiblement des obser-
 vances religieuses, perdaient le recueillement
 intérieur et la pratique de la vie austère de la règle.
 Lorsqu'ils étaient rappelés au couvent, ils y
 portaient quelque chose de la dissipation du siècle
 d'où ils sortaient ; et devenaient, sans le vouloir
 et souvent sans le savoir, une pierre d'achoppement,
 pour leurs frères du cloître. C'est ce mal
 que l'œil observateur de Guérin eut bientôt dé-

couvert ; et pour lui , voir le mal , en chercher le remède et l'appliquer , était une seule et même chose.

En second lieu , l'accroissement des richesses par l'accumulation des bénéfices et des propriétés territoriales était un danger. La pauvreté est la sauvegarde des maisons religieuses , tandis que l'opulence en est souvent la ruine. Guérin en avait sous les yeux le frappant exemple : l'abbaye de Molesme , sa mère , qui avait commencé à décroître de sa régularité le jour où l'abondance y avait fait son entrée. D'un autre côté , les grands biens attirent l'envie et excitent les convoitises du siècle ; et vivre pauvres et mortifiés au milieu de l'affluence de toutes choses , n'est pas une moindre merveille que d'être au milieu du feu sans brûler ou dans l'eau sans se mouiller.

La facilité de secourir l'indigence , le bonheur d'être appelés et d'être les économes du Père céleste , envers ceux qui souffrent de la faim , de la nudité et de la soif , ne compensaient pas les désavantages. Le *malheur* aux riches , de l'Évangile , frappe les sociétés comme les individus , et il est bien difficile aux communautés d'échapper à cet anathème. Le maniement d'un temporel considérable entraîne avec lui des embarras et des sollicitudes qui nuisent au repos de l'esprit

nécessaire à la méditation des vérités saintes et affaiblissent le goût de la prière. L'attention trop partagée n'est qu'à moitié à chaque chose ; et dès qu'il s'agit de l'oraison et des autres exercices de la vie spirituelle, où le recueillement des sens et la concentration des pensées et des affections sur un objet unique de l'ordre surnaturel est une préparation indispensable, le tumulte des affaires extérieures, les moindres bruits du monde, quelques légères contestations au dehors, deviennent des causes de distractions auxquelles les meilleurs volontés ont beaucoup de peine à s'arracher ; et, dans un monastère, un tel état de choses est mortel à la piété.

Guérin n'ignorait pas que les apôtres, pour vaquer à l'oraison et à la prédication de la parole divine, se déchargèrent bien vite sur les diacres du soin de distribuer entre les fidèles l'argent et l'or confiés à leur dispensation, estimant un bien supérieur à tous les biens, la liberté dans le service du Seigneur et dans les communications que les hommes de Dieu ont besoin d'entretenir avec lui par la prière, le chant des cantiques, l'étude et la méditation des oracles sacrés.

Le saint Abbé résolut d'ôter ces principes de dissipation en éloignant de son monastère ce qui pourrait en troubler la paix, en diminuer la ferveur et al-

térer la discipline. Les obstacles ne l'effrayèrent pas. Le plus difficile était de surmonter les oppositions des moines, qui ne verraient pas de bon œil leur abbaye dépourvue des possessions acquises et de la juridiction qu'elle exerçait sur un nombre déjà considérable de paroisses. Mais l'entreprise était sainte, le but digne de Dieu, la réforme utile à tous les points de vue. C'était assez pour ne pas reculer. Avec la confiance dans le Seigneur, qui faisait sa force, Guérin mania si habilement les esprits qu'il les amena en peu de temps à ses desseins. Ce qu'ils avaient d'abord désapprouvé ne leur parut plus blâmable et ils se prêtèrent de bonne grâce à l'accomplissement de la grande œuvre.

La paroisse et les terres de Saint-Cergues retournèrent à l'évêque et au chapitre de Genève. La construction d'un monastère qui servait de presbytère et de maison de prières fut abandonnée.

C'était l'époque de la fondation de la royale abbaye d'Haute-Combe, sur le lac du Bourget, par Amédée III, comte de Savoie, sous l'inspiration de saint Bernard de Clairvaux (1125). Guérin y coopéra par les conseils de l'amitié qui l'unissait à ce prince, dont il avait beaucoup à se louer et surtout par la cession, à cette abbaye

naissance, des terres et du personnel du monastère de Rumilly et Haute-Combe, à douze kilomètres environ de ce dernier lieu (1).

Guérin, administrateur prudent, eut une grande part à l'organisation de cette abbaye, célèbre dans les annales de Cîteaux et dans l'histoire de la maison de Savoie. Il la gouverna pendant les premiers jours et y établit la discipline sur des fondements solides ; c'est ce qui explique le titre d'Abbé d'Haute-Combe, qui lui est donné dans le *Martyrologe* de Cîteaux, au 6 février, édité à Dijon et cité par les Bollandistes, dans la vie de notre bienheureux Guérin, sous la date du 6 janvier (2).

Guérin était en 1124 à Seyssel, où il avait été appelé par le légat apostolique, Pierre, archevêque de Vienne en Dauphiné, pour régler les dif-

(1) Relativement à la cession des religieux et des terres de Cessens par l'abbaye d'Avully, pour aider à la fondation d'Haute-Combe, ce sentiment est le plus suivi.

(2) Selon Claude Robert, auteur du recueil intitulé : *Gallia Christiana*, il est, disent les Bollandistes, dans la vie de notre bienheureux, une Haute-Combe, différente de celle des Alpes au Bourget. Ce qui laisserait croire que l'abbaye d'Avully portait aussi le nom d'Haute-Combe. Il ne paraît pas, quoique par sa position élevée, elle mérita mieux que l'abbaye du Bourget d'être ainsi appelée. C'est à cette dernière seule que ce nom a été donné ; et, selon toute probabilité, à cause du

ferends entre l'évêque Humbert et Aimon, comte de Genève. C'est le pape Calixte II qui l'avait désigné au choix du légat, comme le personnage le plus capable de l'aider à conduire à bonne fin cette affaire épineuse. Il s'agissait de fixer les droits de souveraineté et de juridiction sur la ville de Genève et d'amener les deux contendants à un accord désiré depuis plusieurs années. L'arbitrage de ces vénérables médiateurs fut accepté par les deux parties et aboutit à un traité auquel fut présent, avec l'abbé Guérin, Girold, évêque de Lausanne.

Les clauses de ce traité furent si justes et si sages, que plus de trente ans après, le 22 février 1155, dans un nouvel arrangement entre les successesseurs d'Humbert et d'Aimon, ménagé par les archevêques de Lyon, de Vienne et de Tarentaise, elles furent adoptées et consacrées dans leur ensemble par un acte solennel, qui deux ans et

monastère de Cessens, vraie Haute-Combe, qui en fut le premier noyau. Si saint Guérin en est appelé Abbé, c'est pour la part qu'il prit à son établissement et pour l'avoir dirigé dans ses premiers commencements. Le premier abbé d'Haute-Combe fut saint Amédée d'Hauteville, religieux de Clairvaux, auquel succéda saint Vivian, disciple de saint Bernard, comme le premier. Quand le bienheureux Vivian mourut, notre bienheureux Guérin était évêque de Sion et touchait à la fin de sa vie.

quelques mois après, le 19 mai 1157, reçut l'approbation du pape Adrien III.

C'est de Seyssel que Guérin s'était rendu à Haute-Combe, qui n'en est éloignée que de quelques lieues, pour y installer les moines de son monastère de Cessens et organiser le service religieux.

Le bruit de ces travaux, de ces réformes et de ces succès de Guérin étant arrivé à Clairvaux, saint Bernard en fut transporté de joie et d'admiration, et, sous l'impression de ces sentiments, il écrivit cette lettre ^{254^{me}}, la plus belle peut-être de cette plume infatigable, savante et toute de feu. L'adresse seule suffirait à l'éloge de Guérin ; elle montre à quel haut degré d'estime il était parvenu dans l'esprit de l'homme le plus éclairé, le plus saint et le plus équitable appréciateur de son siècle. Elle mérite d'être citée ici, où elle servira d'entrée au fragment de cette lettre que nous allons rapporter :

Au révérend père et seigneur, digne de toute vénération, à Guérin, abbé d'Aulps et aux frères du même monastère, le frère Bernard, serviteur de Votre Sainteté.

« Je vois maintenant en vous, mon révérend Père, la vérité de cette parole que je me souviens d'avoir lue dans les divines Écritures :

« Lorsque le juste sera arrivé au terme, alors il
 « commencera. Dans l'âge avancé où vous vous
 « trouviez, il semblait que vous ne deviez penser
 « qu'au repos, et qu'après tant d'années de ser-
 « vice dans la milice de Jésus-Christ, il ne vous
 « restait plus qu'à recevoir la couronne de jus-
 « tice. Cependant voilà que, semblable à un jeune
 « soldat qui vient de se ranger sous l'étendard
 « du Christ, vous vous animez à de nouveaux
 « combats ; vous provoquez l'ennemi ; et quoique
 « la vieillesse ait épuisé ce qui vous reste de
 « vigueur, vous entreprenez des choses qui n'ap-
 « partienent qu'aux forts, et vous contraindez
 « l'antique ennemi des hommes à rentrer, malgré
 « lui, dans la lice contre vous. Quand le démon
 « voit que, par une inspiration qui ne peut vous
 « être venue que du ciel, vous accomplissez les
 « œuvres (les réformes racontées dans les deux
 « chapitres précédents), et que vous vous appli-
 « quez avec plus de soin que jamais à faire
 « régner la régularité et fleurir la piété ; pendant
 « que vous agissez ainsi, que peut faire autre
 « chose le premier et le plus grand des pécheurs
 « que de sêcher d'envie et de grincer des dents ?
 « Qu'avez-vous à craindre des fureurs de cet
 « ennemi rugissant ? Vous chantez, à sa honte et
 « pour votre consolation, ces paroles du prophète

« à la gloire de votre Dieu : Ceux qui vous craignent, Seigneur, me verront et tressailliront de joie, parce que j'ai pleinement espéré en vos promesses (1). »

« Vous qui n'avez pas plié sous le fardeau des ans, vous pouvez délier tous les efforts de Satan ; l'infirmité de la vieillesse n'a rien ôté à la fermeté de votre âme. Si le corps est faible, si le sang ne bouillonne plus dans les veines, le cœur, de son côté, est toujours embrasé des saints desirs et sa vigueur ne se ressent en rien des défaiïances de la chair. »

Après une touchante et vigoureuse exhortation aux religieux d'avancer sans se lasser jamais, à l'exemple de Guérin leur Père, dans la route de la perfection, il revient à Guérin qu'il leur propose de nouveau comme un modèle parfait de toutes les vertus, et leur dit : « Que le ciel et la terre, les anges et les hommes, de près et de loin, sont embaumés des parfums de sa sainte vie ; qu'il ne doute pas qu'il en soit ainsi d'eux-mêmes, qui ont le bonheur de vivre en sa présence ; et que, pour ne pas sentir la douceur de ces parfums, il faut être l'infection et la pourriture. »

Mais avant ces œuvres, ou plutôt ces réformes, Guérin en avait entrepris une autre d'une extrême importance et sans laquelle il eût échoué dans les premières : ce fut la séparation de son abbaye de celle de Molesme.

CHAPITRE VIII.

Guérin forme le dessein de la séparation de son abbaye de celle de Molesme. Il obtient le consentement du comte de Savoie, des évêques et seigneurs qui étaient intervenus dans l'acte d'union et de dépendance de l'abbaye d'Aulps à l'abbaye de Molesme (1097). Une bulle de Calixte II affranchit l'abbaye d'Aulps et ajoute quelques privilèges à ceux accordés par Pascal II, dans une bulle du 6 des nones de mars 1102. Etat des serfs de l'abbaye sous Guérin et plus tard.

Guérin aurait inutilement essayé les réformes que nous venons de raconter, si l'abbaye d'Aulps eût été sous la dépendance de Molesme. Lorsqu'il succéda à Guy, le premier abbé des Alpes, le bienheureux Robert, fondateur et abbé de Molesme, était mort depuis deux ou trois ans (1). Avec lui, cette abbaye avait vu tomber la colonne qui l'avait soutenue jusque-là contre les principes

(1) Saint Robert, fondateur de Molesme et de Cîteaux, mourut en 1110. Ayant dû, sur les ordres du pape, retourner à Molesme en 1100, il eut pour successeur à Cîteaux le bienheureux Albéric. A celui-ci, mort en 1109, succéda saint Etienne, le même qui, en 1114, reçut la profession de saint Bernard et de ses compagnons.

de ruines qu'elle portait dans son sein, c'est-à-dire, sa richesse et l'amour des commodités de la vie. Si le bras fort et respecté du saint Abbé avait à peine réussi à la retenir sur la pente du relâchement, cette digne une fois emportée, le torrent reprenait la liberté de son cours et de ses ravages. Les religieux qui, sous la direction de Robert, avaient persévéré dans l'observance rigoureuse de la discipline, se réfugièrent les uns après les autres à Cîteaux, d'où allaient sortir les abbayes de Clairvaux, de la Ferté, de Pontigny et de Morimond.

Molesme, désertée par tout ce qu'elle comptait de religieux fervents, ne jetait plus que de faibles lueurs. Il n'y avait pas de désordres, selon le sens rigoureux de ce mot, mais un grand affaiblissement de la discipline, et les moines, quoique bien éloignés de la perfection de leur état, eussent encore été regardés, dans le monde, comme des chrétiens édifiants. Mais l'Église exige beaucoup plus des habitants du cloître. Affranchis du joug des consciences séculières et liés par des vœux qui les consacrent sans partage au service du Seigneur, leur vie doit être une perpétuelle immolation de la chair par les abstinences, les veilles et le travail ; de la volonté, par un renoncement entier à leur propre jugement ; de la cupidité, par la pratique de la

pauvrete. Chaque religieux est une victime offerte à la Majeste divine, en expiation des pechès du monde ; et, comme l'auguste Victime du Calvaire, il doit être toujours prêt à l'immolation.

Cet ordre de choses n'etait pas assez compris à Molesme. On voulait bien la pauvrete, puisqu'elle avait été librement acceptée, mais avec des vêtements d'une étoffe moins grossière, avec des cellules plus commodes, une nourriture plus succulente. On ne rejetait pas tout à fait l'obéissance, on la réduisait à la pratique des choses aisées. On en faisait une affaire de goût et d'attrait, plutôt qu'une affaire de devoir et de conscience.

Les jeunes, les veilles, l'assistance aux offices divins, les travaux, étaient l'objet de nombreuses dispenses qui réduisaient la règle à n'être, pour plusieurs, qu'un recueil d'observances sans portée et une lettre morte. La mortification des sens, le renoncement à soi-même, l'abnégation avec son corège d'humiliations et de croix, n'étaient plus connus et observés que par un petit nombre ; et, vers le milieu du douzième siècle, quarante ans après le trépas du bienheureux Robert, l'esprit de ferveur était presque éteint à Molesme. Les derniers débris de cette abbaye célèbre avaient été successivement recueillis à Cîteaux et dans les monastères de sa dépendance.

Ainsi finit Molesme, après une existence d'environ soixante et quinze ans, mêlée de vicissitudes diverses. Elle eut de beaux jours ; c'est à la renommée des vertus de ses moines, qu'est due principalement cette fermentation religieuse qui peupla les déserts et les forêts des Gaules d'anachorètes et couvrit ces vastes contrées de monastères qui furent, pendant plusieurs siècles, des pépinières de saints. De son sein, sortirent les abbayes d'Aulps et de Cîteaux. Les hommes qui en jetèrent les fondements et en furent les premiers gloires étaient ses enfants. N'aurait-elle donné au monde que les Robert, les Albéric, les Étienne, les Guérin, qu'elle aurait encore droit à l'admiration et à la reconnaissance des peuples chrétiens. L'affaiblissement de la piété et le relâchement de la discipline dans Molesme parurent à Guérin pleins de dangers pour son monastère, et, ici, la contagion des mauvais exemples était d'autant plus à craindre que ces exemples venaient d'une mère vénérée à laquelle l'abbaye d'Aulps avait promis obéissance et dont elle avait reconnu, par un acte solennel, la suprématie (1). Molesme, au temps de sa ferveur, aurait applaudi aux réformes tentées par Guérin ; mais, Molesme dégénérée et sans

(1) Acte de 1097, 2^{me} année du pontificat d'Urban II.

vertu y aurait apporté des obstacles que la sagesse commandait d'éviter.

Il y avait déjà longtemps que la sujétion de Molesme avait révélé des inconvénients qui venaient moins de cette sujétion elle-même que de l'esprit qui commençait à s'introduire dans cette abbaye. Car, cinq ans environ après la convention par laquelle le monastère d'Autps reconnait sa dépendance, le pape Pascal II, par une bulle du 2 mars 1102, datée de Latran, avait dérogé à cette convention, en ordonnant que les religieux d'Autps éliraient leurs abbés, suivant la règle de saint Benoît. Cette bulle était adressée à Vuidon ou Gui, premier abbé de ce monastère. C'était un grand pas vers l'affranchissement ; mais ce n'était pas encore l'affranchissement. Pour tout le reste, l'abbaye d'Autps demeurait sous la dépendance de Molesme.

Guérin hésita longtemps à rompre tout à fait ce joug et à briser ces entraves que Molesme apportait au perfectionnement de la discipline, qui était dans ses vues. Mais la règle de saint Benoît était menacée dans son existence, le relâchement apportant le relâchement, les dispenses de nouvelles dispenses, comme un abîme appelle un autre abîme. Molesme en était venu au point de provoquer dans l'abbaye d'Autps des adoucissements qui

eussent porté de graves atteintes aux constitutions et au bon ordre. Guérin ne crut pas devoir aujourd'hui plus longtemps.

La séparation arrêtée dans son esprit ne fut toutefois accomplie qu'avec les égards dus à un mère qui avait engendré à la vie religieuse. Il eut garde de ne rien brusquer. Il ménagea toutes les susceptibilités qui auraient fait obstacle à son dessein. Il s'assura d'abord du consentement du comte de Savoie, Amédée III, des seigneurs d'Allinges et de Rovore, des évêques de Genève, qui étaient intervenus dans l'acte de dépendance qu'il s'agissait de faire révoquer.

Ces mesures prises, Guérin recourut à Rome pour en obtenir l'autorisation nécessaire. Les conjonctures étaient favorables : Guillaume-le-Grand, comte de Bourgogne, archevêque de Vienne et Dauphiné, avait été élevé sur la chaire de saint Pierre et couronné le 9 février 1119, dans sa métropole de Vienne.

Ce pontife, l'une des plus grandes gloires de l'Église romaine, était né et avait vécu aux lieux où dans le voisinage des lieux où l'ordre des Bénédictins avait produit Molesme, Cîteaux, Clairvaux, Pontigny et l'abbaye des Alpes. Cette dernière appartenait à sa province ecclésiastique. Pendant les trente-six ans qu'il gouverna la mé-

tropole de Vienne et la province viennoise, dont le diocèse de Genève faisait partie, Guillaume, fondateur lui-même de l'abbaye de Bonnevaux (Dauphiné), de la même observance que l'abbaye d'Aulps, n'ignorait rien de ce qui touchait à la situation des maisons monastiques qu'il avait vu naître, grandir et répandre au loin la bonne odeur de Jésus-Christ.

C'est ce pontife, du nom de Calixte II, qui, par une bulle du 4 des Calendes de mai (26 avril) 1120, adressée à Guérin, rendit la liberté à l'abbaye d'Aulps, en annulant l'accord passé, en 1097, entre elle et Molesme.

Selon la teneur de cette bulle, il était défendu de modifier de quelque manière que ce fut la règle de saint Benoît, reçue et observée dans l'abbaye d'Aulps. Cette défense fait voir qu'il y avait eu dans le monastère d'Aulps des tentatives de mitigation des institutions bénédictines, ou du moins qu'elles y étaient à craindre. Guérin, en la sollicitant, prévenait les relâchements vers lesquels la fragilité humaine, même dans les parais, incline sans cesse, et garantissait sa communauté des innovations qui en auraient peu à peu éteint la ferueur.

Par cette même bulle, le pape déclarait l'abbaye d'Aulps exempte de la juridiction des évêques de

Genève et leur retirait le pouvoir de frapper d'excommunication et d'interdit les abbés de ce monastère, qu'il dispensait d'assister aux synodes et de comparaitre devant les juges séculiers.

Ces lettres apostoliques conféraient, en outre, à cette abbaye la faculté de s'adresser, pour la consécration de ses autels et la collation des ordres, à quel évêque catholique que bon lui semblerait. Cette dernière concession étendait celle du pape Pascal II (1102), qui bornait la permission d'aller à un évêque étranger au cas où l'évêque du diocèse serait enlaché de quelque crime notoire ou qu'il aurait encouru l'indignation de l'Église romaine.

À la faveur de ces franchises, l'abbaye d'Aulps devint maîtresse d'elle-même.

En poursuivant ces importants résultats, Guérin ne s'était pas laissé guider par un vain désir d'indépendance. Il portait ses vues et plus loin et plus haut : un but plus noble et plus saint avait inspiré ses démarches. Par ces exemptions, il mettait son monastère à l'abri des querelles et des troubles qu'aurait suscités dans l'avenir l'immixtion d'une autorité séculière, étrangère souvent à la connaissance des conditions de vie d'une maison religieuse. Notre bienheureux n'avait rien à craindre de Gui, évêque de Genève,

qui s'était dépouillé lui-même et avait dépouillé son Église, soit pour fonder des couvents, soit pour en soutenir d'autres dans la détresse ou accroître leur utile influence en étendant leurs possessions.

Les temps si troubles, par les prétentions sa-
crites et répétées des empereurs allemands à la
domination de l'Église de Jésus-Christ, les schis-
mes fréquents qui en étaient la suite pendant le
onzième et le douzième siècles, exigeaient que ces
asiles de la prière, de la pénitence et de la piété
restassent en dehors de toutes les agitations,
fussent affranchis de toutes les influences des
partis, pour agir au besoin sur chacun d'eux
dans l'intérêt de la concorde et de la paix, et
n'eussent d'autres chefs que les pontifes romains
canoniquement élus.

Enfin, un monastère est une communauté, une
famille, c'est un corps moral ; deux maîtres dans
une communauté, deux chefs dans une famille et
sur un corps deux têtes, seraient une chose mons-
truse et une cause permanente de contradictions,
de luttes et de désordres. C'est depuis la multi-
plication des pouvoirs chez les peuples modernes,
que l'histoire n'a presque plus à enregistrer que
des perturbations, un malaise universel et des
crimes inconnus des temps anciens. Il faut tou-

jours revenir à l'unité du commandement et, pour
cela, à un chef unique et souverain ; qui ait ses
conseils, mais qui soit responsable devant Dieu et
devant les hommes et auquel il soit facile d'avoir
recours contre les injustices.

Les fondateurs des ordres religieux, éclairés
des lumières du ciel, sont tous partis de ce prin-
cipe de l'unité : un seul chef avec des ministres
inférieurs et dépendants : le souverain pontife, le
représentant suprême au-dessus de tous, pour
entendre les plaintes, régler les différends, apai-
ser les troubles et trancher en dernier ressort les
difficultés qui s'élèveraient touchant les règles et
la discipline ; les évêques, devant être entendus en
ce qui regarde l'ordre et l'édification de leur dio-
cèse, et chargés, en qualité de délégués du siège
apostolique, de porter remède aux désordres des
monastères qui seraient un scandale pour les peu-
ples soumis à leur houlette pastorale.

Telles étaient les pensées, tels les principes qui
dirigèrent notre saint dans l'œuvre de l'affranchis-
sement de son abbaye.

Mature de son action et libre de ses mouvements,
que ne pouvait plus contrarier Molesme, où les
plaintes portées par les moines tièdes ou relâchés,
étaient trop facilement écoutées, notre bienheureux,
avec son activité, qui était grande, s'attacha

à faire fleurir de plus en plus la discipline et à mettre en honneur, parmi ses religieux, les maximes et les conseils de l'Évangile.

C'est alors qu'il appela à lui les religieux disséminés dans des cellules écartées et les réunit afin de les avoir en tout temps sous sa main et sous ses regards, de s'assurer de leur conduite et de disposer de chacun d'eux selon leurs forces, leur santé, leur âge, leurs lumières, leurs dispositions morales et leurs aptitudes aux travaux divers auxquels la communauté devait pourvoir.

Propriétaire de la vallée ou d'une notable partie, indépendante de Molesme dont elle n'avait plus d'ordre à recevoir ni d'exigences à satisfaire, l'abbaye d'Aulps donna une impulsion plus marquée à la culture des terres, au défrichement des forêts, à l'endigement des eaux et à la multiplication des pâturages ; et, comme les moines n'étaient pas en nombre pour suffire à ces travaux des montagnes et qu'ils ne devaient consacrer aux occupations manuelles du dehors que les heures que n'emportaient pas les exercices spirituels, la prière, le chant des cantiques, l'oraison mentale, la contemplation, etc., Guérin appela au secours des habitants des vallées voisines, il acquit de nouveaux serfs, auxquels il fit un sort bien préférable à celui de la plupart des

fermiers et des hommes de peine des temps modernes.

D'abord rien d'excessif dans le travail qui était, pour la durée et le poids, réglé sur l'âge et les forces de chacun ; le travail n'était pas continu. Outre les suspensions pour les repas, il y avait deux heures de repos ou de récréation chaque jour, sans compter le temps de la prière et des autres pratiques religieuses journalières, dont aucun chrétien soucieux du salut de son âme ne s'affranchit. Le repos des dimanches et des fêtes, si nécessaire à la réparation et à l'accroissement des forces corporelles, à procurer à l'esprit un utile délassement et à l'intelligence les douces jouissances qui naissent d'une instruction chrétienne solide et étendue, était fidèlement gardé. Ces jours-là il y avait prolongation du sommeil ; le lever était retardé d'une heure, la table était mieux servie. C'étaient des jours d'allégresse tels que le Seigneur se plaît à les dispenser à ceux qui le servent. Ces travailleurs, aux mœurs rudes, au caractère énergique, se sentaient au milieu de cette atmosphère parfumée de l'esprit religieux, pénétrés des sentiments de mansuétude, de patience, de respect envers eux-mêmes et les uns envers les autres. Les paroles grossières, les imprécations, les emportemens étaient rares et

aussitôt réparés que commis. Les murmures et les plaintes étaient plus rares encore par l'attention des religieux à ne rien brusquer et à prévenir la satisfaction des besoins légitimes. Les moines, patients parmi les travaux et toujours semblables à eux-mêmes dans la fatigue aussi bien que dans le repos, acceptant les conseils de leurs supérieurs avec déférence, et les reproches avec soumission et reconnaissance, leur servaient de modèles et d'encouragement. Le Seigneur était béni de tous et par tous ; son nom, toujours prononcé avec respect et souvent avec amour et confiance. Des cantiques pour élever l'esprit vers Dieu, quelques refrains de chansons honnêtes pour faire oublier ou pour adoucir la peine. Le Seigneur était servi parmi ces travailleurs, et sa grâce les rendait heureux. Quand venait le temps de l'affranchissement, lorsque leurs engagements étaient remplis et que leur conduite inspirait la confiance, ils avaient la liberté de s'établir sur les terres de l'abbaye, moyennant une redevance annuelle, modérée et réduite chaque fois que les intempéries des saisons ou des maladies le rendaient nécessaires ; l'honnête subsistance de ces familles était sage-ment assurée.

Ces travailleurs, les familles qu'ils fondaient, n'étaient pas un troupeau d'esclaves sous la ma-

Ce que nous avons raconté jusqu'ici de notre bienheureux, ce que nous en avons dit, d'après saint Bernard, nous a fait voir en lui un religieux d'une vertu consommée, un de ces grands serviteurs de Dieu qui ont, comme Moïse, le privilège de traiter avec lui sans intermédiaire, et de dispenser à leur gré de sa puissance. Il pouvait dire

œuvres de la charité. la miséricorde tient le premier rang parmi les conduite contraire aux maximes de l'Évangile, où côté, n'eût pas permis, parmi les siens, une cher sur les traces de ce père vénéré qui, de son-mat ses religieux. Ils se faisaient gloire de mar-sans exception de personne. Le même esprit ami-indulgent, compatissant envers tout le monde Guérin, sévère envers lui-même, était bon ; populations qui relevaient de son autorité.

inconnu dans les relations entre l'abbaye et les qui montre le maître fier et impérieux était rebuts, les dures, les paroles acerbes, tout ce ingénieuse à les secourir dans leurs besoins. Les Jésus-Christ. Ils les aimaient et leur charité était de la divinité, des âmes rachetées par le sang de des enfants et des héritiers de Dieu, des images, des bons religieux, qui voyaient en eux des frères, des collaborateurs, des compagnons, des amis, nace permanente du châtimement; c'étaient des aides,

au Seigneur ce que Jésus disait à son Père : *Je sais que vous m'exaucez toujours* (1). Les traditions de la vallée d'Aulps et des régions voisines s'accordent à nous représenter saint Guérin comme un thaumaturge auquel *tout était possible* ; les annales de Cîteaux confirment ces témoignages rendus à la sainteté de l'abbé Guérin, le chapitre suivant en dira quelque chose.

(1) Saint Jean, II, — 42.

Comme le Sauveur du monde, dont il était une fidèle image, Guérin a passé sur la terre en faisant le bien, parce que le Seigneur l'avait orné

beau. sept siècles, amènent les multitudes à son tom- opérant les mêmes prodiges qui, depuis plus de reux, qu'elles nous représentent, de son vivant, tions y suppléent, en partie, pour notre bienheu- ques n'entrent dans aucun détail, mais les tradi- marqué par des miracles notoires. Ces chroni- la vallée d'Aulps et de leur séjour en ces lieux, fait mention de l'arrivée de Guérin et de Gui dans des chroniques manuscrites de Savoie où il est chapitre quatrième de cette histoire, les paroles Nous avons rapporté, au commencement du

Miracles de Guérin. Ses vertus, sa foi particulièrement jointe à la foi des peuples en faveur desquels il les opé- rait les rendent croyables. Le plus grand miracle du bienheureux, c'est l'état où il mit et laissa l'abbaye et sa vallée d'Aulps. Civilisation de cette vallée; douceur, charité, la sévérité rare dans le gouvernement.

CHAPITRE IX.

de son esprit et de sa puissance. Nous le voyons redressant les boiteux, rendant la parole aux muets, la vue aux aveugles, la santé aux malades, le calme aux furieux, la raison aux insensés, le libre usage des membres engourdis par des rhumatismes invétérés. Par sa prière, il préservait ou délivrait les troupeaux des maladies.

Quand les traditions orales et écrites ne déposeraient pas en faveur de ces merveilles, la sainteté de Guérin et la foi des peuples qui recourraient à son intercession ne permettraient pas d'en douter. La sainteté, d'un côté ; et, de l'autre, la confiance, qui est fondée sur une foi ferme, ont toujours enfanté des prodiges. L'his-toire a enregistré ceux qui, dans chaque siècle, sont venus confirmer cet oracle de l'Évangile : *Que celui qui croit tout (1) et obtient tout.* Guérin et la population de la vallée d'Avulps étaient dans ces conditions. La foi, qui était toute la vie de Guérin, rend tout croyable de sa part, et celle vie elle-même a été le plus grand de ses miracles. Ce que nous avons dit de ses austérités est peu de chose devant ce qu'il y aurait à en raconter. Les sens n'avaient pas d'action sur cet homme céleste. Ils étaient tellement assouplis ou étroits

que, parmi les créatures indispensables à notre existence, tout lui était indifférent. Il n'avait nulle attention aux dispositions de sa cellule, de son grabat, du mobilier de son pauvre réduit. Ce qui était plus conforme à son amour de la pauvreté et de la souffrance, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus grossier, de plus incommode et de moins agréable à la nature, avait ses préférences. Il ne prenait des aliments et des boissons que le nécessaire, et encore ce nécessaire lui était à charge : boire, manger, dormir, fonctions qui nous sont communes avec les animaux, lui étaient un supplice ; il les réduisait à une mesure qui montrait bien qu'il en usait par devoir et non par plaisir ; non pour vivre, mais pour ne pas mourir.

Il n'avait pour son corps que des rigueurs. Un cilice aux pointes aigües lui servait de ceinture ; celui qui fut trouvé sur sa chair à sa mort, et dont les crochets sont la matière des clefs que l'on applique avec succès, depuis sept cents ans, aux animaux malades ou menacés de la contagion, était un cadeau que le pape Calixte II avait envoyé de Rome à notre bienheureux, qui était son ami. Tels étaient, dans ces grands siècles chrétiens, les dons de l'amitié selon Dieu : une excitation mutuelle à gagner le ciel à tout prix et à ne pas compter les sacrifices au service d'un Maître

dont la vie et la mort ont été une immolation destinée à payer notre rançon et à nous rétablir dans nos droits à la gloire éternelle.

Dans la lettre de saint Bernard à l'abbé d'Aulps, il ne se rencontre ni exhortation, ni conseil de ménagement et de modération dans l'exercice des macérations pratiquées par notre bienheureux. L'illustre et saint abbé de Clairvaux exprime son admiration de l'inflexible courage de Guérin à ne faire cas ni du poids des ans, ni des caducités de la vieillesse et à forcer son corps affaibli par les rigueurs de la pénitence, autant et plus encore que par l'âge, à le seconder dans les entreprises de son zèle; il le propose en l'état où il le montre aux religieux d'Aulps, comme un modèle digne de leur ferveur, mais il n'y a pas un mot qui tende à conseiller quelque tempérament ou quelque repos à ce saint, dont la vieillesse emprunte aux ardeurs d'un amour de Dieu qui ne sait pas dire: C'est assez, la force et l'énergie des jeunes années. Pour Guérin comme pour Bernard, la mesure d'aimer Dieu était de l'aimer sans mesure, et, à leurs yeux, il était impossible d'en faire trop pour lui plaire.

Guérin, mort aux sens et à lui-même, vivait caché en Dieu avec Jésus-Christ. Les œuvres extérieures, les sollicitudes de sa charge, les embarras

du gouvernement ne l'arrachaient pas de ce sanctuaire où l'œil de son âme se reposait avec délices. Là, seul avec Dieu en la compagnie de Jésus, dont le souvenir lui était toujours présent, il goûtait les douceurs ineffables attachées aux communications intimes avec la Divinité. De ces rapports intimes, de ces ravissants entretiens, Guérin sortait inondé de vives clartés; sa charité était plus ardente et son action plus libre et plus forte. C'était la force de Dieu avec laquelle il osait et pouvait tout.

La foi qui, chez les chrétiens, est mêlée à beaucoup d'ombres, n'avait presque pas d'obscurités pour notre bienheureux; elle était une intuition des vérités que nous n'apercevons qu'à travers un miroir, en énigme. Les choses invisibles apparaissaient à l'œil de son âme, éclairées des lumières surnaturelles, comme sans nuages et dans un plein jour.

La foi était ce grain de sénévé, devenu à l'ombre du cloître et par la chaleur d'une prière continuelle, un arbre dont la cime touche les cieux et dont les branches chargées de fruits servent à la fois d'abri et d'aliment. La vue de cet homme de Dieu était une prédication; et des ses entretiens s'exhalaient des parfums exquis, ce qui faisait dire à saint Bernard qu'il était pour le

monastère et au dehors une odeur de vie et d'im-
mortalité.

La foi de Guérin avait pour compagne insépa-
rable la confiance, qui en est la fille. Et cette
confiance était entière, sans cette hésitation à
laquelle saint Jacques attribue l'insuccès de nos
prières. Le serviteur de Dieu osant tout demander
à la bonté divine, il en obtenait tout. De là ce
recours des peuples à sa médiation auprès de
Dieu; et, comme son cœur était aussi vaste que
compatissant, la souffrance, le malheur, toutes les
infortunes y avaient accès. Il était à tous, sans
acceptation de personnes, mais ses préférences
allaient toujours aux plus nécessiteux.

Sa médiation auprès de Dieu, sans cesse im-
plorée, se prêtait avec une touchante condescen-
dance aux vœux des habitants de ces montagnes.
De là cette multitude de prodiges ou cette foule
de secours providentiels que leur foi, jointe à leur
reconnaissance, aimait à rapporter à son inter-
vention.

Lorsque dans des faits nombreux, accomplis
au grand jour, les fidèles reconnaissent le doigt
de Dieu et une dérogation à l'ordre ordinaire de
la nature, il y aurait témérité et absence de sa-
gesse à les attribuer à une autre cause que celle
désignée par la voix et le sentiment public. Il ne

L'idée de Dieu, partout et toujours présent, de sa providence qui veille à tout, dirige tout et sans la permission de laquelle il ne tombe pas un cheveu de nos têtes, était universelle, profonde et vivace dans ces âges que l'impiété moderne a osé taxer d'ignorance. On savait, en ces temps d'heureuse ignorance, que le péché qui dégraderait et rendrait misérable les peuples, trouble, avilit et ruine les familles et les particuliers, que la justice, c'est-à-dire l'observance des commandements du Seigneur, élève, ennoblit et fait pros-

per. Aux onzième et douzième siècles, les croyances encore intactes avaient une fermeté et une vigueur que l'on ne trouve plus que rarement au même degré depuis quelques siècles. A la vigueur de la foi les peuples joignaient la pratique, et cette pratique de la foi embrassait toute la vie.

L'explication des merveilles dont sa vie est remplie. Dans Guérin, la sainteté qui est la plénitude de la foi et la perfection des œuvres, et la confiance des populations en son crédit, sont liés affirmément que tout est possible à celui qui croit (1). L'Évangile et avec lui tous les siècles chrétiens n'y en a pas pour la

pérer les individus aussi bien que les familles et les nations. Alors la conduite se réglait sur ces maximes de la sagesse éternelle. Dieu était invoqué en tout temps, on lui rendait grâces de tout bien, on appelait par des supplications publiques et particulières ses bénédictions sur les champs et sur les prairies, sur les moissons et sur les troupeaux. On invoquait comme le souverain Maître de la vie et de la mort; on le priait pour la conservation et la sanctification de la première et on se confiait en sa miséricorde pour l'heure où la seconde viendrait ouvrir les portes de l'éternité.

La prière précédait, accompagnait et sanctifiait les actions de la journée. Ainsi le travail, les sueurs et les fatigues étaient adoucies et devenaient méritoires devant Dieu, parce que tout était fait et accepté selon l'ordre de la volonté divine, qui était adorée et bénie dans la peine comme dans la jouissance, dans la pauvreté et l'abondance, dans l'adversité comme dans la prospérité. Dieu présidait à toutes choses : aux travaux des champs, au foyer domestique, aux voyages comme au sein de la famille. C'était la vie patriarcale dans sa haute et touchante expression.

Quand le bienheureux Guérin arriva dans ces régions des montagnes, les choses étaient loin

inutiles à la correction des mœurs. Sous les ins-
pirations de la foi et la direction des moines, ces
montagnards honnêtes étaient devenus labo-
rieux, tempérants, chastes et d'une probité qui
défait les entraînements de la convoitise. Guérin
n'eut pas beaucoup de peine à s'en faire des
amis. L'autorité qu'il exerçait sur eux en qua-
rité de seigneur de la vallée était paternelle et
douce.

L'inventaire des archives de l'abbaye d'Anips
prouve que le monastère portait l'indulgence fort
loin. La sévérité n'arrivait jamais avant que les
voies de douceur eussent été entièrement épuisées,
et cette sévérité, toujours tempérée, ne dépassait
jamais les limites d'une répression nécessaire.
C'est ce qui explique la facilité avec laquelle
l'abbaye vit sa juridiction reconnue et respectée.
Dans l'espace de plusieurs siècles, cinq à six
plaintes contre des agents un peu rigoureux,
deux ou trois soulèvements partiels de quelques
hameaux excités par la turbulence d'une demi-
douzaine de mécontents et presque aussitôtapai-
sés que déclarés, voilà le bilan à la charge de
l'abbaye pendant sept cents ans.

Ce bilan témoigne hautement de la sagesse et
de la mansuétude du gouvernement de l'abbaye
tel que Guérin l'avait établi ; et l'étonnement et

l'admiration ne feront qu'accroître, si l'on se re-
 porte par la pensée à cette époque du moyen âge,
 où il restait encore partout, et surtout dans les
 gorges et les vallées de nos Alpes, des empreintes
 sensibles de la barbarie importée par les hor-
 des du nord de l'Europe, qui, sur la fin du
 quatrième et pendant les cinquième, sixième et
 septième siècles, envahirent et dépécèrent l'em-
 pire romain.

Les Burgondes ou les Bourguignons s'étaient
 emparés du Chablais et du Faucigny et s'y
 étaient fixés; ils étaient chrétiens catholiques,
 mais sans culture. Ce ne fut que peu à peu, et
 par l'influence des moines, qu'ils se dépouillèrent
 de ce qu'il y avait de farouche dans leur caractè-
 re et que leur sang, mêlé à celui des Allobroges,
 s'adoucit. Les mœurs, les lois, les coutumes des
 uns et des autres fondus ensemble donnèrent aux
 populations de ces pays une physionomie à part,
 un langage propre et quelque chose de fier et
 d'indépendant.

Ce qui surprend, ce n'est pas qu'il y ait eu des
 velléités et des tentatives pour secouer le joug
 de la juridiction de l'abbaye, la merveille c'est
 qu'il y en ait eu si peu. Qui ne sait que la su-
 jétion, quelque facile et honorable qu'elle soit,
 n'est acceptée qu'avec répugnance, et pour des

esprits que l'éducation n'a pas façonnés, le joug de l'autorité est un fardeau auquel ils se font difficilement. Cependant, à part quelques réclamations contre des redevances légitimes, mais peut-être un peu élevées, on n'aperçoit aucun froissement ni altération des bons rapports de l'abbaye avec ses serfs, si l'on excepte les deux ou trois soulèvements sans importance rapportés plus haut, et un complot de révolte tramé en 1311, par cinquante montagnards, contre la juridiction de l'abbé. Cette trame découverte, les coupables firent amende solennelle et implorèrent, avec le pardon de leur faute, la remise des peines canoniques encourues, ce qui leur fut accordé.

Lorsque l'abbaye était molestée ou inquiétée dans ses possessions et ses droits par les prétentions de quelques seigneurs ou des corporations jalouses de sa prospérité et surtout de la souveraineté de sa juridiction, elle eut toujours pour elle, avec la protection des comtes et ducs de Savoie, le dévouement des habitants de la vallée, qui avait plus besoin d'être contenu qu'excité. On la voit, en effet, en 1344, faire, à ses hommes du Biot, une énergique et publique inhibition de rien entreprendre contre les hommes de l'abbaye d'Abondance qui, les deux années précédentes,

s'étaient portés à des voies de fait contre ses possessions des montagnes de Haut-Cotier et des

Ardents.

L'abbaye d'Aulps ne fut jamais, ni àpre au gain, ni violente pour la défense de ses droits, comme l'impie, qui se croit tout permis, en accuse les couvents. Ses richesses, fruit de son travail et de pieuses munificences des princes de Savoie et de quelques autres grands seigneurs de ce pays et des contrées voisines, conservées et accrues par les moyens les mieux autorisés, furent consacrées, pour une part, à son entretien, et pour l'autre à des œuvres pies et au soulagement des infortunés divers. On comprend aisément, que des princes aussi religieux et aussi sages que les comtes de Savoie n'aient pas prodigué leurs libéralités à des mains qui ne les auraient pas employées selon les vues de leur piété et de leur sagesse.

Un auteur qui s'efforce d'être juste et impartial envers les moines, sans toutefois y réussir entièrement (1), avoue que les maisons religieuses n'attendaient pas la volonté d'un testateur pour répandre des aumônes et soulager les malheureux ; et il cite en preuve une charte de 1514, qui nous

(1) M. Léon Menabrea, membre du Sénat de Savoie : *L'abbaye d'Aulps*.

apprend que les lépreux de Douvaine (1) s'étaient habitués, dès une époque si ancienne, à recevoir des secours de l'abbaye d'Aulps, que celle-ci, voyant les exigences impérieuses de ces infortunés, jugea prudent de leur demander une déclaration portant que ces secours ne dérivèrent d'aucun engagement et n'avaient jamais eu d'autres motifs qu'un pur sentiment de charité.

Si l'abbaye était miséricordieuse envers des étrangers, on ne peut douter qu'autour d'elle, dans la vallée et partout où elle avait des terres, elle ne fût empressée de soulager les misères, selon l'étendue de son pouvoir. Ses revenus, après le prélèvement du nécessaire des religieux et des redevances envers l'abbaye de Cîteaux et le Saint-Siège, étaient le patrimoine des pauvres. Jamais ce monastère n'a encouru le reproche de la bonne chère et du luxe. La pauvreté y fut toujours en honneur. Sa chute date du jour où elle tomba en commende; ce fut en l'an 1468. Le premier abbé commendataire fut Jean-Louis, fils de Louis, duc de Savoie. Ainsi les princes de cette maison qui en avaient jeté les premiers fondements et l'avaient enrichie, posèrent, sans le prévoir, le premier principe de sa ruine. Cepen-

(1) Douvaine en Chablais, chef-lieu de canton, près de Genève.

dant cette abbaye se soulint encore pendant près de quatre cents ans ; mais ses richesses s'en allèrent par les prodigalités de quelques-uns de ses abbés commendataires qui, de près et de loin, en sugaient la substance en promenant leur oisiveté dans le monde.

Malgré l'absence des chefs, la discipline clause se maintint, tant les racines qu'elle avait poussées, sous la direction de Guérin, étaient profondes ; car c'est toujours à ce grand serviteur de Dieu qu'il faut revenir dès que l'on parle des gloires de l'abbaye d'Anlps. Il fut le fondateur et l'âme toujours vivante de cette maison où, pendant sept siècles, viendront s'abriter une suite de générations d'hommes aux mœurs simples et austères, qui seront la lumière et la sanctification de nos Alpes.

Les richesses affluèrent, après la mort de Gué-

Guérin, après sa mort, ne cesse pas d'être l'âme et la vie de l'abbaye. Dénouement de ce monastère ; comment il endure les privations. Relâchement momentané. L'abbaye repousse le protestantisme de la vallée. Les évêques de Genève n'ont pas à se plaindre de cette maison. Attachement de cette vallée à l'abbaye. Etat religieux et matériel de cette contrée. Injustice des chroniqueurs. La vallée d'Anlps est la gloire de saint Guérin. Récapitulation. Situation des serfs comparée à celle des ouvriers actuels.

CHAPITRE X.

rin, dans ce monastère ; mais, au milieu de l'abandonance, ils resteront pauvres : leurs vêtements, leur nourriture, leurs cellules ne changeront pas, tout y respirera la pauvreté. Nous ne rencontrons que deux exceptions : ils élèveront au Dieu, père et ami des hommes, à Jésus-Christ, son fils et notre Sauveur et à l'auguste Marie, mère de Jésus et la nôtre, un temple magnifique. Là, ils furent riches et grands : les ruines de ce superbe édifice rendent témoignage des prodigalités de leur foi et de leur piété.

Une autre exception bien digne de ces vrais disciples de Jésus-Christ, c'est, nous l'avons dit précédemment, la profusion de leurs aumônes. Lorsque la fortune du couvent aura passé en des mains étrangères par la faute de quelques abbés dissipateurs, ils manqueront quelquefois du nécessaire à la vie. Pendant les longues nuits d'hiver, ils n'auront pas de lumière pour éclairer leurs pas ; ils devront gagner à tâtons leurs cellules (1) ; ils protesteront, sans doute, contre ce cruel abandon ; mais leurs protestations resteront, pendant six ans, sans effet. Sans le cardinal-Augustin de Trivulce, devenu abbé commendataire en 1550, ces pauvres religieux seraient

(1) Inventaire des titres de l'abbaye d'Aulps.

morts de faim ou auraient dû sortir de leur cou-
vent et aller mendier la nourriture qui leur était
refusée et qu'ils avaient distribuée si libéralement
aux indigents durant les jours de leur prospérité.
Et, pendant ces longs jours de privations de
tout genre, il n'y eut ni révolte, ni désordre; on
ne voit aucun des religieux rompre ses vœux et
se soustraire, en se retirant de l'abbaye, à la la-
mentable situation qui lui était faite. Ces moines
étaient tellement accoutumés à la mortification
et aux rigueurs de la pénitence, qu'ils endurèrent
tout avec patience. Ils n'entretenaient point le pu-
blic de leurs souffrances; ils se plaignirent une
fois au duc de Savoie, qui députa le bailli du
Chablais, pour informer sur la situation. Celui-ci
les trouva, à l'heure du dîner, sans pain et sans
plénitude, reçut leurs protestations, qui furent trans-
mises au chapitre général de Cîteaux. L'abbé de
ce monastère enjoignit au commendataire d'Aulps,
résidant loin de son abbaye, de pourvoir aux
obligations de sa charge; mais il n'en tint compte
qu'à demi.

Ainsi, plus de quatre cents ans après le
bienheureux Guérin, l'ordre, la discipline, la sain-
té de vie fleurissaient dans l'abbaye d'Aulps.
Sans doute, il y eut des relâchements; mais ils
furent partiels, rares et le fait seulement de quel-

ques membres, mais jamais de la communauté ; et ces relâchements ne touchaient pas au fond de la perfection monastique. Quelques retraductions de la cordialité fraternelle, jamais des inimitiés ; un peu de dissipation, le recueillement et le silence moins observés, des dispenses pour les sorties demandées pour des motifs légers et accordées avec facilité, deux ou trois actes d'insubordination, non de la communauté, mais de quelques religieux opiniâtres, réprimés sans bruit et avec promptitude.

Une preuve que le fonds n'avait pas été atteint et que l'amour de la règle vivait dans les cœurs, c'est la facilité que rencontra, le 29 mars 1488, Philippe de Compey, doyen de Savoie, commissaire du pape Innocent VIII, à réformer les abus et à corriger les négligences mentionnées plus haut. Ces humbles religieux avouèrent leurs torts, dont ils demandèrent et obtinrent le pardon, après avoir donné à l'envoyé du Saint-Siège leur parole d'être à l'avenir plus fidèles à l'observance de la règle.

Au seizième siècle (1556), c'est à l'initiative et au mouvement donné par l'abbaye, que la vallée fut redévolue d'être préservée de l'invasion des troupes bernoises et du protestantisme qu'elles propageaient par la terreur des armes.

Dans le dix-huitième siècle, lorsque les institutions religieuses étaient en décadence et que plusieurs d'entre elles avaient beaucoup perdu de leur valeur primitive, dont il ne leur restait plus que des étincelles, l'abbaye d'Aulps continuait d'édifier la vallée et les populations qui accouraient en foule au tombeau de saint Guérin, par la pratique des saintes observances et un zèle tout apostolique.

Saint François de Sales et ses successeurs sur le siège de Genève, tous prélats d'un mérite éminent, travaillèrent beaucoup à la réforme des abbayes d'Abondance, de Sixt, de Talloires et de Sainte-Catherine ; il n'est dit nulle part que ces évêques, si zélés pour la discipline claustrale, aient eu à s'inquiéter de l'abbaye d'Aulps et à la rap-
peler aux institutions de son ordre. Elle ne fut jamais un sujet de peine pour ces pontifes, qui la voyaient avec regret dépeuplée et la rap-
pacité de quelques-uns de ses abbés commenda-
taires. L'extrême pénurie où elle fut à la fin réduite ne lui permit plus de recevoir les redevances nécessaires ; et, à l'époque de l'invasion de la Savoie par les troupes de la République française (1792), elle était réduite à cinq ou six religieux d'une conduite édifiante, mais peu instruits et n'ayant d'influence que par la simplicité et la régularité de leur vie.

L'impétuosité de 1793 dispersa ces vénérables débris d'une communauté illustre et sainte, après une existence de plusieurs siècles, traversée par des événements de la plus haute importance et marquée par des transformations sociales et politiques nombreuses. Que d'établissements tombèrent, que de ruines s'amoncelèrent, pendant ces âges où s'élevèrent, sur les débris de l'empire romain, la plupart des royaumes que nous voyons encore aujourd'hui !

L'abbaye d'Aulps ne fut pas atteinte par ces secousses. Parmi ces ébranlements du monde, elle fut comme un rocher au milieu des flots. La foi et la piété s'y conservèrent pures de tout alliage mondain et à un degré qui fit la constante édification des habitants de la vallée. Ceux-ci ne furent pas ingrats. Dociles aux leçons et aux exemples qu'ils recevaient de l'abbaye, qui avait toujours été pour eux une mère tendre et généreuse, ils lui demeurèrent très-attachés ainsi qu'à la religion catholique. Au seizième siècle, lorsque l'apostasie semblait devenir générale, au premier signal des Pères, les peuples de la vallée se levèrent comme un seul homme pour leur foi et pour l'abbaye qui en était le rempart. Ils vinrent armés de leurs pioches, de leurs faulx, de leurs coignées au devant de l'armée bernoise, maîtresse

du Chablais, de Genève à la Dranse, et l'arrêtèrent au défilé qui sépare la Vernaz du Biot, au lieu appelé depuis *la Garde*, en mémoire de leur victoire remportée, comme celle de l'échange Michel contre les anges rebelles, au cri de : Au vrai Dieu et à Jésus-Christ son fils « *Vero Deo!* » De là le glorieux nom de *Vero* donné à ces braves et religieux montagnards (1).

Ce qui relève encore les mérites et les services de l'abbaye, c'est l'état moral de la vallée, restée jusqu'à nos jours la plus chrétienne de nos Alpes, généralement si chrétiennes. Sur plusieurs points, elle offrait une touchante image de l'Eglise primitive. L'Evangile y était pratiqué à la lettre et selon l'esprit, les mœurs réglées et pures, la régularité et la paix dans les familles, l'amour mutuel porté jusqu'à la cordialité; chez plusieurs la pratique des conseils divins accomplissait celle des commandements. Les jalousies, les haines, les querelles et les procès y furent longtemps presque ignorés; tout annonçait que dans ces paisibles vallées, le Seigneur régnait en père et en roi. Il n'y avait pas ce que l'on appelle la richesse, mais la pauvreté y était rare et l'ab-

(1) A l'endroit où l'armée bernoise fut arrêtée et défaite, il y a une pierre commémorative de cette victoire.

baye, comme une tendre nourrice, y pour-
voyait.

En parcourant, il n'y a que quelques mois, les archives départementales, nous avons trouvé les habitants de la vallée d'Avlps dans une situation matérielle qui serait enviée par la plupart des familles de nos campagnes, de nos villes et de nos bourgs. Ils ne payaient pas d'impôts ; dès le treizième siècle, un grand nombre de maisons avaient déjà quelques propriétés et en tenaient d'autres en fiefs, pour lesquelles elles payaient de légères redevances à l'abbaye, qui en relâchait souvent une partie. Les hommes de peine et les acensataires de nos temps modernes seraient heureux si leurs patrons ou leurs maîtres ne leur imposaient pas de conditions plus onéreuses. On a trompé et on trompe toujours le monde avec des mots sonores et incompris.

En parlant ainsi, selon la vérité de l'histoire, nous n'avons pour but que de réduire à leur mesure les exagérations, calculées ou de bonne foi, de quelques chroniqueurs qui prennent les exceptions pour la règle, ou qui, ramassant quelques faits distants les uns des autres d'un siècle ou d'un demi-siècle, les groupent et en font un tableau ou un état permanent de querelles, de pro-
cès, dont les monastères sont toujours coupables.

Ces chroniqueurs taisent les services rendus par les moines aux familles, à la société, à la religion ; s'ils en citent quelques-uns, c'est, chez la plupart d'entre eux, avec le dessein d'accréditer leurs incriminations par des apparences d'une impartialité trompeuse.

Quant à l'abbaye d'Aulps, nos recherches, nos investigations et nos rapports avec les hommes remarquables de cette vallée n'ont découvert aucun vestige qui soit un reproche à sa mémoire, si on excepte ce qui se rencontre inévitablement dans les institutions humaines les plus respectables et les plus saintes, c'est-à-dire, des hommes avec des défauts, des imperfections et des faiblesses, épreuves de la tentation. Hors de là, nos moines d'Aulps furent, en général, des hommes au cœur vaillant, soutenant le *bon combat* avec courage et persévérance, quelques-fois blessés dans la lutte, mais presque jamais entièrement vaincus.

Aussi ne se rencontre-t-il dans la vallée d'Aulps aucune trace de scandales à la charge des disciples de saint Guérin ; tandis que tout, comme nous l'avons dit, y rappelle la religieuse et douce influence de leurs vertus. Dans l'abbaye, une discipline aimée et pratiquée malgré ses sévérités,

les rudes pénitences acceptées par des hommes dont quelques-uns avaient, au milieu du monde, trempé leurs lèvres à la coupe des plaisirs défendus ; le silence, les veilles prolongées, les oraisons, la prière presque continuelle, le chant, la psalmodie des offices divins, la prédication, le ministère de la confession auquel le monastère se prêtait dans l'intérêt des fidèles venant en foule de toute part chercher les secours et les consolations de la religion, tout était édification et contribuait au règne de Dieu et de la paix dans cette heureuse vallée. Aussi ni le protestantisme avec ses apostasies et ses licences, ni la Révolution française avec son impiété et sa corruption, ne purent l'entamer ; elle résista à tous les entraînements, aux séductions et aux menaces. Elle resta ce qu'elle avait été faite par les moines, enfants de saint Benoît et de saint Guérin. Pendant les tristes jours, de 1792 à 1802, elle fut l'asile des prêtres fidèles, qui, de la comme d'un fort assuré, allaient porter les grâces de la foi dans la vallée et au dehors, pour revenir s'abriter sous les toits hospitaliers-et dévoués des habitants de cette contrée privilégiée.

Cette digression, qui a son excuse dans l'intérêt qu'elle présente, en nous écartant de saint Guérin, nous y ramène ; car, parler de l'abbaye et de

la vallée, c'est parler de ce serviteur de Dieu : l'une et l'autre sont son ouvrage, les prospérités et les gloires de chacune ont eu leur source dans sa sainteté. Les habitants de ces montagnes du Chablais aiment à le reconnaître, et, parmi eux, il n'y a qu'une voix pour rendre ce témoignage de reconnaissance. Dans le procès-verbal de la translation du corps du saint en 1804, le 28 août, signé par le clergé des paroisses, la municipalité de Saint-Jean d'Aulps, par les autorités et les notables du canton (1) et des cantons voisins, il est dit que le bienheureux continue de solliciter auprès de Jésus-Christ, dont il a suivi les traces, pour la vallée qui lui doit sa prospérité.

En effet, tout remonte à ce saint. La vallée d'Aulps était inculte, Guérin y crée par son travail et celui de ses moines des champs, des prairies. Les eaux des torrents dénudaient les pentes des montagnes, il les resserre dans les lits qu'il leur creuse. Cette contrée n'avait guère pour habitants que les bêtes des forêts, l'exemple des religieux et de leurs chefs apprend au loin que l'on peut s'y créer une existence honnête par le travail et l'industrie. On y vient peu à peu, il y a là une société de gens avec lesquels il y a tout à

(1) La vallée d'Aulps forme un canton composé de neuf communes dont la population dépasse sept mille âmes.

gagner et rien à perdre ; aucun d'eux ne nous en-
 viera le pain de la journée ; tous, au contraire,
 partageront au besoin le leur avec nous. Ces hom-
 mes ne sont pas cupides ; la plupart ont renoncé
 librement à des positions fortunées pour embras-
 ser la mortification, et tous n'ambitionnent que de
 trouver dans des privations quotidiennes, avec la
 nourriture de l'indigent, une satisfaction des pé-
 chés du monde à la justice divine, et de nouvelles
 arches de la vie éternelle, à l'acquisition de laquelle
 ils ont promis de tout sacrifier. On n'a donc, de
 leur part, rien à craindre et tout à espérer. Ils
 seront des compagnons, des frères, des amis, des
 pères, des serviteurs, des consolateurs dans l'afflic-
 tion, des guides sûrs, des conseillers fidèles. Ils
 ont une maison de prières, un sanctuaire pour le
 sacrifice ; ni la parole de Dieu, ni la grâce des sa-
 crements, ni les douceurs de la foi ne nous man-
 quent ; nous vivrons en paix, nous mourrons
 accompagnés de leurs bénédictions et soutenus par
 les exhortations de leur charité.

Alors la vallée revêt un aspect moins sauvage,
 des forêts sont abattues et transformées en pâtu-
 rages ou en des terres fertiles ; les bras des moi-
 nes ne suffisant pas à ce travail de défrichement,
 des travailleurs accourent et trouvent là, dans des
 labours pénibles, mais honnêtes et vraiment rému-

nérateurs, une existence à l'abri des besoins et de la contagion des mauvais exemples des bourgs et des villes. Ils s'y fixent sous la protection de l'abbaye, qui devient pour tous une bonne mère. Des habitations simples, grossières, mais en état de garantir contre les intempéries des saisons, s'y élèvent, des hameaux se constituent, mais dans le voisinage de l'abbaye, pour être plus à portée de profiter de ses services de l'ordre temporel et surtout des services religieux. L'abbaye cède aux habitants des portions de terre, des parties de forêts, des pâturages pour les troupeaux, moyennant une redevance minime.

Ces nouveaux colons relèveront d'elle, ils lui resteront assujettis, mais cette sujétion n'aura rien d'humiliant, vis-à-vis d'une maison qui comprend la dignité de l'homme, et saura lui faire la part si grande qui lui revient, selon les principes du christianisme, d'après lesquels les chrétiens sont frères, rachetés au même prix et destinés à la même gloire. Dans l'exercice de l'autorité de l'abbaye sur eux, il y aura la mansuétude, le respect, la réserve, la cordialité même; ils seront sers, taillables, non à merci, mais dans une mesure proportionnée à leurs forces, avec la faculté de s'affranchir par une conduite régulière, par leur travail et par une économie sagement réglée.

Leur état était une sorte de domesticité qui n'a-
 vait rien de bas; c'étaient des sujets, un peuple
 soumis à des lois équitables avec des charges lé-
 gères relativement à cette foule de servitudes et à
 ces impôts de toute nature qui enchaînent et étra-
 sent les nations modernes, chez lesquelles tout
 est tarifié, jusqu'à l'air respirable et à la boisson
 nécessaire à l'étalement de la soif des pauvres
 travailleurs. Les serfs de l'abbaye travaillaient en
 plein air, à la lumière du jour; ils auraient reculé
 d'effroi devant les cruelles nécessités de notre
 époque, où des millions d'êtres humains sont con-
 damnés par la misère ou les besoins de la vie à
 végéter chaque jour ou chaque nuit de douze à
 quatorze heures dans des manufactures malsaines,
 respirant au sein d'une atmosphère fétide, où les
 températures s'élevaient, la santé se ruine, les
 forces s'épuisent; d'où ils n'emportent, après quel-
 ques années, que des infirmités, une vieillesse
 précoce et souvent l'extinction de l'intelligence et
 du sens moral, funeste résultat de ces aggloméra-
 tions d'hommes dont la religion n'inspire pas les
 pensées et dont l'esprit sans culture ne s'élève à
 rien d'honnête, de chaste et de digne d'une créa-
 ture raisonnable faite à l'image de Dieu.

Que serait-ce si nous comparions le sort des
 serfs des couvents (nous nous bornons à ceux-là),

à celui des ouvriers des mines en Europe, dans la France et l'Angleterre particulièrement ! Des centaines de mille hommes ensevelis dans les entrailles de la terre, où pendant plus de trois cents jours sur les trois cent soixante-cinq de l'année, ils vivent dans les ténèbres sans qu'un seul rayon du soleil vienne dilater et réjouir leurs paupières ; mais esclaves de la nuit et sous la menace continue d'être ou dévorés par des feux inconnus, ou submergés par des eaux impétueuses, ou ensevelis sous des avalanches de terre, de pierres. Ce n'est pas une vie, c'est un supplice, c'est un enfer !

Voilà la condition faite à des millions de nos semblables, par la civilisation de nos temps, par nos prétendus progrès, par l'extension du commerce, et cela pour enrichir, au delà de toutes les bornes, des maîtres souvent avides, impitoyables, sans religion, sans entrailles, qui disputeront encore à l'ouvrier un salaire qui suffit à peine à le nourrir, lui, sa femme et ses enfants qui hériteront de ses tristes destinées.

Ah ! que les serfs chrétiens étaient plus heureux sous le gouvernement des religieux ! Ils avaient un joug, mais il était doux ; ils portaient le fardeau d'un travail qui n'était pas sans fatigue, mais ce fardeau était léger. Leur nuit était tranquille,

le sommeil pour eux était réparateur, ils respiraient à l'air, ils jouissaient des clartés du jour, et, pendant les longs hivers, ils goûtaient un repos que ne connaissent pas les hommes de peine de nos jours.

Les dimanches et les fêtes étaient des jours de joie et de régal : la table était mieux servie et les cantiques et les louanges de Dieu dans son saint temple, et la parole divine et les sacrements ajoutaient à l'allégresse de ces saintes journées, et, en la sanctifiant, la rendaient plus pénitente et plus douce. Toutes ces jouissances ne sont que des mots ou des souvenirs sans réalité, pour les travailleurs, qui ne tiennent compte ni des jours de repos, ni de la conscience, ni de Dieu, ni de ses commandements, ni de l'éternité, dont ils rejettent l'idée comme importune, ou plutôt dont ils n'ont que des idées vagues, douteuses, fruit de l'ignorance où ils vivent des vérités de la foi. Les serfs ou les hommes de l'abbaye d'Aulps avaient leur famille dont ils étaient les chefs, les pères, aimés et honorés. Ils vivaient au milieu des leurs, tandis que les ouvriers, tels que l'impicé révo-lutionnaire les a faits, sont isolés dans le monde ; s'ils ont une famille, le plus souvent ils seront éloignés d'elle pendant les trois quarts des jours de l'année ; aussi restent-ils presque toujours

étrangers aux touchantes émotions de la paternité. Leur vie abrutissante efface dans eux toute délicatesse de sentiments; esclaves de sensations grossières et brutales, ils ignorent ce que c'est que d'aimer et d'être aimés d'une épouse et de leurs enfants.

De là vient qu'ils haïssent une société qui leur a fait un si triste sort et voudraient l'anéantir pour élever sur ses ruines un ordre de choses où leur condition fut moins misérable; mais leurs efforts seront vains pour édifier pendant qu'ils ne remonteront pas à Dieu, principe de toute sage organisation et source unique de tout bien.

C'est par la religion et avec Dieu que Guérin, comme tous les vrais amis des peuples, jeta les fondemens de la civilisation véritable dans la vallée d'Aulps, et le sort des habitans de cette partie des Alpes n'a jamais eu rien à envier aux pays en apparence les plus favorisés: population vigoureuse, intelligente, honnête, probe, aux mœurs simples, avec un mélange de politesse que l'on chercherait inutilement au sein des cités; population chrétienne, fortement imprégnée des croyances catholiques: et ce sont ces croyances aimées et pratiquées, qui lui ont valu une prospérité de huit siècles. Ces biens lui sont venus de cette source

où elle continue de puiser et qu'elle ne laissera pas tarir au milieu d'elle.

L'abbaye d'Avups ou saint Guérin, son fondateur, ont fait cette vallée telle qu'elle s'est vue et se voit encore aujourd'hui ; mais c'est par le christianisme que cette grande œuvre a été accomplie.

Cet admirable bénédictin savait que rien de durable ne se fonde, si la religion ne lui sert de base et que la piété vaut mieux pour la prospérité des particuliers et des populations que toutes les industries de la sagesse humaine. Pour la perfection de ce dessein, il fallait que l'abbaye, par les vertus de ses religieux, fût toujours un modèle et un guide ; c'est ce qu'elle n'a cessé d'être ; Guérin l'avait préparée à cette belle destinée par une discipline sage, forte et douce en même temps. Le travail, la régularité, une vie dure, pénitente, soumise à une règle austère, tels étaient les exemples qu'elle offrait à la vallée. En présence d'hommes qui ne reculaient devant aucune peine, qui ne se plaignaient d'aucune fatigue, qui allaient au-devant des souffrances, les serfs et autres gens du pays se faisaient, comme à leur insu, à une existence laborieuse et réglée.

Lorsque Guérin eut obtenu l'affranchissement

de son abbaye de celle de Molesme et opéré les réformes dont il a été parlé, il s'occupa à lui assurer des protections qui la garantissent contre les dangers qu'elle pourrait courir après lui, dans un avenir plus ou moins éloigné.

Guérin unit son abbaye à celle de Cîteaux. Félicitations de saint Bernard. Guérin accepte la *carte* de charité pour son monastère.

Guérin était avancé en âge, et quand il acheva les réformes de son monastère, il avait environ soixante et dix ans, dont plus de cinquante passés dans les austérités et les macérations de la vie du cloître. Le corps, chez lui, était affaibli, mais l'énergie de son esprit et les ardeurs de son amour pour Dieu et pour tout ce qui intéressait sa gloire, suppléaient aux défaillances de la nature et lui communiquaient une vigueur toujours nouvelle. Cependant il comprenait que la mort, selon le cours ordinaire, n'était pas éloignée. Dans cette prévision, il pensa à chercher, pour son abbaye, un appui, en s'affiliant à des monastères du même ordre où, avec une charité plus fraternelle, elle trouvât dans des circonstances difficiles, les conseils et la protection dont elle aurait besoin, Cluni et Cîteaux s'offraient au choix de Guérin.

CHAPITRE XI

La congrégation de Cluni était plus ancienne, sa fondation datait des premières années du dixième siècle. Par les vertus et le nombre de ses moines (elle comptait alors au-delà de deux mille monastères), par le nombre des grands hommes et des saints qu'elle avait produits et particulièrement par le pape saint Grégoire VII, qui naguère avait répandu sur elle tant de gloire, par l'étendue et la grandeur de ses privilèges, qui lui assuraient un rang élevé, Cluni était digne de fixer l'attention de Guérin.

De son côté, la congrégation de Cîteaux sortait du même sein et avait la même mère que l'abbaye d'Aulps. L'une et l'autre venaient de Molesme ; elles étaient sœurs. Cette parenté n'était pas à dédaigner. Outre les liens fort étroits qui en étaient l'effet naturel, il y avait entre les deux une conformité de goûts, une unité de vue qui rendraient faciles l'union des cœurs et la fusion des esprits et donneraient à leur affection et dévouement mutuels plus de force et de durée.

Ces considérations seules auraient suffi pour incliner Guérin et ses religieux vers Cîteaux. Mais d'autres motifs non moins puissants auraient fait cesser toute hésitation, s'il y en avait eu ; Cîteaux était dans la ferveur des premières années, la sainteté de ses moines était déjà célèbre en tout

lieu, de toute part les petits, les grands, des princes, des cardinaux, les papes même, se rendaient en ce désert pour jour de l'édifiant spectacle de la piété de ces religieux, qui ressemblaient moins à des hommes qu'à des légions d'anges, descendus pour offrir à la terre quelques images du bonheur du ciel.

Chacun était touché et édifié du calme, de la sérénité et de la douce joie qui rayonnaient sur ces figures pâles et amaigries par les abstinences, les jeûnes et les veilles. Les essayais qui en étaient sortis, déjà nombreux, Clairvaux, Pontigny, La Ferté, Morimon, etc., répandaient au loin la bonne odeur de Jésus-Christ, par la pratique des vertus évangéliques qui coûtent le plus à la nature : l'humilité, la chasteté, l'obéissance et la pauvreté avec leur cortège d'abaissement, de mortification des sens, de renoncement à soi-même, de privations et de souffrances. Enfin, c'était le moment où le Seigneur se déclarait en faveur de cette congrégation, par les mérites éminents de saint Etienne et de saint Bernard. Le premier, mort depuis peu (1154), parlait encore, et sa tombe opérant des merveilles ; le second, dans la force de l'âge et avec l'éclat d'une vie toute pleine de prodiges, fixait sur lui l'attention universelle. Le nom de Bernard était dans toutes

les bouches ; on ne parlait de ce grand serviteur de Dieu qu'avec admiration ; de toute part, on venait à lui comme à l'interprète des volontés du ciel. Il était la lumière des conciles , le fléau des hérésies, la terreur des mécréants. Les souverains pontifes le consultaient comme un oracle ; il était le pacificateur des princes ; les empereurs et les rois soumettaient leurs différends à son arbitrage, et, à sa voix, ils se levaient avec leurs peuples et couraient à la délivrance des chrétiens de l'Orient et à la conquête du tombeau de Jésus-Christ.

Et saint Bernard était l'ami et l'admirateur de notre bienheureux Guérin, nous l'avons vu ; ils marchaient d'un pas égal dans la même route de la perfection ; tous les deux étaient dévorés du même zèle de la maison de Dieu : c'est-à-dire de la sainte Eglise catholique ; l'un et l'autre ne recherchaient que la gloire de Dieu par la sanctification de leurs monastères, qui devaient être pour les hommes du siècle des modèles de la vie chrétienne.

En s'affiliant à Cîteaux, Guérin et son abbaye consacraient l'union des sentiments, des desseins, des volontés et des cœurs qui existait déjà et depuis longtemps et dont la lettre de saint Bernard à Guérin et à ses moines est un monument (1).

(1) Lettre 254^e.

De cette alliance il résulterait, sans doute, une certaine sujétion. L'abbaye d'Aulps, en se rangeant parmi les filles de Cîteaux, reconnaissait celle-ci pour sa mère et lui promettait une soumission et une piété filiale. Mais cette soumission était douce ; ce n'était guère que le droit de recourir à son assistance pour l'élection de ses abbés et pour le règlement des affaires épineuses qui menaceraient son repos ou son existence, et

au bon plaisir du Seigneur !

l'ation continuelle de leur volonté à la volonté et par les ardeurs de leur charité et par une immommes s'éraphiques, qui parleraient pour lui et les haute le crédit devant Dieu de ces millions d'â-Que ne pourrait pas en faveur de sa communauté auraient le droit de puiser à pleines mains. gieux un trésor immense de bonnes œuvres, où par là le bienheureux Guérin ouvrirait à ses reli-elle avait donné naissance. Le profit était grand : des congrégations ou communautés auxquelles de tous les mérites de Cîteaux et de la multitude des prières, des sacrifices, des jeûnes, des veilles, des saints, l'abbaye d'Aulps allait entrer, en part appartenait à sa communauté. Par la communion taient les richesses spirituelles que cette alliance

accueillies par Cîteaux avec empressement, et en son nom et au nom de son monastère furent

Les premières ouvertures faites par Guérin qui surgiraient dans la suite des temps.

dre pacifiquement et promptement les difficultés

prévenir les divisions et les troubles et à resou-

l'observance des constitutions de saint Benoît, à

(si quelque chose d'humain pouvait durer toujours),

Étienne de manière à maintenir, à perpétuité

carte de charité où tout avait été réglé par saint

reliées entre elles et unies à leur mère par la

les innombrables communautés sorties de Cîteaux,

bénédictine, elle ne formait plus qu'un corps avec

tait plus un membre isolé de la grande famille

de ses religieux. Dès lors, l'abbaye d'Avlups n'é-

de cette alliance eût pour elle les vœux unanimes

Guérin une douce consolation que l'acceptation

résistances et réunirent les volontés. Ce fut pour

Ces avantages et d'autres encore écartèrent les

et par les liens d'une charité toute fraternelle.

rien à des cœurs unis déjà par les mêmes règles

saire. Quant à l'affection filiale, elle ne coûtait

assistance toujours utile et souvent même néces-

tions que nous aurions voulu moins rares et une

l'histoire de l'abbaye d'Avlups, que des interven-

d'un tiers devient urgente. Nous ne voyons, dans

dans l'arrangement desquelles la voix autorisée

par Clairvaux avec une grande joie. C'est saint Bernard qui les avait préparées, conduites et amenées à cet heureux résultat. Cette alliance était le fruit de son amitié pour Guérin et des vertus des moines d'Aulps, qu'il avait en haute estime. Cette union eut lieu en 1155 ou 1156 (1). Clairvaux, Cîteaux et toutes les maisons de leur dépendance, la célébrèrent avec de véritables transports d'allégresse. La lettre 143^e de saint Bernard aux moines d'Aulps, à cette occasion, n'est qu'un hymne de louanges et d'actions de grâces à la gloire de Guérin et de ses religieux. « Vous avez, leur dit le saint docteur, fait une œuvre qui excite l'admiration universelle. Vous étiez saints, et, sans tenir compte de votre sainteté, vous sollicitiez une part de la sainteté d'autrui, afin d'être vous-mêmes encore plus saints. Vous accomplissez ainsi ce qui est recommandé dans l'Évangile : *Lorsque vous aurez fait tout ce qui est ordonné, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. Vous vous regardez comme inutiles ; c'est la preuve seulement que vous êtes humbles. Opérer le bien et ne faire aucun cas de soi, est une chose rare et admirable. C'est ce qui, d'illustres que vous êtes,*

(1) Cette union précéda d'une, de deux années au plus, l'élévation de saint Guérin à l'épiscopat.

vous rend plus illustres et de saints plus saints encore. Cette humilité a rempli tous les lieux où elle a été connue d'une odeur de savaie.

« Cette vertu, à mon jugement, est préférable aux longs jeunes, aux veilles répétées, enfin à toutes les austérités du corps ; parce que c'est la vraie piété qui sert à tout et peut tout. Oh ! avec quelle joie la congrégation de Cîteaux vous a accueillis dans son sein ! Combien les anges se sont réjouis de cette alliance ! Ils savent, ces sublimes esprits, que rien n'est aussi agréable au Dieu tout puissant, que l'union des frères qui fait de tous les cœurs un seul cœur, et forme entre eux une confédération riche de tout bien et pleine de délices. Et, avec cela, quelle force et quelle douceur pour des frères s'aidant et se consolant mutuellement ! D'un autre côté, l'humilité, dont cette union est le fruit, plat souverainement à la divine Majesté, qui nous enseigne que sa grâce est pour les humbles. »

« Que dirai-je de notre petit troupeau de Clairvaux, auquel vous vous êtes attachés par des liens particuliers et plus étroits ? Oh ! avec quelle tendresse de cœur et quelle singulière affection il vous embrasse ! La parole ne peut exprimer les merveilles qu'opère entre vous et nous cette fusion des esprits par la chaleur de la charité mutuelle qui embrase nos cœurs. »

Ces paroles de saint Bernard sont une révélation, un tableau de la vie des couvents de son temps et longtemps après. Tout y était doux, mortification et charité. Citeaux avait des milliers de monastères de sa filiation (1).

Cluny avec les siens, non moins nombreux, d'autres congrégations encore, avec leurs filles, couvriront l'Europe et feront revivre, dans sa splendeur, la primitive Eglise où les biens étaient communs et dont les membres n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. La pratique de l'Évangile sera portée à une perfection qui montrera ce que peut l'homme de bonne volonté entre les mains de Dieu avec l'assistance de sa grâce. Les vallées de nos Alpes, les forêts qui couvrent la plus grande partie de la Savoie, de la Germanie, des Gaules et des contrées méridionales de l'Europe, seront peuplées de moines qui renouvelleront les prodiges de sainteté des solitaires de Thécué et de la Thébaïde; et ce spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes sera offert, pendant près de trois siècles, pour tirer le monde des désordres où il était plongé. Nous ne parlons que des temps de la grande ferveur. L'homme ennemi sèmera plus tard l'ivraie dans ces champs bénis

(1) Quelques années après saint Bernard, Citeaux comptait plus de 1800 maisons et Cluni plus de deux mille.

de Dieu et d'une fécondité de vertus presque inouïe, et alors encore ces terres resteront assez fertiles et assez privilégiées pour donner des moissons d'élus qui feront la joie du ciel.

Dans ces couvents que l'impunité décriera, afin d'en faire plus tard sa proie, viendront s'abriter les oiseaux du ciel, en foule, c'est-à-dire les cœurs généreux, les âmes aux pensées élevées; et, quand les révolutions s'abattront comme des vautours sur ces maisons de la prière et de la pénitence, il s'y rencontrera encore des trésors de vertus ignorées du monde.

Nous avons vu, dans les années de notre jeunesse, des débris de ces maisons religieuses; combien ils étaient respectables! La vénération s'attachait aux pas de ces bons religieux et les suivait partout. Ils en étaient dignes par leur vie simple, modeste et pleine d'édification. Les évêques qui en acceptèrent les services, les populations qui en profitèrent n'eurent pour eux que de l'estime, de la reconnaissance et un sincère attachement.

Le souvenir de D. Collet, le dernier survivant des religieux d'Avully, le dernier prieur de cette illustre abbaye, revient souvent à notre esprit. Retiré à Thonon, dans la maison de ses ancêtres, avec une sœur digne de lui, par l'édification de sa vie, il se prêtait avec bonne grâce, malgré son

grand âge et ses infirmités, aux services que le curé de la ville désirait de son obligeance. Il était à l'autel, au lutrin ou aux stalles, les dimanches et les solennités de l'année : la voix cassée de ce vénérable religieux dans le chant ou la psalmodie des offices divins avait je ne sais quoi de touchant et de pieux qui allait à l'âme et l'élevait à Dieu.

Guérin, de son côté, remercia le Seigneur de cette aggrégation, qui lui avait coûté beaucoup de temps et de peine pour amener sa communauté à un consentement unanime. Car il n'aurait voulu contrarier aucune volonté ; et, dans une affaire d'union, il tenait à ce que rien ne se fit à contre-cœur. L'ennemi de tout bien, le démon, ne manqua pas de se jeter à la traverse. Il rappella d'anciens souvenirs : chez quelques-uns, les regrets de la séparation de Molesme n'étaient pas éteints entièrement, il en restait des étincelles. Pourquoi, après avoir rejeté le joug de Molesme, en prendre un autre ? Joug pour joug, celui d'une vieille mère valait bien le joug de la nouvelle mère qui leur ouvrait son sein. Dès qu'on avait recouvré sa liberté, il y aurait de la légèreté à courir de nouveau et si vite au-devant d'une dépendance qui ne tarderait pas à offrir les mêmes inconvénients que la première.

Notre bienheureux écoutait ou plutôt devinait tout ; car ces oppositions n'eurent pas d'éclats. Il ne les combattit point directement ; il se contenta, avec cette grâce d'insinuation dont il avait le secret, de faire ressortir les avantages que l'abbaye retirerait de son alliance avec des maîtres d'un si grand crédit devant Dieu et devant les hommes.

Ainsi, sans contredire ni blesser personne, par les seules voies de la persuasion, il fit agréer son dessein. S'il eût agi avec précipitation ou par voie d'autorité, ou il eût échoué, ou il n'eût opéré qu'une union apparente et sans durée, tandis que, les cœurs gagnés, l'alliance n'était plus un fruit de commande, mais un tendre épanchement des âmes les unes dans les autres.

L'accomplissement de cette grande œuvre était le couronnement des travaux et le terme des sollicitudes du bienheureux Guérin. Après avoir élevé si haut dans la considération publique cette abbaye des Alpes que saint Bernard, dans la lettre citée, dit être célèbre en tout lieu ; après avoir ouvert devant elle les sources d'eau vive qui jaillissent pour la vie éternelle et lui avoir ménagé autant de protecteurs et de soutiens que Cîteaux et Clairvaux comptaient de monastères dans le monde, il avait droit d'espérer que le Seigneur l'appellerait

à la récompense, ou que désormais sa vieillesse s'écoulerait en paix au milieu de ses frères, dans la pratique des saintes observances du cloître et les exercices de la contemplation. Comme le saint vieillard Siméon, il n'avait plus qu'à prier le Seigneur de le laisser aller en paix, dès qu'il avait achevé l'œuvre qui lui avait été confiée.

Mais le Seigneur avait d'autres vues sur Guérin, et ce n'était ni à la jouissance, ni au repos qu'il le destinait encore. Le saint vieillard, de son côté, ne s'appartenait pas. En se consacrant au service de Dieu, il n'avait mis ni bornes ni réserves d'aucune sorte à son dévouement, et il était entièrement abandonné à la volonté divine, prêt à faire, avec la grâce et selon ses forces, ce qu'elle exigerait de lui, et surtout à travailler et à souffrir. Guérin ne voulait de la vie qu'à ces deux conditions : le travail et la souffrance. Tel était l'homme intérieur dans notre bienheureux. Chez lui, l'homme terrestre, des sens et de l'imagination, ne comptait pas ; il avait été immolé, pour ne plus revivre, le jour de sa profession religieuse ; sa chair était son ennemi et il la traitait avec dureté ; son corps, un instrument vieilli, usé, selon les paroles de saint Bernard ; mais docile, mais utile sous la puissante énergie d'une âme qui le forçait, bon gré, malgré lui, à servir ses volontés.

Cependant notre saint, à son âge et avec le dépérissement de ses forces, ne se croyait plus en état d'entreprendre des travaux et d'affronter de nouveaux combats et surtout des travaux et des combats auxquels sa vie de moine ne l'avait pas accoutumé.

Mais les pensées de Dieu ne sont pas les nôtres ; Celui qui sonde les reins et les cœurs connaît tout ce qu'il y avait encore de ressources dans ce vieillard au déclin des ans ; il ouvre devant lui une carrière nouvelle plus laborieuse que celle qu'il parcourt depuis plus d'un demi-siècle et l'y appelle.

Guérin, retiré dès sa jeunesse dans la solitude et tout entier, depuis un demi-siècle, aux observations du cloître, ne devait pas être habile au

peut paraître surprenant. Guérin, retiré dès sa jeunesse dans la solitude et tout entier, depuis un demi-siècle, aux observations du cloître, ne devait pas être habile au

Le clergé et le peuple de cette Eglise veuve portèrent leur vue sur Guérin, qu'ils connaissaient et par la renommée et par leurs relations de voisinage avec la vallée et l'abbaye d'Avlups. Ils l'élurent d'une voix unanime pour leur premier pasteur. Ce choix

Le siège épiscopal de Sion était vacant par la mort de Boson, que l'on voit, avec Pierre II, archevêque de Tarentaise, et l'évêque d'Aoste, Humbert I, intervenir dans un arrangement à conclure entre l'abbé d'Againe (Saint-Maurice), et le seigneur Gui d'Allinges en Chablais.

Guérin est choisi pour évêque de Sion en Vallais. Sa résistance. Le Vallais recourt au pape Innocent II, qui ratifie le choix et ordonne à Guérin de cesser toute opposition. Guérin obéit. Lettre de saint Bernard. Il est sacré à Sion, par l'archevêque de Tarentaise, saint Pierre II.

CHAPITRE XII.

manièrement des affaires multiples et graves de l'épiscopat ; d'un autre côté, l'abbé d'Aulps étant fort avancé en âge, comment le clergé et le peuple d'un diocèse assez étendu , dont une grande partie s'étend dans des vallées abruptes, sur des pentes de montagne escarpées, d'un abord difficile et souvent dangereux, se sont-ils réunis dans la pensée d'appeler au milieu d'eux, pour les rudes travaux de l'épiscopat, un religieux sur le déclin des ans, exténué par les austérités de la vie du cloître ! Ces difficultés avaient disparu devant la considération de la sagesse du gouvernement, la sainteté et les œuvres merveilleuses de notre bienheureux dans son abbaye et la vallée. Le Vallais, à raison de son voisinage, n'ignorait aucun détail de quelque importance de son admirable vie ; il savait que sous les glaces de l'âge, il conservait la vigueur de la jeunesse et qu'au besoin sa sainteté suppléerait à ce qui lui manquerait du côté des forces corporelles. Il lui fallait un saint.

Trop mêlé par sa situation entre l'Allemagne, la France et l'Italie , aux luttes religieuses et politiques du sacerdoce et de l'empire, le Vallais était las des agitations sans cesse renaissantes d'un pareil état de choses. La religion et les mœurs avaient eu beaucoup à souffrir de ces troubles et des scandales qui en étaient la suite ; et depuis le

Simplon jusqu'aux rives du Léman, les familles appelaient à grands cris un évêque d'un zèle apostolique qui mit une digue aux désordres, rétablit la discipline ecclésiastique et ramena la paix que l'on ne connaissait plus que de nom.

Guérin n'était pas seulement un saint, il était encore fort instruit. On sait qu'à cette époque et des longtemps la science était réfugiée dans les couvents. Les bénédictins joignaient la culture des lettres à celle des terres. Saint Albéric et saint Etienne, les maîtres de notre bienheureux à Molesme, étaient recommandables par leur savoir ; saint Bernard, la lumière de son siècle et docteur de l'Eglise, avait achevé son instruction sous la direction de saint Etienne, qui de Molesme était passé à Cîteaux, dont il est le principal fondateur. C'est aux couvents principalement qu'étaient confiés les enfants que les évêques et les familles destinaient à la vie religieuse ou au ministère ecclésiastique. C'étaient là presque les seules voies de recrutement du clergé séculier.

Avec la science et la sainteté, Guérin avait encore, ce qui est très important, la connaissance de l'état civil, religieux et politique des populations du Vallais. L'esprit, le caractère, les usages, les mœurs, le degré d'instruction des habitants de

ce pays, rien de ce qui intéresse le bon gouvernement d'un diocèse ne lui était inconnu. Il avait vu souvent des fidèles de cette contrée recourir à ses lumières et à son crédit auprès de Dieu, et par eux et par leurs réponses à ses questions, il lui avait été facile d'asseoir un jugement vrai sur les besoins et les ressources du Vallais.

Les Vallaisans députèrent donc les hommes les plus considérables d'entre eux à l'abbé d'Aulps, pour le supplier d'exaucer leurs vœux. Guérin, qui ne s'attendait aucunement à une pareille demande, en fut aussi effrayé que surpris. Aux raisons qu'apportèrent les députés pour triompher de ses craintes et de ses résistances, il opposa un refus inflexible, mais motivé. Ses habitudes de la vie retirée, le poids des ans, l'impossibilité à son âge de porter un si lourd fardeau, de visiter des populations éparées dans des vallées escarpées, aux cimes et sur les flancs des montagnes élevées, d'évangéliser, de se mettre au courant et au-dessus des difficultés de l'administration d'un diocèse, et par dessus tout son incapacité et son indignité devant une charge si sainte et redoutable aux anges eux-mêmes.

Tout ce que les messagers purent dire pour vaincre sa résistance fut inutile; le saint se re-trancha constamment dans son incapacité et son

indignité, et congédia les envoyés sans leur laisser aucune espérance.

Le Vallais fut très-affligé de ce refus ; mais ni le peuple ni le clergé ne perdirent l'espoir. Ils recoururent au comte Amédée III de Savoie, de qui relevait en partie leur pays, et dont ils avaient le crédit sur l'esprit de Guérin, crédit acquis par des bienfaits nombreux envers l'abbaye d'Aulps. Cette intervention trouva le saint abbé inflexible. Ils s'adressèrent alors au pape Innocent II, qui était en France, où il avait cherché un asile contre les périls du séjour de Rome, où dominait l'anti-pape Anacle II.

Cette instance montre que les Vallaisans voulaient à tout prix un évêque d'une sainteté reconnue, un prélat vraiment apostolique qui, tout entier à son diocèse, fût en dehors des affaires dont la sanctification des âmes ne serait pas l'objet principal. Ils avaient tant souffert et ils souffraient tant encore ! Le règne des passions peut séduire un moment ; mais c'est un torrent dévastateur, le fleau des Etats, des provinces et des familles dont il est, selon l'oracle divin, la désolation et la ruine. Ses fruits sont amers ; il est la source des calamités publiques et particulières. Tous les maux marchent à la suite du péché.

Lorsque la raison et la foi d'un peuple n'ont pas

subi d'altérations graves, et quoique l'une et l'autre ne soient plus qu'une étincelle cachée sous la cendre, il se fait bien vite une réaction contre l'inobservance et le mépris des lois divines et humaines. Alors le retour à Dieu commence. C'était le cas des habitants du Vallais. Au lieu de la paix dont leurs montagnes avaient longtemps joui sous la douce influence du christianisme, qui de bonne heure avait pénétré dans leurs vallées, ce n'étaient partout que divisions, haines, procès, querelles. Ces désordres n'allèrent ni au caractère naturellement loyal et généreux, ni à la foi toujours vive de ces populations chrétiennes. Voilà pourquoi elles ne naient à avoir pour évêque un apôtre et un saint, et elles savaient que Guérin était l'un et l'autre. Le pape exauça leurs vœux. La voix, ou plutôt les ordres du vicairé de Jésus-Christ furent adressés au saint abbé résigné et soumis, quoique jamais si douloureux sacrifice n'eût été, dans le cloître, exigé de son obéissance.

L'abbé de Clairvaux, saint Bernard, comme on le pense bien, n'avait rien ignoré des démarches du Vallais et des résistances de Guérin. Les conseils de son amitié et l'influence de sa position, dans l'ordre de Cîteaux, n'étaient pas étrangers à l'heureuse conclusion de cette grave affaire. Elle venait d'être terminée par une obéissance que

l'on peut appeler héroïque, lorsqu'il écrivit aux moines d'Aulps, non pour les féliciter de la gloire qui revenait à leur abbaye de l'élevation de leur chef, mais pour tracer ou rappeler à leur souvenir la conduite qu'ils devaient tenir en ces circonstances (1), et les préparer à l'élection d'un nouvel

abbé (2).

« Guérin, votre bon père et le nôtre, a été élevé, par la volonté de Dieu, à un rang supérieur. Faisons donc, mes très-chers, ce que dit le prophète : *Le soleil est monté et la lune est restée à sa place*. Le soleil est cet homme qui a rendu illustre en tout lieu la Congrégation des Alpes. C'est de lui qu'elle reçoit son éclat, de même que la lune reçoit le sien du soleil. Que son élévation ne nous fasse pas sortir de notre place, nous qui avons choisi d'être les derniers dans la maison de notre Dieu, plutôt que d'habiter la demeure des pécheurs (3).

« Or, notre place c'est l'abjection, l'humilité, la pauvreté volontaire, l'obéissance ; c'est la paix et la joie dans le Saint-Esprit. Vivre sous un maître,

(1) Lettre 143. Edit. 1642. Imprimerie royale.
(2) C'est dans cette lettre que saint Bernard leur expose la joie qu'il éprouve de la réunion de l'abbaye d'Aulps à celle de Cîteaux. Nous avons cité précédemment cette partie de la lettre qui prouve que cette réunion était toute récente, lorsque Guérin fut appelé à l'évêché de Sion.
(3) Psaume 83 ; 41.

sous un abbé, sous une règle et discipline, voilà notre position. Vagner, en silence, à l'étude, nous exercer par les jeunes, les veilles, les oraisons, le travail des mains, et par dessus tout pratiquer la charité, qui est la voie parfaite : telle est notre profession, et notre devoir est d'y persévérer jusqu'à la fin. »

Dans la netteté et la franchise de ce langage, où il n'y a pas un mot de félicitations sur la promotion de Guérin, ni de condoléances sur la perte que faisait l'abbaye d'Aulps dans son chef, on trouve dans saint Bernard l'homme prudent et sage qui ne voit, en ces conjonctures, rien de plus utile, pour les moines d'Aulps, que de remettre sous leurs yeux les engagements de leur profession avec les vertus de leur saint état. Il les prémunissait ainsi contre tout désir ou toute espérance ambitieuse au moment où il les conviait à pourvoir à la charge abbatiale. En finissant, il leur recommanda, entre autres choses, de prendre, pour le choix à faire, les conseils de leur père Guérin.

L'acception par Guérin de l'église de Sion réjouit beaucoup le Vallais et la province ecclésiastique de Tarentaise, dont elle faisait partie. Il n'en fut pas de même dans l'abbaye d'Aulps. Pour Guérin, il n'eut que des douleurs, des larmes et des regrets à répandre devant Dieu. Il ne re-

grettait pas l'acquiescement qu'il avait donné. Il était trop accoutumé à obéir et à se soumettre aux volontés du Seigneur, quelque rigoureuses qu'elles fussent, pour se repentir d'avoir courbé les épaules sous le redoutable fardeau de l'épiscopat ; mais éloignement des lieux où il avait vécu un demi-siècle, sa séparation des religieux qu'il aimait comme des frères, comme ses enfants, car il les avait tous engendrés à la vie monastique, déchirait ses entrailles de père. Comment quitter une famille qu'il avait élevée et à laquelle il avait prodigué, pendant de longues années, les soins d'une tendresse vraiment paternelle, qui avait grandi et prospéré sous ses yeux ?

La vallée d'Aulps avait une part à ses regrets ; il l'avait fécondée et embellie par de riches cultures ; ces champs, ces pâturages, ces forêts paraient à son cœur et semblaient lui reprocher son départ ; à chaque ruisseau, à chaque arbre, à chaque prairie, aux sentiers mêmes qu'il avait tracés s'attachait quelque souvenir des bénédictions du ciel. Comment s'arracher de ces lieux si chéris et se séparer de leurs paisibles et vertueux habitants, dont il avait éclairé la foi, et parmi lesquels il avait établi le règne de l'Évangile ?

Cependant Guérin rompt toutes ces attaches, et, faisant taire les cris de la nature sous le couteau

qui l'immole devant la voix de l'obéissance qui lui avait dit, comme à Abraham : Sors de cette terre, quitte ces montagnes, ces peuples tant aimés, cette maison bâtie par tes soins, ces frères, ces enfants, et va où je t'appelle, il partit, laissant tout ce qu'il avait de plus cher au monde, une communauté qui avait été sa joie et sa gloire, une vallée qui croyait perdre, par son départ, ce qui est seul capable de faire le bonheur d'un peuple : la religion, dont il avait été le restaurateur ; la piété, dont il lui avait donné les leçons et l'exemple, et les bénédictions du Seigneur, qu'elle rapportait, avec raison, à son intercession devant le trône des miséricordes divines. Une foule en larmes l'accompagna fort loin ; les gens de l'abbaye, plusieurs religieux le suivirent jusqu'aux frontières du Vallais, où il fut reçu par les magistrats envoyés à sa rencontre et une multitude de fidèles comme un ange descendu du ciel, avec toutes les démonstrations du respect et de l'allégresse, conduit et escorté triomphalement jusqu'à Sion, la ville épiscopale.

C'était bien un triomphe pour le Vallais ; car il venait de gagner une belle victoire et de faire une grande conquête. Un saint est un riche trésor pour une contrée ; il n'est pas de possession qui lui soit comparable. Avec lui on

dispose de la puissance et des richesses de Dieu. Le Vallais l'avait compris, et, par sa docilité sous la houlette d'un pasteur si visiblement envoyé d'en haut, il sut s'en rendre digne.

Pour Guérin, il ne se considéra que comme une victime que l'on conduit à l'autel pour y être immolée au salut des peuples confiés à ses soins ; car, à ses yeux, et selon la vérité, l'évêque est un dévouement, un sacrifice, une immolation de chaque jour et de toutes les heures ; aussi le premier, le chef des évêques, se nomme le *serviteur des serviteurs de Dieu*, parce que les intérêts éternels de ceux-ci doivent lui être plus chers que la vie.

Parmi ces témoignages d'allégresse et de vénération qu'il recueillit sur la route et à son arrivée à Sion, le pieux prélat ne sortit point de sa modestie et de sa simplicité. Dans ces hommages rendus à l'évêque, il ne voulut rien voir qui lui fut personnel ; il en rapporta toute la gloire à Dieu sans en rien réserver pour lui-même. Il s'en réjouit néanmoins dans le Seigneur, parce que ces démonstrations étaient pour son peuple un engagement solennel à révéler et à mettre à profit la mission sainte qu'il venait remplir et comme un aplanissement des difficultés qui se rencontrent sur la voie du ministère pastoral.

Guérin savait bien que les honneurs que reçoit ou qui environnent un évêque sont pour les peuples, qui ont besoin de cet éclat dans ceux qui sont appelés à les gouverner. C'est un rayon de la Majesté divine dont les pontifes sont les ambassadeurs, qui font reconnaître et révéler leur autorité ; mais la charge avec son poids, les sollicitudes avec leurs épines, la responsabilité et ses frayeurs, restent entières.

Guérin n'eut en ces circonstances ni crainte vaine, ni pusillanimité. S'il était plein de défiance de lui-même, d'un autre côté il avait une entière confiance en Dieu ; il attendait tout de sa grâce, qui ne manque jamais à ceux qui s'en remettent à sa Providence, se confient en sa bonté et n'agissent que selon ses ordres. Il se présenta donc à l'autel de la cathédrale, où il reçut l'onction des pontifes des mains de son métropolitain, Pierre II, archevêque de Tarentaise, assisté d'Humbert I, évêque d'Aoste (1). Nous ne connaissons pas le second

(1) Ce fait de la consécration de Guérin par l'archevêque de Tarentaise ne paraît pas douteux. L'élection de l'abbé d'Anips au siège de Sion est placée en l'an 1138 dans le catalogue des évêques du Vallais (*Hist. du Vallais*, par le chanoine Boccard). Saint Pierre, archevêque de Tarentaise, assiste en cette qualité, la même année, à deux arrangements : l'un entre l'abbaye de Saint-Maurice (Vallais), et les nobles d'Allinges ; le second entre le comte Amédée III et Guérin, évêque de Sion. Dans le premier, Guérin paraît comme arbitre et il est partie dans le second (Besson : *Mémoires pour servir*

à l'histoire ecclésiast. des diocèses de Genève, Tarentaise, Aoste, etc.) C'est donc à tort que Fleury, Codescard et autres agrigraphes rapportent à l'an 1142 l'élection de saint Pierre à l'archevêché de Tarentaise.

L'acte de donation des dîmes de Conflans par Amédée III à l'archevêque Pierre II est du 2 des calendes de mars 1139. Un autre acte de donation en faveur de l'abbaye de Saint-Maurice par l'archevêque de Tarentaise porte la date de 1140 (Voir Besson : *les Titres qui servent de preuve aux Mémoires*, et Boccard, *Hist. du Vallais*, page 47).

Ce jour fut beau pour le Vallais et l'un des plus féconds en résultats heureux pour cette noble contrée. C'est de cette époque surtout que date cette touchante simplicité et cette fermeté rare des populations vallaisannes dans leur attachement à la foi et à l'Église catholique que ni l'héré-

côte.

mesure de grâces pressée et débordant de tout consécateur et dans le prélat consacré avec une Assurément Dieu était bien là dans le pontife dont le Seigneur glorifiait la sainteté de sa vie.

tude de ses bonnes œuvres, soit par les prodiges porté son nom, soit par la grandeur et la multitude de ses écrits de saint Bernard avaient d'Alps et ensuite dans tous les lieux où la renommée et les écrits de saint Bernard avaient célèbre depuis longtemps, d'abord dans la vallée du bruit de ses vertus et de ses miracles ; l'autre, l'un remplissant les Alpes grecques, puis le monde turge consacrant un saint et un thaumaturge évêque assistant. C'était un saint et un thauma-

siècle du seizième siècle, ni les luites toujours renouvelées et souvent sanglantes entre l'évêque, seigneur temporel, et les grands du haut Vallais, ni le travail de l'impiété qui depuis plus d'un siècle, et de nos jours surtout, ne connaît plus de bornes, n'ont pu ébranler. Elles sont encore nombreuses, dans ce pays, les familles aux mœurs antiques où le péché est presque inconnu, et chez lesquelles l'Évangile et la conscience, Dieu et la grande éternité sont tout.

Guérin, en qualité d'arbitre, avec l'archevêque de Tarentaise et l'évêque d'Aoste, termine un différend entre les nobles d'Allinges et l'abbaye de Saint-Maurice (Vallais). Il accompagne ces deux prélats jusqu'à Conflans, où par leur médiation et celle de Jean, évêque de Vienne, et d'Arduinus, évêque de Genève, il règle les affaires en litige entre son évêché et le comte Amédée III de Savoie. L'abbaye de Saint-Maurice.

CHAPITRE XIII.

Aussitôt après les fêtes de la Consécration, Guérin dut se transporter avec les évêques, ses confrères, à Salvan, territoire de l'abbaye de Saint-Maurice, pour mettre fin aux contestations qui existaient depuis longtemps entre ce monastère et les seigneurs d'Allinges, touchant la possession de ces terres et de celles de Vernayaz, dans le voisinage. Les nobles d'Allinges, que nous avons vu figurer avec désintéressement dans la fondation de l'abbaye d'Aulps, s'étaient emparés de force et retenaient de même injustement Salvan et Vernayaz, malgré les réclamations et les plaintes répétées de l'abbé de Saint-Maurice.

Plusieurs accords étaient intervenus ; mais ils n'avaient pas tenu devant la rapacité des détenteurs, qui avaient rendu inutile la médiation souvent invoquée du comte de Savoie et des évêques de Tarentaise, d'Aoste et de Sion.

Cette démarche de nos trois prélats pour amener un arrangement définitif devait être la dernière. La qualité et les vertus des médiateurs, dont deux (Guérin et Pierre II) sont célèbres dans les annales de l'Eglise, par l'éclat de leurs miracles et par la sainteté de leur vie, étaient d'avance à la mauvaise foi tout prétexte de se retrancher sur l'injustice d'une sentence portée par de tels arbitres, pour en éluder l'exécution.

Les vénérables prélats reconnurent les droits de l'abbaye de Saint-Maurice sur les terres de Salvan et de Vernayaz, et déclarèrent que la maison d'Allinges ne pouvait, sans injustice, en refuser la restitution. Les d'Allinges se soumirent ; mais quelques années après, ayant renouvelé leurs prétentions, le comte Amédée III les obligea à respecter le jugement des évêques et maintint l'abbaye dans ses légitimes possessions.

De Salvan, les trois évêques descendirent à Saint-Maurice, où l'abbaye les reçut avec de grandes démonstrations de respect et d'allégresse. Ils y restèrent quelques jours. De quelles émotions

dut faire palpiter ces âmes d'évêques, la vue d'un
 lieu illustre par le glorieux martyre de ces six
 mille soldats de l'angélique légion thébécenne ! Ils
 se jugeaient indignes de fouler une terre arrosée
 et sanctifiée par le sang de tant de milliers de
 héros chrétiens. Ce qui les réjouit et les édifica
 le plus, c'est le bel ordre d'un monastère où le
 silence n'était interrompu que par une courte ré-
 création au milieu du jour, et par la divine psal-
 modie, pendant laquelle les religieux offraient le
 recueillement et la piété que nous avons admirés
 dans Molesme aux jours de sa ferveur et chez les
 moines d'Aulps sous la direction de leur abbé
 Guérin. Ils bénirent le Seigneur d'avoir confié à
 des gardiens si pieux une terre si sainte.

C'étaient des chanoines réguliers de Saint-Au-
 gustin, institution intermédiaire entre l'ordre mo-
 nastique et l'ordre des chanoines séculiers, où
 se mêlent, sans se nuire, la vie active et la vie
 contemplative, l'action et la contemplation (1).
 Le saint archevêque de Tarentaise prit cet or-
 dre en si grande estime qu'il l'établit, moins de
 deux ans après (1140), avec l'autorisation du pape
 Innocent II, dans son église cathédrale de Mou-

(1) L'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin fut
 introduit, en 1128, dans l'abbaye de Saint-Maurice, par
 Amédée III de Savoie, d'après les conseils de saint Hugues,
 évêque de Grenoble, fondateur de la Grande-Chartreuse.

(1) Cet ordre s'est conservé jusqu'à nos jours, et, chose admirable, la régularité primitive s'y est maintenue. Il y a eu des éclipses ; mais rares et de courte durée, et ces éclipses n'ont été que partielles.

Guérin connaissait déjà et depuis longtemps cette abbaye. Elle n'était pas éloignée beaucoup de l'abbaye d'Aulps ; et il y avait entre elles ces relations de bon voisinage que la charité des saints aime à nouer et à cultiver. Mais il fut heureux de voir par ses yeux que cette communauté, gardienne de la terre des martyrs et dépositaire des précieux restes de leur mortalité, n'était pas au-dessous de la réputation qui lui avait mérité le sur-

des hommes prudents qui la gouvernaient. Ples, par ses prières et par la sagesse des conseils l'agérat sa sollicitude par l'influence de ses exemplaires, pendant la bonne odeur de toutes les vertus et du territoire de son diocèse, une maison qui ré- une grande joie d'avoir si près de lui, au milieu serait nulle. L'évêque de Sion, de son côté, eut l'on y introduirait la vie monastique, la donation des chanoines réguliers (1) ; et, dans le cas où à la condition qu'on y pratiquerait toujours la vie à ce monastère plusieurs bénéfices de son diocèse, qui existait entre cette église et la sienne, il donna désir de cimenter et d'accroître la bonne union fecton envers l'abbaye de Saint-Maurice, et par le tiers. Il alla plus loin : en témoignage de son ar-

nom de *reine des Eglises des Gaules*, et qu'elle était bien au dessus de ce qu'il en avait entendu dire.

Ce fut pour notre évêque une satisfaction pleine de douceurs d'avoir inauguré son ministère en Vallais par la réconciliation de cette maison avec la puissante famille des d'Allinges et la restitution des terres dont elle avait été dépouillée.

De Saint-Maurice, les trois prélats se rendirent à Conflans, petite bourgade à l'entrée de la Tarentaise, appelée de ce nom parce qu'elle est au confluent d'Arli, avec l'Isère. Leur chemin le plus court et le plus sûr les conduisait au monastère de Tamié, que l'archevêque de Tarentaise avait fondé, qu'il avait gouverné et d'où il venait d'être tiré pour occuper le siège épiscopal de cette métropole. Guérin n'avait pas été étranger à cette fondation ; c'est de ce disciple fervent de saint Benoit que date, en Savoie, la propagation rapide des bénédictins. C'est de son initiative que partit le mouvement vraiment admirable qui peupla les vallées et les cols de nos Alpes de ces moines laborieux et intrépides qui en défrichèrent les forêts et en civilisèrent les habitants. L'exemple, les encouragements, les conseils de Guérin, secondé par l'inépuisable générosité des princes de Savoie, que ses vertus avaient séduits, donnè-

De graves difficultés s'élevaient entre le comte et l'évêché de Sion, et n'avaient pu recevoir de solution du vivant du dernier titulaire de ce siège, Boson, auquel Guérin succédait. Celui-ci tint à écarter, dès les premiers commencements de son épiscopat, tout ce qui en aurait plus tard gêné ou troublé l'exercice. Le salut éternel de ses diocésains était l'unique préoccupation du saint prélat, et il tenait fortement à ce que rien ne vint

tus, de Genève.
dée III et les évêques Jean, de Valence, et Ardu-
à Conflans, où les avaient précédés le comte Amé-
milieu de cette communauté naissante; ils arrivent
pouvoir prolonger plus longtemps leur séjour au
dans le ciel. Ils partirent, avec le regret de ne
gieux, qui retraçaient sur la terre la vie des anges
veau degré de ferveur de la présence des reli-
assez cependant pour que leur zèle reçût un nou-
Nos trois évêques s'arrêtèrent peu à Tamié,

gues et des pays limitrophes.
pressions, l'apôtre et le civilisateur de nos monta-
Saint Guérin a été, selon toute l'étendue des ex-
jour de son temps; les autres suivirent de près.
therine sur Anney. Les cinq premières virent le
Bellerive, du Belton, de Bonlieu et de sainte Ca-
Tamié, de Bonmont, de Chésery, du Lieu, de
rent naissance aux abbayes d'Haute-Combe, de

distraire sa sollicitude de cette affaire importante et seule nécessaire. Il avait donc souverainement à cœur de terminer des contestations qui avaient fatigué et trop distrairait ses prédécesseurs.

La principale cause des difficultés pendantes entre les évêques du Vallais et les comtes de Savoie, provenaient du mélange de leurs fiefs (1). L'évêque en avait sur le territoire du comté et celui-ci sur celui de l'évêque. Les droits et les intérêts étaient mêlés et quelquefois confondus. Qui avait le droit de passer sur cette route ? A qui incomrait l'obligation de l'entretenir ? De qui relevait telle famille ? Auquel des deux devait-elle l'obéissance et ses services ? C'étaient, avec beaucoup d'autres semblables, des questions qu'il n'était pas toujours facile de trancher. Pendant les longues et fréquentes absences des évêques et des comtes, les premiers pour les affaires de l'Eglise, les seconds pour celles de leurs états, des serviteurs, par trop de complaisance envers leurs maîtres, ou par méchanceté, se permettaient de changer les titres et d'étendre, par des empiètements, les terres de leurs seigneurs ; et, par un effet de leur mansuétude et de leur amour de la paix, c'étaient les évêques qui, le plus ordinairement, étaient lésés dans leurs droits.

(1) *Histoire du Vallais*, par le chanoine Boccard.

Le nouvel évêque de Sion était dans les conditions les plus favorables ; aucun doute ne s'élevait contre son désintéressement personnel, sur son éloignement de tout esprit de domination, sur ses dispositions à descendre aux arrangements reconnus équitables par des juges sages et intègres. Il était de plus lié d'une vieille amitié et par la reconnaissance au comte Amédée. Il n'y eut et il ne pouvait y avoir ni disputes, ni obstacles très-sérieux à l'accommodement confié à des arbitres tels que le saint archevêque de Tarantaise et les évêques de Genève, de Valence et d'Aoste, entre des parties également prêtes aux sacrifices qu'exigeraient la justice et la concorde. En ces temps que l'hérésie et sa fille l'impiété n'ont pas craint d'appeler des siècles d'ignorance, il y avait une sagesse et un bon sens dont le monde moderne aurait grand besoin pour sortir de l'abîme où la folie et le crime l'ont précipité. Alors on déferait au jugement des évêques les questions sociales, de l'ordre civil et politique, aussi bien que de l'ordre religieux ; ces sages avaient leurs places dans les conseils publics, dans les assemblées des peuples et les congrès des souverains. L'autorité de leur parole n'entrerait dans la balance que pour l'incliner en faveur de la justice contre ses violateurs ; de l'ordre public

contre les perturbateurs de l'époque, de la religion contre les hommes pervers et libertins, enfin en faveur des peuples contre leurs oppresseurs.

C'est à leur crédit que la France, en particulier, a dû ses grands succès et ses prospérités, d'où elle n'a cessé de décroître depuis qu'elle s'est soustraite à leur influence, en leur refusant presque toute participation à la confection des lois et à la direction de ses gouvernements. Elle ne sortira pleinement de l'abîme des maux où elle a entraîné avec elle l'Europe, qu'en recourant de nouveau aux lumières et à la sagesse de ces hommes qui avaient fait d'elle la reine des nations et, selon l'expression d'un profond penseur : *le premier royaume après celui du ciel.*

L'exemple d'Amédée n'est pas le seul qui nous montre les princes de son auguste maison, remplis de déférence envers l'évêque, sollicités sa médiation et révéler ses sentences comme des oracles du ciel, et si aujourd'hui elle est descendue si bas, c'est pour avoir écouté et suivi d'autres conseils que ceux des évêques.

L'arrangement proposé par les prélats médiateurs fut accepté sous forme de transaction. La question la plus épineuse regardait la possession de Louèche et de Narres (Naters). Ces deux territoires étaient enclavés dans les possessions

de l'évêché de Sion, qui les avait reçus de Gontran, roi de Bourgogne, à la maison duquel ils étaient retournés, pour revenir aux évêques du Vallais, après avoir passé par les mains de l'évêque de Lausanne, des Zœringen de Fribourg, de l'abbaye de Saint-Maurice et de la maison de Savoie, qui en avait la seigneurie et les détenait contre les réclamations de l'évêché de Sion. Les droits sur des terres, qui avaient passé par tant de mains, n'étaient pour aucune des parties contentantes, faciles à établir (1):

Guérin n'y tenait pas pour lui-même; lui, qui avait entièrement renoncé au monde, n'y voulait rentrer par aucune porte; mais, comme évêque, il avait à défendre les intérêts et à revendiquer les droits de son siège; et, dans le cas présent, il avait un motif encore plus élevé et plus saint, c'était de tarir jusqu'à leur source les contestations qui avaient nui à la bonne harmonie entre ses prédécesseurs, les comtes de Savoie et l'abbaye de Saint-Maurice; de leur côté, Amédée III, très-généreux envers les établissements ecclésiastiques et les monastères de ses Etats, était bien disposé à la restitution de ces terres, dès que

(1) *Histoire du Vallais*, par le même: notes sous forme d'appendice. *Document*, Sigilli, pag. 34, par Cibrario et Promis.

la légitimité de leur possession lui paraissait douteuse. C'est ce qu'il fit et dont il donna acte en ces termes : « Nous, Amédée, comte et marquis, aux habitants de Loèche et Narès et aux autres qui relèvent de ces terres, salut. Nous vous faisons savoir que, pénétré de la crainte de Dieu et déterminé par les prières des évêques et de plusieurs autres personnes religieuses, nous rendons simplement à l'église de Sainte-Marie de Sion et à son seigneur Guérin, Loèche et Narès avec toutes leurs appartenances ; et nous les rétablissons dans l'ancienne possession de ces terres et de leurs accessoires, en présence de nos seigneurs de Tarentaise, d'Aoste et de Sion, devant les grands de notre Cour. Je vous délève de la fidélité que vous me deviez ; je vous recommande et vous ordonne de recevoir avec une entière vénération le seigneur Guérin, comme votre maître, et de reporter sur lui et sur son église de Sion, les hommages de la fidélité, le service et l'honneur que je recevais de votre part. »

L'obstacle principal à cette concession provenait de l'intérêt que le comte portait à l'abbaye de Saint-Maurice. Il désirait lui remettre ce territoire qu'elle avait reçu au sixième siècle, des premiers rois de Bourgogne, et qu'elle n'avait pas su garder.

Cette maison était alors dans une extrême détresse ; elle se trouvait dans l'impossibilité de continuer l'hospitalité qu'elle avait exercée jusque-là sur une vaste échelle envers les voyageurs qui allaient en Italie ou qui en revenaient, et les pauvres pèlerins qui affluaient au tombeau des saints martyrs.

Les prodigalités de quelques-uns de ses abbés commandataires, l'absence, le défaut d'ordre et d'économie, des usurpations de ses terres par des voisins puissants et peu scrupuleux, avaient épuisé ses ressources. Le comte Amédée avait remédié au premier mal, en substituant, de concert avec le Saint-Siège, aux chanoines séculiers, alors déchus de la régularité primitive, des chanoines de l'ordre de Saint-Augustin. Ceci se passait en 1128.

Quant aux usurpations des terres, il obligera les seigneurs d'Allinges et d'autres encore à restituer les biens usurpés, s'appuyant, comme il l'avait fait pour Salvan et Avtanelle, sur la justice reconnue des réclamations de l'abbaye par des juges d'une intégrité hors de toute atteinte. Or, les mêmes juges qui avaient prononcé la restitution des vallées de Salvan et d'Avtanelle à cette maison, conclurent, à Conflans, contre elle en faveur de l'évêché de Sion, dans la question

de propriété des seigneuries de Loèche et de Narès.

Le même Amédée, quelques années plus tard, empruntera la table d'or, don de Charlemagne, pour subvenir aux frais de la croisade, prêchée par saint Bernard, où il devait accompagner Louis VII, roi de France; mais, pour gage de cette valeur, il accordera une hypothèque sur la vallée de Bagnes. C'était une manière délicate d'améliorer ou plutôt de rétablir les affaires temporelles de cette maison, qui n'a cessé dès lors de jouir de ce vaste territoire.

C'est encore pour relever cette abbaye et adoucir l'amertume de la sentence qui rejetait ses prétentions sur Loèche et Narès, que le saint archevêque de Tarentaise lui unit, comme il a été dit précédemment, plusieurs bénéfices de son diocèse, les églises de Saint-Michel, de Salins, de Montagny et de Fessons-Dessus.

Guérin, personnellement le plus désintéressé des hommes, n'avait pas attendu l'exemple de ces deux illustres et vertueux personnages, pour donner des témoignages non équivoques de l'intérêt qu'il attachait à la conservation d'un établissement d'une si haute valeur. A peine rentré dans sa ville épiscopale, il fit, à la prière de cette communauté, cession entière de l'église de Saint-Maurice d'Al-

tion, dont elle avait été dépourvée comme de tant d'autres bénédictions à une époque déjà éloignée (1). La résurrection de cette abbaye est l'œuvre de ces hommes d'une si grande célébrité : l'un, illustre parmi les princes de sa race, qui compte tant de héros et de saints ; le second, Pierre de Tarentaise, remplissant déjà le monde du bruit de ses miracles et de ses vertus ; le troisième, notre Guérin, dont nos populations continuent de bénir le nom et de célébrer les bienfaits qu'elles reçoivent depuis plus de huit siècles, de son crédit auprès du Seigneur.

(1) C'était sous l'empereur Henri IV, qui, pour reconnaître les services d'Ermenfroyc, évêque de Sion, son chancelier, lui avait fait une part des dépouilles qu'il avait enlevées à l'abbaye de Saint-Maurice, pour la punir de son attachement à saint Grégoire VII.

Retour de Guérin à Sion. Ordre qu'il établit dans sa maison. En toute chose il choisit ce qu'il y a de moindre pour son usage. Il garde la règle de saint Benoît autant qu'elle s'accorde avec les obligations de son nouvel état. Manière de vivre de notre saint. Sanctification des journées. Conseils dont il s'entoure. Coup-d'œil sur les temps où il prit le gouvernement de l'église de Sion. Il commence les réformes par le clergé. Importance et difficulté de la résédence. Dieu bénit ses réformes. Sanctification et fêtes.

Après la conclusion des affaires qui l'avaient conduit à Conflans, Guérin prit congé du prince Amédée et des prélats et revint en toute hâte à Sion, où l'appelaient les devoirs de la charge pastorale. Avant tout il régla sa maison, mais de manière qu'elle servit de modèle à celles de son diocèse. Le saint évêque qui, pendant près de cinquante ans, avait habité les déserts ou des montagnes à l'aspect triste et sévère, sous des huttes ou dans des cellules pauvres et incommodes, était bien éloigné de rechercher une demeure élégante et douce. La pauvreté, qu'il avait prise

CHAPITRE XIV.

pour sa compagnie et qu'il avait préférée, jeune encore, aux richesses de ses ancêtres, n'avait perdu aucun des attrait qui avaient séduit sa jeunesse. Pauvre jusque-là, il vivra pauvre jusqu'à la fin de ses jours. Sa maison sera appelée un palais, un château, mais ce palais sera le grenier des pauvres ; le maître ne se réservera que la moindre part dans la distribution de ses richesses. Les évêques du Vallais étaient de riches et puis-sants seigneurs. La foi des peuples, la piété de plusieurs maisons opulentes s'étaient plu à remettre entre leurs mains et la force, protectrice de la faiblesse et de la justice, et des revenus considérables, soit pour l'éclat de leur dignité, qui ne peut être trop vénérée, soit pour assurer aux indigents le pain de chaque jour et ménager par des sages réserves pour les calamités publiques, des ressources communes. C'était confier à Joseph les trésors de l'Égypte.

Guérin sera fidèle à cette touchante et belle mission. Il est le plus riche et le plus pauvre de son diocèse. Dans sa maison, il choisit les pièces les plus modestes qui lui soient une image de son humble cellule du cloître. L'ameublement répondra à la pauvreté de la demeure. Le superflu en est banni, tout se réduit au nécessaire. La recherche, l'élégance, le luxe ne se voit nulle part. Les prêtres attachés à

sa personne, les serviteurs eux-mêmes sont mi-
 logés que le maître. Ici encore tout se borne à
 la propreté, à la décence et aux convenances so-
 ciales. Les rangs sont distingués ; les gens de ser-
 vice ne sont pas sur le même pied que les ecclé-
 siastiques. Mais, dans leur condition et leur place,
 les uns et les autres doivent être des modèles de
 la vie chrétienne et ecclésiastique. Le saint évê-
 que n'appelle auprès de lui que des hommes
 déterminés à marcher dans la voie des comman-
 dements de Dieu ; l'honnêteté dans les démarches,
 la régularité de la conduite, la sainteté des mœurs,
 l'application au travail, la pratique fidèle des
 exercices religieux seront les ornements du palais
 épiscopal et les vertus dont il offrira l'exemple.
 L'union fraternelle entre les membres de la famille
 épiscopale, la cordialité de leurs rapports mu-
 tuels, et entre eux tous l'émulation du bien ; voilà
 ce qu'il exigeait et ce qu'il obtint de ceux qu'il
 admit, à des degrés divers, au partage de sa soli-
 tude.

Ainsi sa maison, comme sa personne, est une
 prédication à laquelle notre bienheureux tint avant
 toute chose : faire d'abord, enseigner ensuite ;
 être autorisé à dire : *Faites selon le modèle qui*
vous est proposé ; soyez mes imitateurs, comme je
le suis moi-même de Jésus-Christ, telle fut la

règle qu'il s'imposa et à laquelle il fut fidèle. Le palais fut accessible à tout le monde, sur-tout aux pauvres, c'est-à-dire aux malheureux, sans exception, dans lesquels Guérin ne voyait que Notre-Seigneur humilié et souffrant. Ils étaient accueillis avec joie et traités avec des regards pleins de respect et de tendresse, selon les inspirations du Maître, qui n'avait pour eux que des entrailles de miséricorde. Quelque nombreux qu'ils fussent, il y avait un secours et des bonnes grâces pour chacun. Si les provisions eussent été épuisées, le bon père était assez puissant devant le Seigneur pour multiplier les pains en nombre nécessaire à la satisfaction des besoins de ces enfants de son cœur.

Mais quand on n'a que peu de besoins et qu'on se refuse presque tout à soi-même, on est riche dans la médiocrité et on a toujours quelque secours pour l'indigence ou le malheur.

Sans les exigences de l'hospitalité, qui est un des premiers devoirs des évêques, et les attentions dues aux ecclésiastiques à son service, la table de l'évêché de Sion eût été celle de l'abbaye d'Aulps. Mais sur cette table d'évêque, où souvent des personnes d'un rang supérieur, des voyageurs, des visiteurs distingués dans le siècle par leurs dignités venaient s'asseoir, il n'y avait

rien de recherché, de rare ni d'exquis ; les apprêts extraordinaires, les mets délicats, les vins du pays y étaient seuls admis. Le prélat prenait peu de nourriture et moins encore de boisson, et ce qu'il y avait de plus commun et de moins agréable à la vue et au goût, avait ses préférences ; des légumes, des fruits, étaient les aliments de son choix ; il n'usait de la viande que lorsque les travaux le forçaient de recourir à une nourriture plus substantielle.

Sévère pour lui-même, Guérin était facile et engageant pour les autres, et il avait mille industries pour cacher aux yeux de ses convives, des mortifications qui les eussent portés à trop de réserve et dont il ne voulait, d'un autre côté, n'avoir que Dieu pour témoin.

Si notre prélat eût été maître de lui-même, il eût continué dans l'épiscopat l'austérité du cloître. Dès qu'il avait la liberté de ses actions, il les conformait à la rigueur des règles de son ordre. Sa chambre à coucher était étroite et sans feu pendant les hivers les plus froids. Une chaise, une table de travail, quelques sièges pour les personnes qui venaient le consulter, prendre ses ordres ou le visiter, étaient le mobilier de ce humble réduit, dont un crucifix de bois et quel-

ques images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Benoît, etc., faisaient toute la décoration. Notre saint avait pour lit quelques planches, sur lesquelles il prenait le peu de sommeil qu'il accordait à la nature. Car une bonne partie des nuits étaient consacrées à la prière et à la contemplation. Les leçons de sa fête, dans les bréviaires, s'accordent à nous le montrer comme un grand contemplatif, et, au défaut de ces leçons, les prodiges d'austérités de sa vie, et les grâces extraordinaires qu'il obtenait en faveur de ceux qui imploraient sa protection devant Dieu, ne laissent aucun doute sur l'intimité de l'union de son âme avec le Seigneur, auquel il parlait, comme Moïse, face à face. Le silence des nuits, si favorable au recueillement des sens, lui rendait facile ces divins colloques, qu'interrompait à peine un court et léger sommeil; il pouvait dire avec l'Épouse des cantiques : *Je dors et mon cœur veille* (1).

Le prélat se levait de grand matin et n'acceptait, pour se vêtir, les offices d'aucun serviteur qui aurait probablement trahi les secrets de ses mortifications. Mais il avait d'autres raisons plus graves de n'admettre personne à son lever. Il tenait à n'être à charge à personne, pas même à ses

(1) Cant., v.

domestiques, dont il n'eût voulu ni troubler ni abréger le repos ; il aimait, comme au couvent, à ne se servir que de lui-même pour lui-même, et à se trouver, dès son réveil, seul, avec Dieu ; ses communications avec cet auguste et bon Père eussent souffert de la présence d'un tiers, son attention eût été distraite.

Son vêtir prenait peu de temps. C'était celui du pauvre moine d'Avlps. Les habillements de dessous étaient les mêmes qu'au couvent. C'était une étoffe grossière et rude, qui recouvrait une chair meurtrie et ensanglantée par les instruments de pénitence. Au-dessus et pour la règle, le vêtement épiscopal, d'un drap commun, dont la couleur faisait presque seule le mérite. Pour une pareille toilette, il ne fallait que quelques instants, et quoique, pendant cette action, son esprit fût toujours en la présence du Seigneur, il regrettait encore ce peu de soins qu'il était obligé d'avoir pour un corps qu'il regardait comme un ennemi et indigne de toute attention.

Après avoir disposé l'extérieur, l'évêque se retirait dans le secret de son cœur. Dans le silence de cette retraite et les ombres de la nuit, seul il répandait son âme devant Dieu par une prière fervente, accompagnée et suivie d'une méditation profonde, toute remplie des sentiments d'humilité,

d'adoration, d'actions de grâces, de douleur des péchés, de bons propos, d'amour et de dévouement à tous les sacrifices des devoirs de la charge pastorale.

Là, sous les regards du Seigneur, il dressait ses intentions de manière à n'avoir, du matin au soir, d'autre but dans ses actions que la volonté ou le bon plaisir de cet auguste Maître. Il marquait le travail de chaque heure du jour et de chaque instant d'une vie qui doit être un hommage perpétuel à la Majesté divine.

La maison épiscopale offrait partout l'édification. Les exercices religieux du chrétien et du prêtre y étaient pratiqués avec régularité. Le travail, les récréations, les repas, la lecture spirituelle, la prière en commun, le sommeil, avaient leurs heures. Chaque chose se faisait en son temps et l'une n'empiétait jamais sur l'autre. L'ordre réglait partout, et avec lui, la paix et le bonheur. Pour la correction des manquements, qui étaient rares, notre bienheureux n'usait pas de reproches, il avait recours aux exhortations de la charité. Ce qui ne coûtait guère à un homme accoutumé dès longtemps aux voies de la douceur, et dont les ordres avaient été des conseils ou des avertissements, ou des prières.

Ce n'est pas qu'il eût reculé devant l'emploi de

la sévérité, si elle eût été nécessaire. Car sa douceur n'était ni timidité ni faiblesse ; mais il avait un don admirable pour vaincre les esprits difficiles et subjuguier les volontés rebelles. On ne peut citer un seul fait de résistance opiniâtre de la part des religieux d'Avlups, pendant les vingt-cinq ans qu'il fut à leur tête. La sagesse, la prudence avec la mansuétude, dirigeaient ses démarches et inspiraient toutes ses mesures. Il avait un conseil d'ecclésiastiques choisis dans le chapitre de la cathédrale et parmi les prêtres les plus considérés par leur piété et leur science. Le sage prélat ne prenait aucune détermination de quelque gravité, sans s'être éclairé de leurs lumières.

Quoiqu'il fut lui-même fort versé dans les sciences ecclésiastiques et sacrées, et qu'il eût appris par l'étude de son propre cœur et par une longue expérience l'art de manier les esprits, il était, par un effet de sa modestie, en garde contre son propre sentiment, et déferait sans peine aux avis de ses conseillers, parmi lesquels Dieu tenait le premier rang ; car, avant de consulter les hommes ou après les avoir consultés, il allait, comme Moïse, au tabernacle interroger le Seigneur ou le conjurer, par une oraison fervente, d'éclairer ses résolutions et de l'aider de sa grâce pour les accomplir.

. Avec ce secours du côté des hommes, dont il s'entoura, et l'assistance divine, le bienheureux Guérin alla en avant avec confiance ; et, comme cela devait être, il commença les réformes par la *maison* de Dieu, c'est-à-dire par le clergé. Que peut un évêque sans un clergé instruit, zélé et édifiant ? Le corps dont il est la tête, paralysé dans ses membres, au lieu de lui être de quelque secours, générerait son action et rendrait ses résolutions vaines.

Mais les temps étaient mauvais : le monde paraissait toucher à sa ruine. Tout ce qu'il y avait d'esprits élevés, d'âmes soucieuses de la grande éternité, effrayés des périls que courrait leur salut dans le siècle, s'étaient réfugiés en foule dans les forêts et les déserts, dans les vallées ignorées des montagnes et dans les cloîtres, pour échapper à la séduction et se sauver de la damnation éternelle. En quelques années, on vit s'élever plus de dix-huit cents monastères, du seul ordre de Cîteaux, et chacun de ces monastères était envahi par les multitudes qui fuyaient, cherchaient un asile contre les scandales qui désolaient la chrétienté : le mal était universel.

La discorde entre le sacerdoce et l'empire, c'est-à-dire, entre les deux ordres sur lesquels repose la société, et sans lesquels elle tombe dans

tous les excès, lorsque le pouvoir ou l'ordre civil fait la guerre au pouvoir ou à l'ordre religieux, ou lui refuse tout concours pour l'observation des lois de Dieu ; les factions pullulaient de toute part, les princes en guerre les uns contre les autres ou avec leurs sujets ; des peuples esclaves sous des maîtres impériaux, insolents ou cruels ; la chrétienté elle-même déchirée par les prétentions sacrilèges des empereurs d'Allemagne au gouvernement de l'Église ; les ambitions excitées et nourries par ces mêmes empereurs, disputant les clefs de saint Pierre, et les souverains pontifes, les vicaires de Jésus-Christ inquiétés à Rome, au centre de la catholicité, forcés souvent de fuir une terre où leur liberté était enchaînée, et l'exercice de leur autorité impossible.

Lorsque le bienheureux Guérin fut appelé au siège épiscopal du Vallais, le pape Innocent II était depuis quelques années hors de ses États, d'où il avait dû se retirer pour chercher un refuge en France, l'asile ordinaire des papes persécutés. Parmi tant d'agitations et de bouleversements, la discipline était sans force, les règles saintes sans autorité, et les passions sans frein ; la plupart des églises manquaient de direction et allaient à l'aventure. Le ministère pastoral, en discredit, n'opposait aux torrens débordés que des digues

impuissantes. Les mœurs particulières et publiques s'altéraient de jour en jour. Le mal avait prévalu jusque dans le sanctuaire. Le Vallais et la Savoie n'avaient pas entièrement échappé à la contagion ; mais le Seigneur avait eu compassion de l'un et de l'autre.

La maison de Savoie comptait alors presque autant de saints (1) que de membres, et ceux-ci étaient nombreux. Son chef Amédée III, maître de la Savoie et d'une partie considérable du Val-lais, donnait avec sa famille l'exemple de toutes les vertus. Il secondait de tout son pouvoir les entreprises qui avaient pour fin l'amélioration morale, religieuse et matérielle de ses États, où il y avait, ce qui s'est rarement vu, une réunion de prélats éminents par la sainteté et dignes des plus beaux siècles chrétiens ; saint Pierre en Tarantaise, saint Anthelme à la Chartreuse ; puis, à Belley, le bienheureux Amédée, abbé d'Haute-combe, évêque de Lausanne, et notre saint Guérin, depuis cinquante ans édifiant nos Alpes, et aujourd'hui sur le siège épiscopal de Sion, d'où ses vertus rayonnaient au loin.

(1) Les enfants d'Amédée furent Humbert III, honore d'un culte public ; Jean et Pierre, religieux à Ranvers ; Mathilde, reine de Portugal, religieuse de Sainte-Croix à Coimbre, après la mort de son époux Alphonse I, l'un des plus grands et des plus vertueux princes de ce royaume ; Marguerite, fondatrice et religieuse du monastère de Bons, en Bugy ; Julienne, abbesse de Saint-André de Vienne.

Notre bienheureux commença par le clergé. Celui de la ville épiscopale fut le premier objet de sa sollicitude. Il n'y avait pas de graves désordres, comme à Saint-Maurice et à Moutiers, où le renouvellement des chapitres fut jugé indispensable, mais un grand relâchement dans le service divin et celui des âmes. La prédication, l'administration des sacrements étaient négligées ; l'ignorance avait amené parmi les fidèles l'oubli des devoirs du chrétien. Les vérités de la foi, mal comprises ou ignorées, avaient dégénéré en superstition ; la crainte de Dieu et de ses jugements, affaiblie ou éteinte dans les esprits, avait laissé un libre cours aux mauvais penchants, et la perversion était presque générale ; la célébration des fêtes étaient regardés comme des choses accessoires, dont on pouvait se dispenser sous les prétextes les plus frivoles. Les cérémonies religieuses, les chants divins, la psalmodie sacrée, les diverses parties, en un mot, des offices divins, étaient accomplis sans gravité, avec précipitation, le culte saint n'avait plus sa majesté ni ses charmes, et, au lieu d'attirer les cœurs à Dieu, les en éloignait. Tout cela venait des ministres du Seigneur, qui avaient perdu dans la dissipation, les amusements et les voyages trop fré-

quents, le goût des choses saintes, et portaient au sanctuaire une attitude et des airs incompatibles avec le respect dû à la présence de Dieu.

La résidence prescrite par les canons n'était pas gardée, le pasteur était trop rarement avec son troupeau, et celui-ci, se voyant délaissé, se jetait dans toutes les voies qui s'ouvraient devant lui, sans s'inquiéter si elles menaient à la vie ou à la perdition. Quelques-uns des membres du clergé, en petit nombre, étaient parvenus aux dignités et aux charges par des voies coupables. Le simonie qui affligait alors l'Église, dans beaucoup de royaumes, n'était pas méconnue en Vallais. Le trafic des choses saintes s'y pratiquait sous des formes moins apparentes et moins odieuses que dans la plupart des autres contrées; il y était moins fréquent et ne s'exerçait que dans l'ombre; mais il existait, et il fallait à tout prix l'extirper.

Il y avait des divisions parmi les membres du clergé. Dans ces guerres entre le sacerdoce et l'empire, les uns avaient embrassé un parti, les autres un parti contraire. Ces divisions avaient nui à sa considération et à son ascendant. Il fallait réunir en un seul faisceau tant de cœurs et de volontés, séparés non par la haine, mais par l'orgueil de parti, plus intolérant et intraitable que

la haine elle-même. Guérin, qui s'était toujours attaché, avec ses religieux, aux papes qui réunissaient en faveur de la légitimité de leur élection, les témoignages les plus nombreux et les plus autorisés et s'était ainsi rencontré, comme il arrive toujours, du côté des vrais souverains pontifes, se trouvait dans la meilleure position pour amener la réconciliation des esprits. Cependant ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à faire oublier aux uns et aux autres leurs torts mutuels et à étendre les semailles de discorde. Sans recourir aux moyens de rigueur, sans reproches, sans menaces ni emploi d'aucune peine ecclésiastique, en les appelant tour à tour individuellement, ou tous ensemble auprès de lui, par des exhortations paternelles, par les douces insinuations de la charité, mêlée aux touchants motifs de la foi, il obtint d'eux une réconciliation sincère. De là à mettre en commun leurs efforts pour instruire par la parole de Dieu, édifier les peuples par une conduite sacerdotale, il n'y avait qu'un pas, et ce pas sera fait.

Après ces heureux préliminaires, l'évêque crut devoir publier et mettre en vigueur les canons des conciles contre la simonie et l'absence des clercs de leurs églises. Ces plaies n'étaient pas faciles à guérir : la cupidité d'une part, de l'autre l'orgueil,

qui ne veut pas s'avouer coupable et déchoir d'une position honorée, étaient les obstacles à l'extirpation de la simonie. En traitant cette plaie, il y avait beaucoup de ménagements à garder : tant d'intérêts étaient en jeu dans cette affaire, que l'on avait vu, sous le pontificat de saint Grégoire VII et de quelques-uns de ses successeurs, la publication des lois contre les trafics simoniaques donner lieu en Italie, en France, en Allemagne, à des soulèvements et à des appels aux armes.

Il n'y eut rien de pareil dans le diocèse de Sion, grâces aux prudentes mesures de l'évêque. Habitué aux voies pacifiques, Guérin, ennemi de toute précipitation et du bruit, agit avec une sage lenteur et dans le silence, évitant l'éclat qui ajoute à l'humiliation des coupables et met ordinairement une barrière insurmontable à leur retour. Les sentiments du repentir auxquels il les amena, joints aux autres dispositions dans lesquelles ses exhortations toutes empreintes de l'affection la plus tendre les avaient mis, lui permit d'user d'indulgence en remettant les truits iniquement perçus des bénéfices, en relevant les coupables des censures encourues, maintenant les uns, après une pénitence édifiante, dans leur dignité, éloignant les autres de leurs places

qu'ils ne pouvaient plus occuper avec honneur et pour le bien public, avec l'attention de leur assurer un asile ou une position acceptable.

Les prescriptions de l'Église sur la résidence des pasteurs, tombées en oubli ou en désuétude, furent renouvelées, acceptées et observées sans trop de difficultés. Quel admirable exemple de la pratique de cette grande obligation le clergé du Vallais avait dans son évêque qui, pendant cinquante ans, n'était sorti du monastère dont il avait la conduite que deux ou trois fois et par l'ordre de ses chefs : du pape pour le règlement des affaires de Genève, et de l'abbé de Cîteaux, pour l'établissement d'Hautecombe !

Qu'un père soit avec ses enfants, un maître avec ses serviteurs, un roi avec ses sujets, rien n'est plus naturel, plus convenable et plus nécessaire. Il ne l'est pas moins, il l'est peut-être bien davantage qu'un pasteur soit avec ses brebis, un curé au milieu de ses paroissiens. Entre eux il ne s'agit pas des intérêts du temps, mais des intérêts éternels que compromettent les absences répétées ou prolongées des pasteurs. La mort frappe, à l'improviste souvent ; souvent aussi elle laisse entre le premier et le dernier coup un intervalle qu'il faut mettre à profit, pour préparer le malade ou le mourant à paraître au jugement de Dieu, et,

si le prêtre est loin, qui lui administrera les sacrements qui remettent les péchés, consolent, fortifient et rendent la mort précieuse devant le Seigneur ?

Mais la résidence coûte beaucoup, elle impose des sacrifices, et dans les lieux écartés, loin de toute société, au milieu des frimats pendant les trois quarts de l'année, la vie du prêtre est un martyre, et dans nos pays de montagnes, ces sortes d'existences ne sont pas rares. Pour les faire accepter avec leurs privations, leurs souffrances et quelquefois leurs périls, l'estime et l'amour des âmes portés à un haut degré sont seuls capables de cet héroïsme.

C'est ce dévouement au salut des âmes que le bienheureux Guérin sut inspirer à son clergé. Lui qui, dès sa jeunesse, avait renoncé à tout et tout vendu pour acheter cette *perle précieuse*, c'est-à-dire pour gagner le ciel qui est le tout de l'homme ou tout l'homme, était éloquent pour persuader de mettre avant tout et par dessus tout l'acquisition de la belle éternité, et de donner tout jusqu'à sa vie, pour le succès de cette grande et unique affaire. Et le salut des pasteurs dépend beaucoup de celui de leurs troupeaux : si ceux-ci s'égarèrent et se perdent par sa négligence, il est sur la route de la perdition. Les avis, les encour-

ragements, les instructions du saint évêque allèrent au cœur de ses prêtres, firent naître chez les uns, et enflammèrent chez les autres le zèle qui enfante les élus ; et, avec ce zèle, il est doux à un prêtre de vivre au milieu des fidèles qui lui sont confiés.

Le devoir de la vraie résidence reprit dans les esprits l'estime qui lui était due et fut rempli avec fidélité, au grand profit et à la satisfaction des peuples.

Pendant que le prélat poursuivait l'accomplissement de ces réformes et donnait à son clergé une nouvelle face, il corrigeait les abus qui se-taient glissés dans la célébration du culte divin. La dignité, le recueillement et la piété qui sont l'âme des offices sacrés, en font le mérite devant Dieu et les tournent à l'édification des peuples, re-

Devant la modestie, la sainte gravité et l'air profondément recueilli du bienheureux Guérin, au cœur, à l'autel, devant le tabernacle où Jésus-Christ réside, au milieu des cérémonies sacrées, prêtres et fidèles étaient émus et doucement ramenés aux pensées de la foi et à une attitude digne d'elle. Lorsque le souvenir de la Majesté du Dieu trois fois saint est présent à la pensée, il agit sur les cœurs et

leur communique les sentiments de crainte et d'humilité, d'abaissement et de componction, que le Seigneur exige de ceux qui paraissent devant lui. L'attitude extérieure est déterminée par les dispositions de l'âme : en général, telle est l'âme, tel est le corps. Pour obtenir cet heureux résultat, l'évêque n'eut presque besoin que de son exemple. Dans ce chef tant désiré, aimé et vénéré, tout portait à l'imitation de ses vertus ; on règle volontiers sa conduite sur celle des personnes qui ont gagné notre amour et notre estime.

Les dimanches et les fêtes redevinrent les jours du Seigneur et des jours de sanctification. Les joies profanes firent place aux joies religieuses, seules vraies, parce qu'au lieu du remords, elles n'apportent et ne laissent dans les âmes que la paix. Le Vallais est encore aujourd'hui une des contrées où le culte saint est célébré avec le plus de foi et de piété. La vertu de religion y est en honneur et pratiquée avec fidélité. Nous en avons été souvent les témoins, et plus souvent encore nous en avons recueilli le témoignage de la bouche de nombreuses personnes qui en avaient reçu beaucoup d'édification. On reconnaît et on sent sur cette terre toujours bénie, que des saints y ont passé, s'y sont succédé et y ont

laisse des traces que le temps n'a pu effacer.
Leur esprit y vit encore ; et , au sein de la
gloire et du repos , ils n'ont point oublié un
pays où leur ministère rencontra la docilité qui
en assura le succès.

Après avoir réglé le service divin dans la cathédrale, qui était alors la seule église de Sion, Guérin mit le clergé de sa ville épiscopale en prière devant Dieu, pendant qu'il visiterait son troupeau. Il partit. Ni son âge, ni la difficulté des lieux, ni la fatigue de courses répétées à travers un pays où il n'y avait alors que des routes informes ou des sentiers scabreux, ne purent le retenir. Le saint vieillard ne tenait nullement à la vie, et le repos n'allait pas à l'activité dévorante de son zèle. Tout ce qui mortifiait la chair allait à son

Guérin visite son diocèse. Etablissement du christianisme en Vallais. Le sang des martyrs de la légion thébéenne y est une semence de chrétiens. Prédication du saint pour les pauvres et les malades. Sa manière de vivre, de se loger, de terminer les différends, d'instruire. Sa sévérité envers les ecclésiastiques. Il pourvoit à la décence des églises, à la pauvreté des ornements sacerdotaux, aux besoins des indigents. Caractère du Vallaisan. Etat matériel et religieux du Vallais. Guérin et Pierre de Tarentaise suivent la même conduite.

CHAPITRE XV.

amour des mortifications. Depuis les vallées qui se terminent par les montagnes de la Fourche où le Rhône prend sa source, depuis les flancs et les hauteurs du Simplon jusqu'à Chillon, dont les évêques de Sion étaient alors les seigneurs, notre bienheureux parcourut les villes, les bourgades, les hameaux et les villages semés dans cet espace. Rien ne l'arrêta ni ne l'intimida. Le salut de son peuple, par le réveil de la foi et la restauration des mœurs, était tout pour cette âme apostolique. La division du pays en communes était alors peu avancée et fort irrégulière. La féodalité était un grand obstacle à cette sorte d'établissement. Les seigneurs laïcs tenaient peu à ces communités des populations, qui, avec leur vie propre et un commencement d'indépendance, auraient créé des difficultés à l'exercice de leur domination. Mais le fractionnement du territoire en paroisses existait. La juridiction spirituelle avait ses limites déterminées par la configuration des lieux et le nombre des habitants. Le Vallais n'était point un pays de mission. Le christianisme y avait pénétré de bonne heure. Placé entre les Gaules et l'Italie, il avait souvent servi de passage aux prédicateurs de l'Évangile qui se rendaient de l'une de ces contrées dans l'autre, et ceux-ci y avaient jeté les semences de la foi. Mais ce n'est

Guérin apparut à ces populations, non comme un seigneur qui vient recevoir des hommages, mais comme un père au milieu de ses enfants. Dur envers lui-même, il n'était envers les siens que bon et miséricorde; s'il blâmait, c'était avec des ménagements qui étaient aux corrections ce qu'elles avaient d'amertume. Souvent il était le médecin des âmes, il son-
dait et pansait leurs plaies, mais d'une main affectueuse et légère, n'apportant que dans la me-

Guérin se trouvait donc au milieu d'un peuple chrétien. De toutes les parties du diocèse de Sion, la vallée d'Anniviers, la plus montagnueuse et la plus reculée, et quelques localités voisines du Grand-Saint-Bernard, étaient les seules où il y eût encore des restes d'idolâtrie.

de siècles, l'Eglise catholique. les schismes qui déchirèrent, pendant cette suite les invasions des Sarrasins, malgré les hérésies et les vicissitudes et les innombrables bouleversements amenés par les irruptions des barbares et maintint avec ses institutions, à travers toutes lors, jusqu'à l'époque où nous sommes, elle s'y le Vallais une féconde semence de chrétiens. Des martyrs de la légion thébéenne avait été pour tholique s'y montre avec son organisation. Le sang qu'à partir du quatrième siècle, que l'Eglise ca-

sure nécessaire à leur guérison. Pour se rendre un compte exact du degré d'instruction des fidèles, il leur adressait des questions sur les vérités premières de la doctrine chrétienne, et, selon les réponses qu'il en obtenait, il insistait ou allait plus avant dans ses interrogations. Il se prêtait, avec les prêtres de sa suite, au ministère de la confession; et là, dans le secret, sous l'œil de Dieu, il achevait en quelques mots l'instruction ébauchée, il purifiait les âmes, les rétablissait dans l'amitié du Seigneur et les confirmait dans les heureuses dispositions où la grâce les avait mises. Au dehors, le saint évêque donnait audience à ceux qui désiraient lui parler; il ne faisait accepter de personne. Il était affable envers tous, et principalement envers les petits et les pauvres. Il avait présent à l'esprit que l'évangélisation des pauvres étant le caractère principal de la divinité de la mission de Jésus-Christ, elle devait être aussi le signe distinctif de la mission divine de ses envoyés. La était le motif des attentions qu'il aimait à leur témoigner. Il les écoutait de préférence et leur donnait les témoignages d'un intérêt tout paternel. Chaque classe de la société avait sa place dans le cœur de ce bon père, sa tendresse les embrassait toutes. Il écoutait les plaintes, examinait les différends, terminait les contestations,

réconciliait les particuliers entre eux, rétablissait la paix dans les familles ; il relevait l'autorité des pères aux yeux de leurs enfants ; il recommandait aux jeunes gens le respect de la vieillesse et aux serviteurs la fidélité envers leurs maîtres.

Les intelligences éclairées, les consciences réconciliées avec elles-mêmes, l'ordre rétabli ou affermi, le règne de Dieu reconnu, le saint prélat passait dans d'autres paroisses où il accomplissait les mêmes œuvres. Ses visites n'étaient pas d'un jour, il demeurait dans les paroisses tout le temps réclamé par les devoirs de sa charge et les besoins spirituels des fidèles. Sa conduite n'était ni hâtive ni précipitée. Il faisait tout avec ordre et maturité.

Le séjour de l'évêque n'était pas une charge pour les cures. Ceux-ci fournissaient le logement dans leurs presbytères, lorsqu'ils étaient assez vastes ; en cas d'insuffisance, les familles aisées offraient leurs maisons avec un empressement qui témoignait de leur foi et de leur vénération pour le père de leurs âmes. Pour la nourriture, la maison de l'évêque y pourvoyait en grande partie. Ainsi que les patriarches, les évêques riches portaient avec eux leurs vivres. Plus indépendants et plus libres, ils étaient moins gênés dans les mesures, quelquefois sévères, que réclamait l'autorité pontificale.

Souvent appelé à connaître et à juger les différends entre les pasteurs et leurs troupes, il était bon que l'évêque parût à l'abri de toute influence, que ses avis ou ses sentences ne donnassent aucune prise au soupçon le plus léger de partialité. L'hospitalité reçue dans les maisons curiales n'eût pas nui à la liberté de l'évêque de Sion, ni altéré ou obscurci les principes de l'équité; mais il fallait paraitre, en ces circonstances, agir en dehors de toute considération de personnes, et par les seuls principes de la justice. Le ministère de réconciliation n'est pas la moindre charge des évêques, et c'est dans les visites pastorales qu'ils l'exercent avec plus de fruits et plus de facilité, parce qu'ils sont sur les lieux où les discussions ont pris naissance, où se rencontrent, avec les témoins, les parties qu'il s'agit d'accorder.

Notre sage prélat donnait beaucoup de soins à l'exercice de ce ministère. Il écoutait avec une douceur inaltérable les plaintes et les griefs que les uns faisaient valoir contre les autres. Il examinait et pesait tout au poids du sanctuaire, veillait afin que la balance n'inclinât que du côté de la justice, ne tenant compte que des faits reconnus et se gardant des préventions qui auraient altéré l'équité de ses jugements; mais en jugeant, il

rien de les attirer, empêche les ouvertures et cet impérieux, acerbe, les aigrit et les éloigne au ami et le soutien des âmes. Tout ce qui est trop ce prix. Le prêtre est le conseiller, le guide, La confiance et la conquête des cœurs sont à

qu'il adressait au clergé.
de la charité entraient dans les recommandations langage, l'aménité des manières, les prévenances sainteté du ministère sacerdotal. La douceur du les offenses lorsqu'elles ne s'attaquaient pas à la fants de Dieu dont ils devaient souffrir et pardonner des paroles et le manque d'égard envers des en-port ; il réprouvait vivement, dans eux, la dureté de leur caractère, de la condescendance et le sup-Il exigeait des premiers, à raison de leur rang et prêtres qui se commettaient avec leurs paroissiens. Notre prélat était moins indulgent envers les

l'orgueil du triomphe.
prouvait ou censurait, et d'abatre, dans les autres, plus d'à-propos l'amour-propre de ceux qu'il im-res et les irritations. Il était difficile de ménager avec aux blessures et avec lequel il prévenait les murmurs dans les procédés, étaient le baume qu'il appliquait ses sentences. La douceur des formes, la grâce pérat ce qu'il y avait de sévère ou d'amer dans juge; et, par les industries de la charité, il tem-n'oublait pas qu'il était père, plus encore que

abandon filial envers leurs pasteurs et leurs pères en Jésus-Christ.

Le prélat offrait lui-même, dans ses relations avec ses diocésains, l'exemple de la bonté et de toutes les attentions charitables.

Parmi ces populations aux mœurs rudes comme le pays, Guérin évitait les froissements par la franchise et le laisser-aller d'un homme habitué à traiter avec les habitants des montagnes. Il ne heurtait jamais, et par ses caresses et la puissance de son zèle, il assouplissait avec facilité ces natures d'une civilisation peu avancée, mais fortes et généreuses. L'entrain et la rondeur du saint évêque allaient à merveille à ces montagnards, qui, sous une écorce quelquefois grossière, avaient un cœur droit et loyal, incapable de la moindre dissimulation.

De cette loyauté mutuelle naissaient ces sentiments d'attachement et de cordialité qui, sans rien diminuer de la vénération due au représentant de Jésus-Christ, faisaient aimer, dans ses paroles et ses exhortations, les saintes et sévères maximes de l'Évangile.

Plus notre bienheureux voyait ces peuples, plus il les aimait ; son zèle pour leur sanctification en recevait chaque jour un nouvel accroissement, et il était en droit de dire avec Jésus-Christ, qu'il

représentait si bien par ses vertus : *Je suis venu apporter le feu sur la terre et mon unique désir est qu'il embrase les cœurs* (1).

Le passage du vertueux pontife à travers le Val-lais était comme un incendie. Les âmes étaient vraiment sous l'action de l'amour de Dieu. Saint-Bernard connaissait bien l'évêque de Sion, lorsqu'il l'appelait, bien des années avant son élévation à l'épiscopat, *le soleil des Alpes*, dénomination qu'il lui appliqua de nouveau lorsqu'il apprend qu'il est appelé au siège de Sion. Guérin est un vrai *soleil* pour le Vallais, comme il l'avait été pour la vallée d'Aups ; il en dissipe les ténèbres par la clarté de sa doctrine, il fond la glace des cœurs par la chaleur pénétrante de sa parole. Les ténèbres de l'ignorance, si répandues en ces malheureux temps, ne tenaient pas devant la simplicité et la lucidité de ses prédications, où les principales vérités de la foi étaient présentées dans un langage tout paternel. Devant ces vérités, nécessaires au salut, mises à la portée des plus faibles intelligences, disparaissaient, comme les ombres à la naissance du jour, les préjugés, les erreurs et les superstitions, fruits de l'ignorance et du mensonge.

Le prélat ne faisait point de longs discours ; ni

(1) Saint Luc, xii, 49.

le temps ni ses forces ne le permettaient ; et il préférerait, avec saint Paul (1), *cinq paroles entendues*, comprises et méditées, à *dix mille paroles* que les auditeurs ne retiennent que très-difficilement, sur lesquelles leur attention se perd et dont ils ne retiennent que peu ou point de fruits. Ses instructions étaient des abrégés substantiels des enseignements évangéliques, pleins de cette chaleur douce et vivifiante qui est le caractère dominant des prédications des hommes de Dieu ; et, dans l'évêque de Sion, cette chaleur avait je ne sais quoi de pénétrant et de vif, puisé dans ses communications intimes et ses contemplations de la divinité pendant plus de cinquante ans de vie dans la solitude.

Du cœur embrasé de notre bienheureux s'échappaient des flammes qui, en éclairant les âmes, les purifiaient et les sanctifiaient.

Après l'avoir entendu, les fidèles retournaient à leurs foyers, se disant à eux-mêmes et les uns aux autres avec les disciples d'Emmaüs : *N'étions-nous pas tout feu pendant qu'il parlait et nous ouvrait le sens des divines Écritures* (2) ?

Dans ses courses apostoliques, notre prélat rencontra de nombreux abus ; la pratique des sacre-

(1) I. AUX COR., XIV, 19.
 (2) EV. SAINT LUC, XXIV, 32.

ments était ou négligée ou entourée d'obstacles suscités par la négligence des pasteurs, qui reculaient devant la peine d'entendre les confessions, de porter le viatique, l'extrême-onction et les autres grâces de leur ministère aux malades ou aux infirmes des hameaux et des habitations éloignées du chef-lieu dont l'abord était difficile. Des usages puérils, ridicules, superstitieux même, s'étaient glissés dans l'administration de ces sources de grâces, dans la célébration des divins mystères, et l'assistance aux cérémonies religieuses. Dans beaucoup de localités les églises étaient pauvres, dénudées, sans ornement et quelquefois dans un état de malpropreté qui contrastait avec la sainteté et la sublimité de leur destination. Les autels étaient informes, sans un mobilier complet et conforme aux sages dispositions des canons ecclésiastiques. Les sacristies manquaient des linges, des vêtements sacerdotaux et des vases requis pour l'oblation du très-saint sacrifice de la Messe. Le saint évêque, qui brôlait du zèle de la Maison de Dieu et en aimait la beauté, lui qui avait une si haute idée des grands de Dieu, de la sainteté de son culte et de l'obligation où sont les prêtres de répondre aux désirs des fidèles et des malades surtout qui réclament leur assistance et les secours sacrés dont la dispensation leur est confiée,

ressentait une profonde douleur de voir le Seigneur traité avec cette indignité, ses temples délabrés, ses autels sans parure et ses ministres, au milieu des plus augustes mystères, sans autres ornements que des haillons. Ce qui l'attristait bien davantage, c'était l'éloignement des sources où le Sauveur verse ses dons sur les chrétiens, et l'apathie des ecclésiastiques à dispenser les secours et les consolations de la religion à ceux qui sont aux portes de la grande éternité. Ce triste état de choses ne se présentait que trop souvent, dans un pays où les visites pastorales étaient presque tombées en désuétude et où le zèle des pasteurs, abandonnés à eux-mêmes, loin de l'œil de leur évêque, manquait de stimulant.

La présence, les instructions, l'exemple, les reproches, les encouragements du saint évêque rapprochés, les prêtres de leur assoupissement, veillèrent l'ardeur dans les tièdes, en ranimant la foi obscurcie chez les uns, affaiblie et sans force chez les autres. L'évêque, pour l'entière guérison de ce mal, c'est-à-dire de l'abandon où ses fidèles étaient laissés dans plusieurs paroisses, dut recourir à des mesures que nous rapporterons bientôt.

Quant au dénuement des églises et des sacristies, le prélat y remédia en provoquant les offrandes

des fidèles, la générosité des prêtres, et en inspirant aux uns et aux autres l'amour de la décence et de la beauté de la demeure du Seigneur. De même que son saint ami et métropolitain, l'archevêque de Tarentaise, il consacra à cette œuvre de réparation les revenus de son évêché que n'emportaient pas d'autres nécessités urgentes. Le bienheureux Guérin ne hésait pas, il ignorerait la crainte du lendemain, le pain de chaque jour lui suffisait, celui du jour suivant viendrait à son heure ; il avait ainsi vécu, sans que l'aimable pourvoyeuse que nous appelons la Providence, eût trompé son attente. Partager l'aliment quotidien qu'il recevait de la bonté de Dieu avec les pauvres, était son bonheur ; et de ce nombre était le Seigneur lui-même dans ses temples, ses autels, son culte et ses ministres. Il vint donc en aide, selon son pouvoir, à la pauvreté des lieux consacrés par la présence de Jésus-Christ. Les autels reçurent un ameublement convenable, les sacristies les ornements et les linges indispensables au culte divin, les églises furent restaurées et mises en un état de décence que la plupart d'entre elles ne connaissaient plus.

Tout ne se fit pas en un jour ; mais le mouvement une fois donné ne se ralentit pas, et, avant de mourir, il eut la consolation de voir la décence

dans le lieu saint, et le culte divin remis en honneur à la grande satisfaction des prêtres et des fidèles.

Un autre objet de la sollicitude du saint évêque fut le soulagement des pauvres. On sait que les institutions en faveur des malheureux dont le monde est rempli, datent toutes de l'établissement de la religion chrétienne ; et leur création est l'œuvre du clergé, et en première ligne des évêques qui, par leurs prédications, leurs exemples, ont répandu sur la terre l'esprit de charité, par lequel les souffrances et les joies sont communes entre les chrétiens, ceux-ci ne formant qu'un seul et même corps dont Jésus-Christ est le chef et dont ils sont les membres, et dans un corps bien organisé, les membres s'entraident et se soulagent mutuellement. Tel est le principe fondamental de cette charité universelle qui a ouvert des asiles et préparé des secours à toutes les infortunes, partout où elle a exercé son empire. Guérin était plein de cet esprit de charité. Les hommes vraiment pieux sont tous des hommes de miséricorde (1), il compatissait aux privations et aux douleurs de ses peuples avec un cœur de père. Il était infirme avec les infirmes, pauvre avec les pauvres, affligé avec ceux qui étaient dans

(1) Ecclésiast., xl, 10.

l'affliction; son âme n'était insensible à aucune souffrance, et chaque peine, chaque misère trouvait auprès d'elle assistance, consolation et secours.

Ce n'est pas que le Vallais eût dans son sein beaucoup de pauvres proprement dits. Si la richesse y était rare, la pauvreté ne l'était guère moins; l'état général, c'était la médiocrité avec laquelle les familles où règnent l'ordre et la sobriété se suffisent à elles-mêmes. Les habitants du Vallais étaient alors plus encore qu'aujourd'hui un peuple de pasteurs. Le lait et la viande des troupeaux faisaient sa nourriture avec les plantes potagères de ses jardins et les productions de quelques champs semés de petits blés; les arbres fruitiers servaient à la nourriture et à la boisson, la toison des brebis, leurs peaux et celles des autres animaux domestiques, préparées dans les familles, fournissaient les vêtements et les chausses nécessaires, d'une plus longue durée et d'une plus grande utilité que les étoffes et les chausssures brillantes si travaillées de nos temps modernes. Le chanvre et le lin ne manquaient pas plus que les mains pour les préparer et en faire un linge doux et fort, propre aux travaux des montagnes. Les impôts, les prestations, les charges publiques de toute nature de notre époque

étaient inconnus à ces populations, qui n'avaient à payer aux seigneurs des terres que de légères redevances, la plupart en nature, et dont elles étaient souvent exemptes par la charité des évêques, seigneurs et suzerains de ces contrées. C'était la vie patriarcale avec son indépendance, ses libertés, ses franchises et ses mœurs simples et pures (1).

Mais la pauvreté et la souffrance sont de tous les lieux et de tous les temps : la vie pastorale la plus innocente et la plus heureuse n'en est pas exempte. Pour être moins exposée aux ravages des passions brutales et aux misères qu'elles entraînent à leur suite, elle n'est pas à l'abri des intempéries des saisons, des maladies et des autres nombreux fléaux par lesquels le Seigneur éprouve les siens et châtie ses ennemis. Les sécheresses, des hivers précoces, des pluies trop persévérantes, des neiges trop hâtives ; des miasmes pestilentiels venant on ne sait d'où, frappent les troupeaux, nuisent à leur fécondité, en dépeuplent les étables ; les infirmités, les accidents, la mort qui les suit portent la désolation et font des vides regrettables dans les familles ; les causes d'appauvrissement

(1) Il reste encore aujourd'hui de nombreux vestiges de ce genre de vie dans les localités éloignées des centres peuplés, où le voyageur et le touriste n'ont point passé.

et de douleurs ne sont encore au milieu des vallées des montagnes que trop nombreuses.

L'évêque de Sion trouva des pauvres et des malheureux sur sa route parmi ses enfants, et ceux-ci reçurent de sa tendresse paternelle les paroles qui relèvent et consolent et le secours dans leurs besoins. Devant la nécessité extrême, il ajoutait à ses privations pour avoir le pain et le vêtement pour apaiser la faim et couvrir la nudité.

A Salvans, à Saint-Maurice, sur la terre des martyrs, à Tamiers, à Conlians, l'évêque de Sion et l'archevêque de Tarentaise s'étaient vus, et, pour ces saints hommes, d'une même vocation, d'une même profession, du même ordre dans le cloître et hors du cloître, se voir s'était s'entendre, se communiquer leurs pensées, leurs desseins et s'exciter mutuellement à l'accomplissement des grands devoirs de l'épiscopat. La charité et les œuvres de l'un nous font connaître celles de l'autre. Tous les deux pauvres par leur choix et par vœu étaient entièrement détachés des biens de la terre.

Ceux que la charge épiscopale avait mis à leur disposition n'avaient de prix à leurs yeux que comme moyen d'alléger les souffrances de leurs peuples et de les attacher à Dieu par les

bienfaits qu'ils recevaient de ses ministres. Et, comme le saint archevêque de Tarentaise, le saint évêque de Sion se dépouilla plus d'une fois de ses vêtements, et plus d'une fois aussi il dut se priver des aliments nécessaires en faveur des malheureux qui réclamaient son assistance.

CHAPITRE XVI.

Visites pastorales (Suite). L'évêque de Sion parcourt les vallées et les lieux de l'accès le plus difficile. Ses visites aux malades. Guérin dans les cabanes des paysans. Il va dans la vallée d'Anniviers et dans celles qui touchent de près au Grand-Saint-Bernard. Restes d'idolâtrie. Le Grand-Saint-Bernard ; intérêt de Guérin pour ce grand établissement. De retour à Sion, il dresse des règlements. Principes qui leur servent de base. Secrets des succès apostoliques du prélat. Docilité du clergé du Vallais. Guérin Eugène III à Sion et à l'abbaye de Saint-Maurice. Guérin assiste dans la consécration de l'église de ce monastère. Hospitalité ; le saint la fait servir au profit spirituel de son diocèse. Sa manière d'agir envers les grands. Fermé et doux.

Le zèle de Guérin s'étendit à toutes les parties de son diocèse. Il n'y eut ni montagnes si escarpées, ni vallées si profondes et si reculées qu'il ne voulût voir, instruire, et auxquelles il ne fit part des grâces du ministère pastoral. Il savait qu'il était redevable à chacun de ses enfants et sa charité ne permit pas que l'on pût dire que le moindre d'entre eux eût demandé le pain de la foi sans le recevoir, et quand, retenus par les

infirmes, la maladie et l'âge, ils ne venaient point à lui, il allait lui-même à eux. Rien de plus touchant que ce saint évêque au chevet des malades, ou assis sur une chaise de bois grossièrement travaillée, près des vieillards et des enfants, bénissant les uns et les autres, adressant la parole à chacun, les exhortant avec une affection paternelle à faire honneur à leur qualité de chrétien par une conduite irréprochable, à mettre avant toute autre chose le salut de leurs âmes. Il avait pour les malades les mots qui consolent et fortifient ; et, pour les vieillards, les regards dus à leur âge et les témoignages qui leur inspiraient le respect de leurs cheveux blancs et les rendaient vénérables à leur famille.

On croit que le bienheureux prélat eut beaucoup de part à l'extirpation de l'idolâtrie de la vallée d'Aniviers, dont les évêques de Sion étaient seigneurs temporels. C'est à son temps que l'on rapporte le triomphe final du christianisme dans cette contrée montagneuse où étaient venus se réfugier, après la mort d'Attila, des restes de l'armée de ce barbare, composée partie de mahométans et partie de païens. Celui qui se disait avec raison le fléau de Dieu avait recruté ses troupes un peu partout, mais principalement chez les nations barbares et infidèles.

Mais, quoi qu'il en soit de l'origine des habitants d'Anniviers, il est hors de doute qu'ils étaient idolâtres, et qu'ils restèrent jusque fort tard attachés à leurs superstitions, et qu'ils ne furent définitivement convertis que sous l'épiscopat de Boson et ses premiers successeurs, dont saint Guérin est le plus proche. Et parmi ces derniers, Guérin est le seul qui se présente à nous avec tous les caractères de l'Apôtre. Un prélat d'une si grande vertu dut tenter l'impossible pour arracher de ces terres jusque aux derniers vestiges du culte idolâtrique. La simplicité même des mœurs de ce peuple, conservée presque jusqu'à nos jours, annonce le passage dans cette vallée d'un apôtre aux mœurs antiques et à la vie pastorale.

Et ce ne peut être que le bienheureux Guérin qui, soit à Molesme, soit dans la vallée des Alpes, n'avait vécu, pendant plusieurs années, que d'herbes et de racines, jusqu'au jour où le défrichement des forêts et la création de pâturages permirent à lui et aux siens de nourrir des troupeaux, dont le lait leur servit dès lors de nourriture.

Anniviers, quand Guérin arriva à Sion, était depuis peu devenu la propriété des évêques du Vallais, et, avant d'être les maîtres du territoire, il n'était pas sûr d'essayer l'évangélisation des Annivisiens, aux trois quarts sauvages. Que noire

bienheureux ait eu une part considérable à la conversion de cette population, tout autorise à le croire.

Les gorges et les vallées les plus rapprochées du Grand-Saint-Bernard reçurent aussi les pas de notre évêque. Ce grand établissement humanitaire, l'un des plus dignes de l'admiration et de la reconnaissance des hommes, n'en était plus alors à ses commencements. Ses possessions s'étaient considérablement agrandies, et, parmi les bienfaiteurs de cette institution, les princes de Savoie occupent les premiers rangs, et, à la tête de ces derniers, il est juste de placer le comte Amédée III, dont Guérin, avec les saints Hugues de Grenoble, Pierre de Tarentaise, étaient les conseillers. Sous l'inspiration de ces vénérables pontifes, ce prince fut magnifique en libéralités envers les maisons religieuses de ses Etats : Haute-Combe, Tamiers, l'abbaye d'Avullys, celle d'Agagne (Saint-Maurice), le Grand-Saint-Bernard ; et comme il jouissait en Vallais de beaucoup de droits et de nombreuses terres, il en fit part surtout à ce dernier, qui s'étendit aussi dans ce pays. Mais ces possessions étaient enclavées dans le diocèse de Sion et soumises à la juridiction de ses évêques. Sur les terres du Saint-Bernard, Guérin se trouvait chez lui, d'autant plus heureux qu'il foulait

un sol sanctifié par la prédication du fondateur, le saint archidiacre d'Aoste et possédé par les dignes enfants et les imitateurs de sa charité. Il eut dans la visite de ces lieux beaucoup de consolations ; les habitants se montrèrent empressés à recevoir les paroles de ses lèvres et les bénédictions de son ministère. Il en bannit quelques restes des superstitions païennes qui avaient résisté jusque-là à tous les efforts du zèle de saint Bernard et de ses disciples.

Quoique les détails historiques sur les rapports du saint avec la Congrégation du Saint-Bernard manquent, tant de bouleversements, de guerres, d'incendies des archives étant survenus dès lors, il n'est pas permis de mettre en doute le dévouement de notre saint à tout ce qui pouvait accroître sa prospérité et favoriser l'exercice de cette charité héroïque dont elle donnait depuis plus de cent cinquante ans l'exemple au monde et qu'elle n'a cessé d'exercer pour le bonheur de l'humanité. Cette maison et l'abbaye de Saint-Maurice sont des gloires dont le Vallais peut être justement fier. Quelle durée ! et quelles œuvres accomplies pendant ce long espace de siècles par ces établissemens sans rivaux ! Ils sont restés debout parmi les ruines amoncelées autour d'eux par le temps et les révolutions des empires. L'Europe a changé

plusieurs fois de face, et, au milieu de ces changements, ils sont restés toujours les mêmes. Notre saint dut être bien sensible aux bénédictions que le Ciel versait à pleines mains sur ces deux maisons hospitalières à divers degrés, mais sœurs par la prière et la charité.

Notre bienheureux ne se borna pas à une visite de ses paroisses. Jusques à la fin, il aima à les revoir et à s'assurer par lui-même si elles marchaient selon les commandements du Seigneur et les règles qu'il leur avait tracées.

De retour à Sion de ses visites, le vertueux prêtre examinait avec soin l'état des paroisses qu'il venait de parcourir, leurs besoins, leurs ressources, les obstacles ou les facilités de la vertu, le degré de piété ou de bonne volonté où il avait laissé les fidèles, les désordres qu'il y avait remarqués ; il rappelait à son souvenir les observations faites sur les lieux, puis il arrêtait les dispositions à prendre et dressait des règlements propres à maintenir le bien accompli et à servir de guide et d'aiguillon dans la route du salut.

Notre bienheureux avait la pratique des hommes, et par la longue expérience des voies intérieures, il connaissait les ressorts du cœur humain et le secret de les mouvoir à propos et utilement. Rien de ce qui assure le succès dans le gouver-

N'exiger rien au-delà des forces et de la mesure
 de bonne volonté des inférieurs ; dans les com-
 mencements, se contenter de peu, de crainte de
 paraître sévère ou trop exigeant ; fermer les yeux
 sur des accessoires et n'aborder que ce qui est de
 rigueur, c'est la règle tracée par saint Paul : don-
 ner du lait aux enfants dans la vertu et réserver la
 nourriture solide à ceux qui sont forts ; soulever
 avec douceur et donner le bras qui soutient et aide
 la marche des infirmes dans la foi ; tolérer une
 foule d'imperfections, de fautes légères, des cou-
 tumes même peu favorables au développement des
 bonnes mœurs et attendre du temps, de la réflexion
 et de l'action soutenue du ministère ecclésiastique
 les réformes que les brusqueries et les précipita-
 tions du zèle rendraient impossibles ; ménager les
 esprits, les éclairer, les disposer par la persuasion
 à vouloir ce que la religion ordonne ; ne pas
 heurter de front les multitudes, en essayant de les
 sévérer tout-à-coup et sans une préparation suffi-
 sante des amusements dangereux, devenus chers
 à la foule par une longue habitude, c'est à ces
 principes que se rattachaient ses avis, ses conseils,
 ses ordonnances ; ils étaient la règle de sa con-
 duite envers son peuple et son clergé. Com-
 mander peu et être obéi, valait mieux que com-

mander beaucoup avec peu ou point d'obéissance. Mais les succès du gouvernement du saint prélat dans la ferveur de ses prières et le mérite de ses austérités. Homme d'oraison dès la première jeunesse, son union avec Dieu n'était jamais interrompue, et parmi le mouvement et la multiplicité des affaires, il avait toujours son âme élevée vers lui et toutes ses actions étaient des prières ; il n'agissait, il n'ordonnait, il ne prêchait qu'après avoir demandé au Seigneur ses bénédictions. Il n'est pas étonnant qu'avec un tel patronage il réussit dans ses entreprises.

A la prière, Guérin joignait la mortification. Il se regardait comme une victime et s'offrait sans cesse à Dieu en expiation des péchés de ses enfants, suppléant dans sa propre chair à ce qui leur manquait pour avoir part à l'application des mérites de Jésus-Christ. Sans parler des veilles, des jeûnes, de la discipline et du cilice qu'il ne quittait jamais, que n'eut pas à souffrir ce pontife saint, innocent, dans ses courses apostoliques à travers les précipices, de la chaleur étouffante des jours dans ces gorges des montagnes, dans ces vallées resserrées et l'étroite enceinte des églises, sans cesse occupé de la prédication et de l'admini-

Après les matinées laborieuses, venaient, le soir, d'autres occupations plus difficiles, et peut-être aussi pénibles; il arrangeait les procès, réconciliait les parties, entendait les plaintes des pasteurs contre leurs troupeaux et les plaintes de ceux-ci contre leurs pasteurs, et, quand le jour ne suffisait pas, il consacrait à ce ministère de la réconciliation une partie des nuits.

Accoutumé aux veilles, il n'accordait pour l'ordinaire qu'un temps très-court au sommeil, et c'était vraiment une merveille qu'avec tant de sollicitude et de labeurs, ce vieillard résistât à des fatigues qui eussent dépassé les forces d'un tempérament jeune et robuste. Mais la volonté du Seigneur, qui est la sanctification des hommes, doublait sa force: la conversion des pécheurs, l'affermissement des justes dans la piété lui causaient une joie qui ne laissait que peu de place au sentiment de la douleur et lui tenait lieu de repos. C'est l'explication de l'action infatigable de quelques saints, tels que saint Grégoire-le-Grand et saint Basile, avec des santés débiles et des corps infirmes ou souffrants. Devant le bonheur de sauver des âmes, les fatigues et les souffrances étaient comptées pour rien.

Guérin en était là. C'est le bon pasteur qui court, à travers mille périls, à la recherche de la brebis

égarée et la reporte plein de joie sur ses épaules au bercail ; c'est le père de famille qui, oubliant de ses années, de son rang et de ses infirmités, va à la rencontre de son fils prodigue, le reçoit dans ses bras, le presse sur son sein et le reconduit à la maison, étranger à tout autre sentiment que celui de l'allégresse d'avoir retrouvé son enfant perdu et de voir rendu à la vie le fils qu'il croyait mort.

En accomplissant, au prix de tant de souffrance, l'œuvre de sa mission, il instruisait ses prêtres par son exemple avant de le faire par ses exhortations. Il leur montrait le prix des âmes, révélait dans eux le zèle du salut de celles que le Seigneur leur avait confiées, et leur apprenait que, pour la réussite de cette grande et unique affaire, ils ne devaient reculer devant aucune fatigue, et, au

besoin, donner leur vie.

Les exemples et les instructions du bienheureux prêtre portaient leurs fruits. Ses exhortations, ses reproches mêmes étaient reçus avec docilité, parce qu'il n'y avait rien d'amer ; tout avait sa source dans la charité du cœur du bon et zélé pasteur. On n'a pas d'exemples que ses recommandations aient rencontré parmi ses prêtres des résistances opiniâtres. Elles étaient, d'un côté, si bien apprises aux nécessités des temps et des mœurs,

et, de l'autre, elles étaient appuyées sur l'autorité d'un pontife révérent qui ne conseillait et ne prescrivait que ce qu'il faisait lui-même : de cette sorte, il ne venait à la pensée d'aucun ecclésiastique de les blâmer ou d'en contester seulement la convenance et la justice.

Quant aux prêtres des paroisses que l'âge, des infirmités ou quelque cause morale rendaient incapables d'exercer avec fruit le ministère du salut, le sage et bon prélat pourvoyait à leur insuffisance, en leur adjoignant quelques ecclésiastiques capables. Il respectait ainsi leur position acquise, et s'ils étaient, par l'irrégularité de leur vie, un sujet de médisance et qu'il n'y eût pas espoir d'amendement, il les retirait des lieux où leur présence était un scandale, et leur assurait sur ses propres revenus une existence à l'abri des besoins, sans cesser de travailler à leur faciliter le retour à une conduite digne de leur double caractère de chrétien et de prêtre.

L'hospitalité que le Saint-Esprit recommandait aux évêques et aux prêtres était une des vertus les plus chéries de notre saint. Il la pratiquait sur une large échelle, surtout envers les voyageurs et les ecclésiastiques de son diocèse. Ces derniers étaient accueillis avec des attentions particulières, et, à l'empressement et à la bonne grâce des

serviteurs, il leur était facile de juger qu'ils étaient dans la maison d'un bon père.

Le Seigneur récompensa l'évêque de Sion, non en lui adressant trois anges, comme à Abraham, mais un personnage d'un ordre bien supérieur : Eugène III, le Vicaire de Jésus-Christ, le père des chrétiens, le docteur universel. C'était dans le mois de juin 1146. Ce pape, connu, avant son élection au souverain pontificat, en 1145, sous le nom de Bernard de *Pise*, sa vie natale, avait été religieux de Cîteaux sous saint Bernard, puis abbé, dans le même ordre, de Saint-Anastase de Rome. Il avait été lié avec le saint évêque de Sion par les doux liens de la fraternité monastique. Son élévation sur la chaire de saint Pierre n'avait pas effacé de son cœur le souvenir de l'abbé des Alpes, autrefois son frère en religion et maintenant son frère dans l'épiscopat. Nous ne dirons pas le bonheur de Guérin à recevoir un hôte aussi illustre et aussi aimé, l'une des plus grandes gloires de l'ordre de Cîteaux, auquel notre bienheureux appartenait toujours par un dévouement parfait. Dans les rencontres sur la route de la vie de ces personnages éminents par la dignité et la sainteté, il y a je ne sais quelle grandeur, quelles émotions, quelles situations d'âmes que l'esprit conçoit à peine et que le langage humain ne dira jamais

qu'en des termes affaiblis. Guérin, les larmes aux yeux, fut aux pieds du pape, puis dans ses bras et sur son sein. Sa voix, devant tant de grandeur et tant d'affliction, était comme étouffée par les sanglots ; il était là en présence du vicaire de Jésus-Christ fuyant devant la rébellion des Romains et allant en France chercher un asile d'où il pût en sécurité et avec indépendance régir l'Église universelle et attendre de la réflexion et du temps que les Romains reconnussent leur prince et se soumissent à son autorité.

La situation d'Eugène III était triste et cruelle. Notre bienheureux fit tout ce qui était en son pouvoir pour relever l'âme du pontife, opprimée par la douleur, et adoucir, par les témoignages de sa vénération et de son amour, et les démonstrations de la foi et de la piété du peuple Vallaisan, les amertumes que lui causait l'ingratitude de ses sujets rebelles.

L'évêque de Sion accompagna le pontife à Agagne, et l'assista dans la cérémonie de la consécration de l'église du Monastère, cérémonie qui eut lieu au milieu d'une foule immense, et fut entourée de toute la pompe désirable en une circonstance aussi solennelle.

D'Agagne (Saint - Maurice), le bienheureux

Guérin, après avoir pris congé de Sa Sainteté, reprit le chemin de sa ville épiscopale, pour continuer les œuvres de son ministère pastoral, et, par dessus tout, l'exercice de l'hospitalité dont il venait de recevoir une si douce récompense.

La table du saint évêque était simple et frugale, mais servie avec une sorte d'abondance, et s'il n'y avait rien pour les besoins factices et la sensualité, rien aussi n'y manquait pour une réflexion nécessaire et copieuse.

Guérin, attentif à tout, profitait de la présence de ses hôtes nombreux pour s'éclairer sur l'état de son diocèse. Des réponses à des questions directes et prudentes, soit de sa part, soit de la part des prêtres de sa maison, il recevait des lumières qui le dirigeaient dans ses mesures administratives. Il acquérait sur les hommes et sur les choses des connaissances nécessaires à un homme public, surtout à un évêque, auquel on pardonne difficilement des démarches hasardées ou des actes d'une sagesse douteuse.

Simple et bon avec tous, l'évêque de Sion était admirable avec les grands. Sans se répandre en éloges, sans descendre jamais devant eux à la flatterie, il les gagnait par les prévenances d'une charité toute pastorale, et les captivait par le charme de ses vertus dont ils subissaient l'in-

fluence comme à leur insu. Devant sa modeste
sans apprêt, leur orgueil était subjugué. A sa
conversation toujours polie, grave, sans rudesse,
à la fois utile et agréable, dont chaque parole
avait son intérêt, les esprits difficiles et conten-
tieux étaient captivés. Aux prétentions exagérées,
il opposait le calme d'une modération pleine de
bienveillance ; aux exigences injustes, une résis-
tance paisible et raisonnée, et aux emportements
de l'humeur ou de la colère la retenue et le si-
lence. On pouvait se plaindre de ses refus, mais
on était forcé intérieurement d'approuver les rai-
sons qui les avaient rendus nécessaires.

Notre bienheureux n'exigeait rien pour lui per-
sonnellement, mais il tenait à l'honneur de son
rang et au respect dû à la sainteté du caractère
dont il était revêtu. C'eût été pour lui une peine
sensible de voir le premier méconnu et le second
outragé ; mais il n'eût pas élevé la voix ni mani-
festé de l'indignation contre les personnes qui se
seraient oubliées jusque-là. Quant aux paroles peu
mesurées, aux inconvenances et grossièretés de
ton et de langage, il n'avait pas l'air de s'en
apercevoir, et s'il y avait donné occasion, il s'en
humiliait en demandant pardon à Dieu, mais il
ne s'en troublait d'aucune manière.

Le Vallais ne fut jamais plus tranquille que sous l'épiscopat de notre bienheureux. Pendant les douze ans de sa durée, il n'y eut pas de troubles. Guérin, de son côté, avait, dès son arrivée à Sion, réglé avec le comte de Savoie les contestations pendantes, et disposé toute chose de manière à ne pas être distrait ou détourné, par les affaires d'administration temporelle, de la sollicitude que réclame d'un évêque la sanctification de ses peuples.

Il ne se mêla que très-rarement, directement

Les temps de l'épiscopat de Guérin. Ce qu'est et ce que fait le saint évêque de ces titres d'honneur et de juridiction temporelle. Sa conduite toujours humble et pacifique. Recrutement du clergé. Il prépare une nouvelle génération de bons prêtres et donne à la réforme ecclésiastique dont il s'était fait un devoir, dès son entrée à Sion, ce qui en assurera la durée. L'état du Vallais sous son épiscopat. Guérin est à l'exclusion de toute affaire à ses devoirs d'évêque. Ses retraites à l'abbaye d'Aulps. Combien elles sont profitables à son diocèse. Son bonheur au milieu de ses anciens frères en religion. Amitié des saints.

CHAPITRE XVII.

et de près, aux affaires du gouvernement civil et à la gestion des redevances de la mense épiscopale. Il avait des agents bien choisis, sur lesquels il se reposait de ces soins. S'il intervenait, ce n'était guère que pour alléger les charges des tenanciers de l'évêché et tempérer les rigueurs de ses mandataires. Dans notre saint, le maître ne se montrait presque jamais, c'était le père de famille qui voulait l'ordre dans la maison, mais qui n'était pas permis qu'aucun de ses enfants fût traité avec dureté. Ses titres de seigneur, de comte, de suzerain, ne servaient entre ses mains qu'à adoucir le sort de ceux qui relevaient de son autorité, à faire respecter et aimer le ministère ecclésiastique.

Par ses actions, plus encore que par ses paroles, notre bienheureux laissait bien voir qu'il n'était pas venu en Vallais pour y être honoré et servi, mais bien pour y servir et s'immoier au salut de tous. Au lieu d'affecter la domination, il était, par ses sentiments, aux pieds et, de fait, à la disposition de chacun de ses diocésains.

Guérin, malgré sa modestie et son amour de l'obscurité, était connu au loin ; nous l'avons vu, lorsqu'il était encore abbé du Monastère des Alpes, choisi par le Souverain-Pontife comme médiateur dans les affaires d'Etat du dehors. De-

venu évêque de Sion, il restreignit ses relations hors du Vallais, autant que le devoir le lui permit, et par celles qu'il dut conserver ou établir avec les plus illustres personnages de l'Église et du siècle, il n'oublia jamais de les faire tourner à l'avantage de son diocèse, d'où il ne sortait que pour aller une fois, chaque année, à la fin de l'automne, se reposer quelque peu de ses fatigues et retremper sa ferveur dans la retraite au milieu de ses anciens frères et enfants de l'abbaye d'Aulps. Hors ce temps et celui des visites pastorales, il ne quittait jamais la ville épiscopale où, parmi les travaux de son ministère, celui du recrutement et de la formation d'un clergé vertueux avait toujours la première place. Il réunissait et dirigeait dans les voies de la piété les enfants et les jeunes gens chez lesquels se déclarait la vocation à l'état ecclésiastique. Il les avait près de lui, dans sa maison, sous ses yeux, afin d'être à portée de suivre et de secourir dans ces esprits et ces cœurs encore jeunes, le développement des vertus sacerdotales, et de leur inspirer l'amour des sciences ecclésiastiques. En les instruisant, il les formait à la pratique de la sagesse, soit par lui-même, soit par des ecclésiastiques amis de son esprit; il préparait au Vallais des générations de prêtres destinées à remplacer celles qui allaient

descendre dans la tombe ; et par là il assurait à son diocèse une succession d'ecclésiastiques vertueux, qui maintiendraient et perpétueraient les sages réformes qu'il avait accomplies parmi le peuple et le clergé.

Notre bienheureux n'était pas novice dans l'art de façonner les intelligences et de manier les cœurs. Il en avait fait son occupation, au monastère d'Anlps, pendant près d'un tiers de siècle avec le succès que nous avons dit, succès qui avait excitée l'admiration de saint Bernard, l'homme le plus difficile à contenter et le plus exercé dans ce genre de ministère.

De l'école du saint évêque de Sion sortit une foule de prêtres dignes de la sainteté de leur vocation. Envoyés successivement dans le diocèse, ces fidèles ministres de Jésus-Christ y répandirent les douces influences de la piété et les suaves parfums d'une vie apostolique et sainte. C'est à l'éducation de leur conduite et à leur zèle à remplir les devoirs de bon pasteur que le diocèse de Sion fut principalement redevable du rétablissement de la discipline tombée en ruine. Avec eux les saints canons furent remis en vigueur, les mœurs se purifièrent ; avec la religion et la pratique des vertus chrétiennes la paix et le bonheur rentrèrent dans les familles.

Quand, en parcourant l'histoire du Vallais, on assiste aux secousses fréquentes, aux démolés presque interminables et quelquefois sanglants des grands de ce pays, les uns avec les autres, et souvent avec les évêques, on serait tenté de croire qu'au milieu de ces luttes fratricides et souvent sacrilèges, le christianisme a dû souffrir de cruelles atteintes, et la foi s'affaiblir ou s'éteindre dans ces guerres contre les chefs du diocèse. Mais il n'en est rien. La religion avait poussé dans ces montagnes de trop profondes racines pour en être arrachée; des hommes de Dieu avaient passé en ces lieux si remués depuis et troubles par de grands scandales, en jetant sur ces terres préparées par leurs soins, la semence évangélique qui a germé et fructifié malgré les orages et à travers les tempêtes; et, parmi ces envoyés du ciel, Guérin est au premier rang.

Son séjour au milieu du Vallais n'eut ni éclat ni retentissement. Son action fut soutenue, douce et forte; elle ne fut ni tumultueuse ni bruyante. La paix dont jouit cette contrée sous son gouvernement, et grâce à la sagesse de sa conduite, favorisa le succès des saintes entreprises de son zèle. C'est dans la paix qu'est la puissance du ministre sacerdotal, alors que le Seigneur se montre et agit avec efficacité dans les âmes. Au

milieu du bruit et du fracas des affaires du monde, parmi les agitations et les orages, sa voix ne serait pas entendue, et il se tait. S'il parle par ses ministres en des temps troubles, ou sa parole n'entre pas dans les esprits, ou elle en est chassée comme la poussière par la tempête.

C'est pourquoi la sagesse du saint prélat écarta dès son arrivée à Sion, comme il a été dit, tout ce qui aurait pu embarrasser l'action de son ministère et causer de l'agitation dans son diocèse. Là se borna sa politique, si on doit appeler de ce nom l'œuvre de sa prudence toute épiscopale.

Quelques-uns de ses prédécesseurs avaient joué de grands rôles dans les cours de France, d'Angleterre et d'Allemagne. Si la chrétienté avait retiré des profits de leur participation aux affaires de l'empire et de l'Église universelle, ç'avait été, en général, au détriment de leur diocèse, auquel ils n'avaient guère appartenu que de nom, par leur titre d'évêque de Sion, ou, ne résidant pas, ils n'avaient exercé qu'une influence peu sensible en faveur de la sanctification des peuples soumis à leur houlette.

Guérin fut évêque comme il avait été moine. Tout entier aux observances des règles de son ordre, il ne connaissait rien hors du cloître et des devoirs de sa profession monastique. Élevé à l'é-

L'abbaye d'Aulps était l'arsenal ou cette tour de David d'où pendaient des milliers de boucliers que Guérin échangeait successivement, chaque année, contre ceux qu'il avait usés dans la lutte ;

pour de nouveaux combats. ses armes, reprenant des forces et du courage d'âmes ; de l'autre, c'est encore l'évêque réparant dépend le salut ou la ruine éternelle de milliers les redoutables difficultés d'un ministère duquel l'évêque sur le champ de bataille, aux prises avec retraite dans la vallée d'Aulps. D'un côté, c'est évêque et de son action au milieu d'elle, ou de sa filiale à l'église de Sion, de la présence de son Il serait difficile de dire ce qui était le plus pro-zèle du salut de ses brebis.

s'embrasait des feux de l'amour de Dieu et du lûné et entreteint pendant trente ans, son cœur ces ; et, à ce foyer de l'amour divin qu'il avait al-digne de l'être, son âme prenait de nouvelles for-La, au sein de cette famille toujours aimée et étaient restés ses amis et ses frères.

l'abbaye d'Aulps, au milieu des religieux qui se recueillir devant Dieu dans une des cellules de l'automne, il allait se remettre de ses fatigues et pour lui. Chaque année seulement, à la fin de tions de cette haute charge. Le Vallais était tout-piscopat, il se dévoua exclusivement aux obliga-

c'était la forteresse d'où il s'élançait contre les ennemis du salut de son peuple pour arracher de leurs mains les brebis de son troupeau.

Guérin rejetait toute distinction. C'était un moine et rien de plus ; la cellule et le grabat d'un simple religieux, la table commune, les exercices de la communauté étaient les siens. Il unissait ses prières aux prières de cette sainte famille de frères, avec lesquels il prenait quelques instants de récréation. Tout était pour lui un sujet d'édification et d'émulation : leur cordialité, leur modestie, leur régularité et jusqu'à leur silence. Hors de là il se voyait lui-même, sondait ses voies, interrogeant sa conscience et lui demandant un compte rigoureux des moindres fautes de l'année et des imperfections mêmes qui sont des taches que ces soleils de sainteté ne se pardonnent pas. Le vertueux prélat était inexorable envers lui-même. Il se reprochait amèrement les moindres négligences dans les devoirs si nombreux et si compliqués de son état. Il se regardait comme un serviteur inutile, et, au lieu de faire estime et de s'applaudir de ses travaux, il s'humiliait à la vue des délaits qu'il croyait y apercevoir, et s'excitait toujours à faire mieux et à faire plus à l'avenir. Dans cette revue, le pieux évêque observait encore les côtés par où l'ennemi pourrait avoir

entrée dans son cœur ; il allait aux principes des goûts, ses penchans ; cherchant à voir ce qu'il avait à en craindre ou quelle direction meilleure il aurait à leur donner.

Ainsi, dans le silence des sens et des créatures, tout était passé au crible d'un examen sévère ; les fautes, ou ce qu'il appelait de ce nom, étaient lavées par les larmes du repentir ; chaque pièce réparée de son cœur était remise à sa place ; les côtes faibles étaient fortifiées ; la citadelle, c'est-à-dire la partie supérieure de l'âme, était armée contre de nouveaux assauts de l'ennemi du salut, qui ne dort jamais et rôde sans cesse autour de l'homme pour le surprendre et le dévorer.

C'est ainsi que le bienheureux sortait des exercices de la retraite, si chers aux vrais chrétiens, et souvent nécessaires au perfectionnement et au succès de l'œuvre du salut.

Mais là ne se bornait pas le travail de Guérin. En s'occupant de lui-même, il ne perdait pas de vue son diocèse. Dans ces retraites, plus que partout ailleurs, il l'avait présent à ses pensées, et c'est là surtout qu'il traitait avec le Seigneur les grands intérêts de ses ouailles. Que ne disait pas au cœur de Dieu le cœur apostolique du bienheureux en faveur des brebis égarées ! Combien

d'entre elles durent leur retour au bercail à la ferveur de ses prières ! Il associait aux tendres émotions de sa charité pastorale les fervents religieux qui l'entouraient ; il s'emparait de leurs sacrifices, de leurs méditations, de la puissance de leur médiation auprès de Dieu. C'est auprès d'eux et avec eux qu'il préparait les succès de son ministère auprès de son troupeau ; Guérin faisait plus de cas de la prière des justes que des industries du zèle. Il savait que tout don parfait vient d'en haut, et qu'une fois le Seigneur gagné, tout est possible à celui qui a remis entre ses mains ses entreprises. Aussi rapportait-il les bénédictions de Dieu sur ses travaux à ces semaines de recueilement et de prières qu'il appelait son cher repos et son loisir le plus doux.

Mais, parmi les délices de sa sollicitude, soit avant, soit après les exercices spirituels, le bon prêtre avait quelques heures ou quelques jours à donner à l'empressement de la communauté qui se réunissait alors autour de lui pour recueillir de sa bouche des instructions, des conseils et des encouragements. Chaque parole des lèvres de ce père chéri était pour ses enfants un oracle.

De ces entretiens de famille, où le cœur avait la meilleure part, ces bons religieux sortaient pleins d'estime et d'amour pour leur profession et plus

unis par les liens de la charité fraternelle. Le prélat, de son côté, goûtait beaucoup de consolation, en voyant toujours fleurir les vertus d'obéissance, de simplicité, de confiance mutuelle et de tendre union, dans cette maison qu'il n'avait pas cessé un seul jour d'aimer et de regretter. L'attachement si filial que ni le temps, ni l'éloignement n'avaient affaiblis dans les cœurs le touchait vivement ; car les saints ne sont pas étrangers à ces douces affections de la nature, ils les sentent même plus vivement que le commun des hommes. Leur esprit, plus dégagé des sens, l'élévation de leurs sentiments, la sainteté de leurs pensées, leur goût profond et vif pour ce qui respire la vertu, leur cœur enfin affranchi des vaines et puériles délicatesses de l'amour propre, les rendent plus sensibles à ces témoignages de dévouement et de gratitude, où tout est pur, saint et selon Dieu, qui a mis dans les âmes l'inclination qui les porte les uns vers les autres, et les dispose aux infatigables jouissances de l'amitié.

C'est dans la solitude du cloître que l'amitié fait de préférence sa demeure ; là elle rencontre des cœurs en tout dignes d'elle. Devant eux et avec eux elle étale librement les charmes et les magnificences de sa parure. Son empire, accépté avec joie, ne s'y fait sentir que par des

bienfaits ; et aux âmes qui s'ouvrent à sa voix, elle apporte le repos, le rafraîchissement et la paix. Cette amitié, la seule vraie, a pour fondement la piété ; elle tend à Dieu, qui est son principe, et lui fait hommage des douceurs dont elle est la source et des affections dont elle est l'inspiratrice. C'est en Dieu que les amis de cette sorte se voient, se parlent et s'entendent. C'est dans ce foyer de toute charité que les cœurs amis s'épanchent les uns dans les autres. Au dehors, ils n'ont entre eux que les relations communes et permises par la règle à chaque membre de la communauté ; c'est par l'esprit qu'ils traitent ensemble, et ils se comprennent sans signe comme ils s'aiment sans aucune de ces démonstrations extérieures, par lesquelles les amis selon le monde se trompent mutuellement. Leurs aspirations vont à Dieu, qui est leur rendez-vous ; avec lui et en lui ils sont présents et unis les uns aux autres par un ciment tout divin. Leurs pensées, leurs sentiments, leurs désirs, leurs vœux ne diffèrent en rien, parce qu'ils ne font qu'un, et qu'ils n'ont d'autre volonté que celle de Dieu même. Ils souffrent des mêmes peines, ils se réjouissent des mêmes joies. Comme dans un corps bien organisé tout est commun entre les membres, ainsi en est-il entre eux. Le plaisir partagé de la sorte est plus doux, la douleur moins

amère, les travaux moins pénibles, et les fatigues
et les fardeaux plus légers.

Cette amitié est, selon les Écritures, une pro-
tection contre les défaillances, le soutien et la
consolation de la vie, un gage et un avant-gout
de l'immortalité.

Mais il n'y a que les amis de Dieu qui soient
capables de cette amitié, et Guérin était de ce
nombre. Son cœur était fait pour en sentir le prix
et en goûter les charmes. Ce vrai serviteur de
Dieu avait moins été le maître que le père et l'ami
de ses religieux. Pendant les vingt-cinq à trente
ans de son gouvernement, l'abbaye d'Aulps avait
toujours été paisible et heureuse ; et, à la faveur
de cette longue paix, la discipline monastique y
avait jeté de profondes racines ; les saintes obser-
vances claustrales avaient gagné l'estime et l'a-
mour des cœurs ; les vertus y avaient fleuri et
répandu au loin, avec son nom, la bonne odeur
de Jésus-Christ. Ce sont les propres paroles de
saint Bernard. On comprend le bonheur du bien-
heureux Guérin, au sein d'une communauté où,
dans chaque religieux, il se retrouvait lui-même.

Guérin aimait à revoir les montagnes de la vallée, les forêts, les prairies, les terres défrichées par les mains de ses moines et par les siennes. A chacun de ces objets se rattachait le souvenir de quelques circonstances de son séjour dans ces lieux qui lui devaient leur culture. Une plante, un site, une fontaine, un ruisseau, un arbre, qui avaient servi d'échelons à son âme pour aller à Dieu, parlaient à son cœur et lui étaient chers. Il se revoyait dans ces créations ; leur existence avait fait une partie de la sienne ; elles étaient

Le bienheureux Guérin à Aulps. Ses souvenirs, ses entrevues avec les habitants. Les attentions de sa bonté pour tous. Sentiments de ces montagnards envers lui. Après sa retraite, il rentre à Sion. Sa présence aux cérémonies saintes, aux divertissements honnêtes. Il revient à Aulps pour n'en plus sortir. L'état de son âme pendant cette dernière retraite. Les premières atteintes de la maladie. Il part pour Sion ; mais le Seigneur l'arrête à douze cents mètres de l'abbaye et le force d'y rentrer. Ses derniers jours. Sa mort. Deuil dans la vallée, en Vallais et dans le monastère.

CHAPITRE XVIII.

pour lui un mémorial de ses pensées, de ses réflexions, de ses desirs, de l'état de son âme dans les anciens jours. Ces monts, ces bois, ces eaux, ces champs en avaient été les témoins, et semblaient les redire à sa mémoire. Là, près de ce ruisseau, là, sur les bords de la rivière, sur la lisière de ce bois, dans l'obscurité de cette forêt, telle lumière avait éclairé son esprit ; il avait reçu cette inspiration, formé ce dessein qui avait eu tel succès. De toutes parts sortaient des voix qui lui rappelaient quelques-unes des miséricordes du Seigneur sur lui, sur l'abbaye, sur la vallée ; et son cœur, ému devant cette foule de souvenirs, se répandait en louanges et en actions de grâces devant Dieu, et il invitait ces créatures qui avaient été les instruments de la bonté divine à louer et à bénir avec lui et pour lui le Créateur et le Père de tous.

Si des êtres inanimés étaient pour notre saint des amis, les peuples de la vallée étaient bien plus avant dans ses affections, et il y avait réciprocié parfaite. Ces montagnards tenaient à leur vieux père comme à leur propre cœur, comme à la prunelle de leur œil. Son arrivée au milieu d'eux était une fête ; la nouvelle en courait, comme l'éincelle parmi des roseaux, d'habitation en habitation, jusqu'aux extrémités reculées de la vallée,

Le bienheureux accueillait avec bonté ces foules empressees et se prêtait à leurs vœux, à leurs prières, comme une bonne mère aux desirs de

étaient désertes. qu'elles portaient sur leur tête ; les malades s'y faisaient conduire ; la plupart des habitations leurs enfants dans leurs bras ou dans le berceau empressée et joyeuse ; les mères accouraient avec mins et les sentiers étaient remplis d'une foule faibles avaient des forces pour la route. Les che- les vieillards, les enfants, les infirmes les plus ditions. En ces jours où tous étaient à l'allégresse, lèbres, quelques conseils de sa sagesse et ses béné- pour l'entendre, recueillir quelques paroles de ses voisins on accourait à l'abbaye pour le revoir, De toutes les parties de la vallée et des vallées redevables de leur paisible et heureuse existence. puissance de son crédit dans le ciel qu'ils étaient ces biens, et personne n'ignorait que c'était à la bénis de Dieu. Guérin avait été la source de tous dance plus douce et leurs travaux plus légers et fertiles, leurs troupeaux plus féconds, leur dépen- bénédiction du ciel. Leurs champs seraient plus vénéré au sein de leurs montagnes était une grande mutuellement ; la présence du patriarche aimé et sallement de bonheur. Les habitants se félicitaient et partout c'étaient des réjouissances et un tres-

ses enfants. Parmi ces multitudes, il distinguait les pères, les mères, les anciens qu'il connaissait par leur nom ; il les questionnait sur tout ce qui tenait aux intérêts de la vallée, au bien-être des hameaux, à la paix des familles, aux relations des habitants entre eux et avec l'abbaye. Il s'assurait ainsi si tout marchait avec ordre, si la religion et les mœurs étaient respectées, si l'union fraternelle n'avait pas éprouvé d'altération, s'il y avait des querelles, des divisions entre les particuliers, les familles ou les hameaux. Les besoins matériels n'échappaient pas aux investigations de sa charité. Il s'informait si quelque chose manquait aux besoins de leur vie, à une existence bien tolérable, agréable même. Il les interrogeait sur le nombre et l'état de leurs troupeaux, sur l'étendue des pâturages. Il entendait aussi les plaintes ; mais en tout cela il agissait de concert avec son successeur à la dignité abbatiale, Guillaume 1^{er}, qui lui abandonnait le gouvernement pendant le temps que notre saint passait au monastère. Guérin, sans abuser de cette condescendance, s'en servait pour adoucir et améliorer la condition des serfs et tenanciers de l'abbaye. Ce qu'il proposait ou conseillait en faveur de ces gens était agréé avec déférence et empressement ; pour les uns c'était une habitation plus spacieuse ; pour d'autres un allègement des daux

ou des redevances annuelles ; ici la remise de quelques arérages, la suppression de certaines corvées, l'abandon de quelques droits qu'il croyait trop onéreux.

Guérin était la comme le Sauveur en Judée ; il passait en faisant le bien. Il avait pour ces peuples des paroles de consolation, de tendresse, d'encouragement à la pratique des devoirs du chrétien. Il était rare qu'il eût des reproches à leur adresser. La piété, avec le bon ordre, régnait dans cette contrée sous le gouvernement paternel de l'abbaye qui, peu exigeante par principe, était plus portée à se relâcher de ses droits qu'à les exagérer ou à les soutenir avec rigueur.

La vue seule de ce vénérable patriarche était pour ces vertueux montagnards la plus touchante et la plus utile des prédications. Elle leur rappelait un long passé de vertus héroïquement pratiquées et de travaux qui avaient transformé leur vallée. Avant l'arrivée de l'inérin, elle n'était guère qu'une forêt coupée par de rares prairies et des torrents dont nulle digue ne réglait le cours, et traversée par la Dranse. Il n'y avait ni paroisse ni commune, aucun établissement ecclésiastique ou civil. C'est à l'abbaye que durent leur création les communes et paroisses de Saint-Jean et du Biot, qui se partagèrent la vallée et donnèrent longtemps après nais-

sance aux autres paroisses et communes du canton. Les belles peintures, faites après coup, de cette vallée, pour amoindrir le mérite des religieux, sont de pures fantaisies. Quand on parle des peuples libres et indépendants de ces hautes montagnes, c'est un langage qui n'a pas de sens. Il n'y avait ni indépendance ni liberté, là où il n'existait ni peuple, ni agglomération d'hommes d'aucune sorte.

Chercher à retracer par la parole les émotions produites sur ces vertueux montagnards par les souvenirs que rappelait aux esprits la vue et le nom seul du saint évêque, c'est vouloir ce qui est impossible. Tout ce que la reconnaissance a de plus touchant, la piété filiale de plus tendre, la vénération de plus expressif, se mêlait aux impressions d'une joie vive et donnait aux physiognomies l'expression d'un contentement indicible. Plus d'une fois Guérin dut taire le jour et l'heure de son retour à la ville épiscopale, pour épargner à ces gens et s'épargner à lui-même des scènes trop émouvantes pour son grand âge.

Après ces jours consacrés à la réparation de son corps et de son âme, le vertueux prélat reprenait la route de son diocèse, chargé des bénédictions des habitants de la vallée et des bons religieux qu'il venait d'éduquer et de bénir lui-même. Quelque

soin qu'il prit de cacher le moment de son départ, son chemin beaucoup de monde ; les uns étaient la pour lui faire encore un adieu ou recueillir une nouvelle bénédiction ; la plupart pour lui faire escorte jusqu'aux frontières du Vallais et le garder contre les périls des routes mal tracées côtoyant des précipices et couvertes de neiges et de glaces. Il rentrait dans sa ville épiscopale transfiguré comme Moïse à la descente du Sinai, ou saint Paul à son retour du troisième ciel. Ainsi que ces saints hommes, il venait de voir le Seigneur pres-que face à face dans l'intimité de la contemplation, qui rapproche et unit la créature au Créateur d'une manière ineffable. Dans ces relations étroites, dans ces visions toutes célestes auxquelles, selon tous les agiographes et les leçons de l'office divin, notre saint était accoutumé depuis de longues années, Guérin était éclairé de vives lumières sur les vérités de l'ordre surnaturel, les mystères de notre sainte religion et l'économie du salut des hommes. Ce que nous n'apercevons qu'obscurément à travers un voile était mis comme à découvert devant les yeux de son âme ; et, comme le Seigneur n'a rien de caché pour ses amis, il n'est rien aussi qu'il n'accorde à leurs vœux. De là la puissance de l'intercession de Guérin ;

mais il ne faut ni anticiper ni retourner en arrière. De retour à Sion, qu'il ne quittait pas pendant l'hiver, il était avec les fidèles aux solennités religieuses, dont il relevait l'éclat par sa présence et sa piété. A l'autel, dans les assemblées chrétiennes, il était admirable à contempler. Les splendeurs de sa foi, les beautés de son âme répandaient leur éclat sur les traits de sa figure et dérobaient à la vue les rides, l'amaigrissement et les autres traces de ses macérations continues.

Le bon prélat prenait part quelquefois aux réjouissances de ses enfants; il aimait à se trouver au milieu d'eux et sa présence sanctifiait tout, jusqu'aux divertissements honnêtes dont une ville, une bourgade, un hameau, les familles et les particuliers ne se privent point sans s'exposer aux périls des amusements dangereux ou coupables.

Guérin était un vrai père attentif à tout ce qui pouvait faire ou accroître le bonheur de sa famille, éloigner ses enfants des occasions du péché et les exciter à la pratique de la vertu.

Mais il touchait au terme de sa vie.

Il y avait près de douze ans qu'il gouvernait l'église du Vallais, et ce court espace de temps avait suffi à son zèle pour y rétablir la discipline et lui rendre avec la piété des anciens jours, l'éclat

des vertus mâles dont elle avait pendant plusieurs siècles offert l'exemple au monde.

La tâche de Guérin était achevée ; il était à la fin de sa course. Il avait atteint et dépassé cet âge où, selon le prophète, tout est travail et douleur (il comptait alors quatre-vingts et quelques années) ; sa fin n'était pas éloignée et il en avait le pressentiment. C'était entre 1148 et 1150 : la date de sa mort ne peut être placée ni avant ni après ce milieu du douzième siècle.

On était vers les dernières semaines de l'automne, à la fin des grands travaux de l'année, et, selon sa coutume, il se transporta à l'abbaye d'Aulps pour méditer, dans le silence du cloître, les vérités éternelles qu'il allait être bientôt appelé à contempler à leur source.

Celui qui connaît le pays à traverser, de Sion à Aulps, s'étonnera qu'en cette saison des pluies et des frimats, notre saint entreprit, à son âge, un semblable voyage, non à cause des distances, qui pourtant n'étaient pas moins de cent kilomètres (20 heures), mais à raison des cols à franchir parmi les neiges et les glaces qui les couvrent pendant les deux tiers de l'année. Mais Guérin trouvait dans sa foi les forces qui manquaient à la nature, et, dans la charité du saint, le courage

que l'homme n'avait pas. Dès qu'il y allait des intérêts de Dieu, de son peuple, de son âme (et ces retraites avaient ce triple but) il ne comptait point avec les difficultés, il marchait, courait, volait; rien n'arrêtait cet intrépide et infatigable vieillard du sanctuaire.

Guérin fit, comme à l'ordinaire, ses exercices de la retraite à Aulps. Pendant ces jours de solitude et de contemplation, où plus que jamais son esprit fut inondé des clartés divines et son âme comme liquéfiée par les ardeurs de l'amour et toute pénétrée des suavités célestes, il redoubla ses macérations. Il avait hâte de combler la mesure de ses mérites, ou plutôt il croyait n'avoir rien fait pour Dieu. Telles sont les grandes âmes : elles re-gardent comme rien ce qu'elles ont fait pendant qu'il leur reste quelque chose à faire, et pour les saints la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure; dans eux, la faim et la soif de la justice, loin d'être apaisées, augmentent avec les années jusqu'à ce qu'elles s'éteignent à la source éternellement jaillissante de toute justice et de toute sainteté.

Parmi les clarés et les douceurs dont le Seigneur l'inondait, l'âme de notre bienheureux éprouvait les peines de l'amour crucifiant : le monde, la chair, leurs vaines ou coupables jouis-

sances, tout cela lui était en horreur ou plutôt un fardeau toujours plus insupportable. La haine qu'elle leur avait jurée dès ses premières années avait pris des proportions qui lui rendaient la vie très-amère et donnait à ses desirs de la grande et bienheureuse éternité une violence qui était un martyre.

Cependant, Guérin tenait à la terre par l'amour et le zèle du salut de ses enfants, et il eût voulu y demeurer encore; mais ces sentiments étaient combattus par le désir de voir et de posséder Dieu, sa richesse, son trésor, sa félicité; ce Dieu après lequel il soupirait depuis bientôt un siècle. Dans ces luttes intérieures, où l'âme est tirée en sens opposé, le corps endure de son côté de grandes souffrances et quelquefois se sent défailtir. Guérin en était là. Mais les organes de son corps, affaiblis par une longue vie de travaux et d'austérités, n'avaient plus la force de triompher de ces assauts de la charité. Un malaise inaccoutumé, un commencement de faiblesse générale, précursours ordinaires dans les vieillards d'une mort prochaine, lui signifiaient que la fin de son pèlerinage était proche. Les religieux de l'abbaye ne purent ignorer ces symptômes. Ils essayèrent donc de le retenir au monastère, faisant valoir les raisons les plus propres à l'y déterminer. Comment, avec

le mal dont il sentait les premières atteintes, et le dépérissement sensible de ses forces, pouvait-il penser retourner en Vallais en hiver, par des chemins si peu praticables ? Qu'est-ce qui l'obligeait à une semblable détermination ? N'était-il pas chez lui, dans sa maison, avec les siens ? Qui lui reprocherait la prolongation de son absence de sa ville épiscopale ? N'y aurait-il pas une témérité blâmable, d'aller au devant d'une mort presque certaine ?

Ces raisons étaient pressantes et ne manquaient pas de fondements ; mais l'amour de Guérin pour son peuple fut plus fort que la mort dont il était menacé. Il ne put se résoudre à passer les fêtes de Noël et l'hiver loin de ses enfants. Le cœur et le dévouement du bon pasteur pour son troupeau l'emportèrent sur toutes les considérations de la prudence humaine.

Le saint évêque partit quelques jours avant Noël. Ses adieux à la vallée, à ses habitants, à l'abbaye, aux religieux ses frères et ses amis, qu'il croyait quitter pour ne plus les revoir, furent pleins de larmes. De part et d'autre, la parole était étouffée par les sanglots. On lui fit le cortège ordinaire ; mais à un kilomètre de l'abbaye, aux extrêmes limites des terres de ce Monastère, à un quart de la montée du Thé, ce rocher qui s'avance

menaçant dans la vallée et la coupe en deux parties égales, la mule que montait le prêtre s'arrêta. Les traditions portent qu'elle s'abatit et laissa sur le roc l'empreinte de l'un de ses genoux ; qu'au même moment les cloches de l'abbaye sonnèrent d'elles-mêmes, et qu'à ce double prodige, le bienheureux connut que la volonté de Dieu s'opposait à son retour dans sa ville épiscopale. Quoi qu'il en soit de l'un et de l'autre prodiges, que nous n'avons aucune raison de révoquer en doute devant le témoignage des contemporains, reçu et perpétué jusqu'à nos jours, témoignage contre lequel il serait téméraire de s'inscrire sans motifs graves, que nous déions la critique la plus habile et la plus éclairée de produire ; quoi qu'il en soit de ces deux prodiges, ce qui est de notoriété universelle et constante, c'est que le lieu d'où le saint dut rebrousser chemin pour rentrer à l'abbaye a toujours été en vénération ; qu'une croix y fut d'abord plantée, et que, plus tard, un oratoire y fut érigé avec une inscription qui rappelle l'événement ; cet oratoire est toujours entretenu avec les convenances religieuses ; il renferme la statue du bienheureux.

Que cet emplacement soit resté dans les souvenirs des peuples et qu'il ait eu pour la piété et la reconnaissance de la vallée les attraits qui

s'attachent à tout ce qui rappelle un bienfait de la Providence, une bénédiction signalée du ciel, personne n'en sera surpris. Ce lieu où le Seigneur s'est déclaré en faveur de la vallée d'Aulps, en la choisissant pour être la dépositaire et la gardienne du trésor, inestimable aux yeux de la foi, du tombeau de l'apôtre et thaumaturge des Alpes, a toujours été l'objet de sa vénération, et il est facile de comprendre l'intérêt que ces montagnes ont attaché à la conservation des souvenirs et des traditions qui s'y rattachaient (1).

Là, par un dessein de la divine Bonté envers les habitants de cette partie des Alpes, Guérin est tout à coup arrêté sur la route du Vallais, et contraint de revenir sur ses pas et de rentrer dans le Monastère, fondé par ses soins, pour y attendre la résurrection générale, et pour être le long des siècles, le protecteur de la vallée qui lui devait, avec sa culture, la vraie civilisation, celle du christianisme.

Revenu à l'abbaye, Guérin ressentit une aggravation notable du mal qui l'avait forcé au retour. Ni les remèdes ni les soins de l'affection la plus dévouée ne purent en arrêter les progrès. Au mi-

(1) La pierre sur laquelle, selon la tradition, la mule avait laissé l'empreinte de son genou, a disparu pendant la nuit, il y a près de dix ans. Les pèlerins, par leurs larcins pieux, l'avaient déjà beaucoup diminuée.

lieu de ses souffrances, il fut ce qu'il avait été pendant sa vie, entièrement abandonné à la volonté de Dieu; il ne sortit de ses lèvres que des paroles de résignation et d'actions de grâces, s'estimant heureux de terminer ses jours parmi les douleurs, à l'exemple de Jésus-Christ, mort dans les tourments pour la gloire de son Père et le salut du genre humain.

Le saint pontife avait l'âme continuellement élevée vers Dieu; il ne sortait de la contemplation et n'interrompait sa prière que pour consoler les religieux et les remercier des services qu'il lui rendait, ou pour les exhorter à l'amour et à la pratique des règles de leur ordre; à vivre toujours unis par les liens de la charité fraternelle et dans une parfaite obéissance. Dans ces derniers moments, il bénit plusieurs fois la communauté en larmes et agenouillée dans sa cellule près de son lit, sans oublier son diocèse, la vallée d'Aulps et ses habitants.

De tout côté, ces bons montagnards accouraient en foule à l'abbaye pour avoir des nouvelles de leur bienheureux Père. Partout, en particulier et en public, on priait pour la conservation de ses jours. Des parties du Vallais où la nouvelle du danger du saint évêque était parvenue, les habitants venaient s'informer de son état et recevoir

de ses mains une dernière bénédiction. Mais le saint patriarche avait assez vécu : ses jours étaient pleins et la mesure de ses mérites, comble. Il rendit le dernier soupir ou plutôt il s'éteignit doucement dans les bras des religieux, ses frères et ses enfants, à l'âge d'environ quatre-vingt-cinq ans, dont quinze ans passés au château de ses pères, dix ou douze à Molesme, près de cinquante au Monastère d'Aulps et onze à douze sur le siège épiscopal du Vallais.

Sa bienheureuse mort arriva le 6 janvier, en 1148, selon les uns, et, selon les autres, en 1149 ou 1150, mais indubitablement à cette époque. Il suivit de près, s'il ne précéda pas de quelques jours dans la tombe, son ami le comte Amédée III, l'un des plus vertueux et des plus grands princes de la maison de Savoie, qui a donné tant de héros et de saints à la terre et au ciel. Ce prince rendit son âme à Dieu, en 1148, à Nicosie, dans l'île de Chypre, à son retour de la croisade où il avait accompagné Louis-le-Jeune, roi de France.

La nouvelle de cette mort répandit la désolation dans la vallée d'Aulps et au loin ; car la réputation du bienheureux était fort répandue. Mais c'est en Vallais, après la vallée d'Aulps, que ce trépas causa les plus vifs regrets. On ne pouvait se consoler de cette perte, on lui devait

tant ! C'était un pasteur, un père, un ami, un protecteur, que l'on ne reverrait et que l'on n'entendrait plus. Il n'y avait guère de famille dans ces montagnes qui n'eût reçu de son cœur si bon quelques témoignages d'intérêt et de dévouement. Ce grand serviteur de Dieu n'avait eu, pendant sa longue existence, que bonté pour les autres et rigueurs pour lui-même. Beaucoup de larmes furent versées sur ce trépas du bienheureux, principalement à Aulps et en Vallais, qui l'avaient vu de plus près et avaient été le théâtre des œuvres de sa charité.

L'affliction des moines d'Aulps se comprend, mais elle peut être difficilement exprimée dans son intensité et son étendue. C'étaient eux qui perdaient le plus, c'était la pierre fondamentale de leur Monastère, le fondateur, l'architecte dans l'ordre matériel et dans l'ordre religieux. Ces murailles, ces cloîtres, ces champs et ces prairies, cette église monumentale venaient de lui. Cette régularité, ce zèle de la discipline monastique, cet amour de la règle étaient son ouvrage.

De quelque côté que ces religieux portassent leurs regards, il leur semblait encore l'apercevoir diriger, présider et tout animer par ses exhortations et son exemple. Partout son souvenir s'offrait à leur esprit et à leur cœur. S'ils se repliaient

sur eux-mêmes et interrogeaient le passé de leur vie dans l'abbaye, ce repos de la conscience, cette ineffable paix du cœur, les douces joies de l'esprit, un goût prononcé pour tout ce qui est de la perfection de leur état, l'empire sur leurs sens, leurs pensées, leurs desirs, les aspirations de leur âme vers le ciel, la concorde, la tendre union qui régnait dans le Monastère et en faisait un séjour de délices, tout cela était le fruit de la sagesse et de la piété de Guérin. Par son trépas, ils avaient perdu un guide, un consolateur dans leurs peines, un conseil dans leurs doutes et un soutien contre les défaillances de la pauvre

nature.

Mais, avec la réflexion, le soulagement à leur grande douleur venait de ces mêmes souvenirs qui leur causaient de si vifs regrets. Une vie si sainte, une vie remplie de bonnes œuvres, une vallée déserte et sauvage, sans autres habitants que quelques pères misérables, dépourvus de toute instruction, livrés aux tristes instincts de la nature, et pleine maintenant d'une population instruite, heureuse par son travail et ses vertus, que d'œuvres admirables avaient précédé le bienheureux dans la terre des vivants, et, s'ils étaient désormais privés de sa présence, ils avaient du moins l'assurance qu'il était entré dans

la gloire et que là , par son crédit, il servirait encore avec plus de succès leurs intérêts.

Ces dignes religieux ne se trompaient pas. Celui qui, de son vivant, avait été proclamé saint par la voix publique, le fut encore avec plus d'éclat après son trépas. Que Guérin fût dans le ciel, ce n'était un doute pour personne. Les traces de ses macérations, de la maladie, de l'agonie avaient disparu ; la mort elle-même avait respecté la verte vieillesse du pontife. Sur le lit funèbre, il semblait dormir d'un paisible sommeil ; ses traits sans altération, ses membres flexibles, et un doux éclat répandu sur sa figure le désignaient déjà à la vénération. On ne prait pas pour lui, on l'invoquait. Si les foules n'eussent pas été contenues, ce corps précieux eût été mis en lambeaux. On dut les satisfaire en leur distribuant quelques parcelles de ses vêtements, divers objets de son service, et en faisant toucher à son corps des croix, des médailles et des linges.

Lorsqu'on leva le corps pour le revêtir des ornemens épiscopaux qui devaient le couvrir dans le tombeau, on trouva le cilice qu'il portait enfoncé dans les chairs : c'était la croix dont il s'était fait une compagne inséparable, sur laquelle il avait vécu et avait expiré.

Cet instrument de pénitence était un don de

l'amitié du pape Calixte II. Telles étaient, avons-nous dit, les présents que s'adressaient en ces temps de foi ardente, ces grands hommes du christianisme. Ils s'excitaient ainsi réciproquement à marcher d'un pas ferme sur le chemin du Calvaire, à la suite du divin crucifié, Jésus-Christ. Ce cilice fut détaché du corps et placé à ses côtés, dans le cercueil qui fut mis en terre dans l'église de l'abbaye. Quelques années après, lorsque le corps du saint fut levé de terre, à la prière des fidèles, avec l'approbation de l'ordinaire et l'avis du Conseil général de Cîteaux, ce cilice fut retiré du cercueil et gardé à l'abbaye d'Aulps, où, plus tard, quelques parties de cet instrument de pénitence furent converties en une clef, dite de saint Guérin, dont nous raconterons l'histoire en faisant celle du culte et des reliques du bienheureux.

APPENDICE

A LA

VIE DE SAINT GUÉRIN

CULTE DU SAINT

CLERF DITE DE SAINT GUÉRIN ET SON CORPS

CHAPITRE I^{er}

DU CULTE.

Culte de saint Guérin. Son antiquité. Office du saint. Témoin-
gnages de saint François de Sales sur la légitimité du culte
de saint Guérin. Fondements de ce culte. Inscriptions tu-
mulaires. Grâces obtenues par l'intercession du bienheu-
reux. Protection sur les troupes. Témoinnage rendu par
Mgr Rey à la puissance du crédit et à l'heureuse influence
de saint Guérin sur la vallée d'Aulps. Confirmation de ce
témoignage par un prodige. Le pèlerinage continue pendant
la révolution. Grâces obtenues pendant ce dix-neuvième
siècle. Foires des chevaux à l'abbaye. Le charbon en 1869.
Manifestations de la confiance publique envers saint Guérin.
Députation de la paroisse et commune de Juxey (Vosges), à
l'abbaye d'Aulps. Fête de saint Guérin à l'abbaye de Bi-
taine (Bourgogne):

Dans une inscription tumulaire, consacrée par
Nicolas de Liège et l'abbaye d'Aulps à la mémoire
de saint Guérin, on lit ces paroles : « Guérin,
trépassé, continue les prodiges qui ont rendu sa

vie mortelle glorieuse. » L'action bienfaisante du bienheureux n'a pas été interrompue par son trépas. Ce qu'il fut de son vivant, il n'a cessé de l'être avec plus d'éclat, dans sa tombe, depuis plus de sept cents ans : le protecteur des hommes et des animaux. La vénération qui s'attacha à ses pas sur la terre l'a suivi au delà du tombeau, mais avec un nouveau degré de confiance en son intercession auprès du trône de la bonté divine ; et cette confiance a été justifiée par des grâces sans nombre, et des prodiges qu'une critique sévère et minutieuse ne peut révoquer en doute.

Le concours des fidèles auprès du corps du bienheureux date du jour de sa mort, et il devint, en quelques années, si considérable, que l'abbaye dut construire une maison pour recevoir les pèlerins : cette maison, connue sous le nom de *Maison des pèlerins*, existe encore. La dévotion allant croissant et s'étendant au loin, les religieux, pour satisfaire les vœux des populations et combler les leurs, qui n'étaient pas moins ardents, retirèrent le cercueil du caveau funéraire du Monastère, et le placèrent, après la reconstruction du corps, dans un sarcophage en marbre, supporté par quatre colonnes également en marbre. Ce tombeau fut mis au milieu du transept, à l'extrémité de la grande nef, à quelques mètres

de distance du sanctuaire de l'église abbatiale. Un autel dédié au bienheureux fut dressé devant le tombeau.

Cette élévation du corps de saint Guérin eut lieu le 28 août d'une année dont la date ne peut être précisée avec rigueur, mais qui ne s'éloigne guère de celle de sa mort. Ce n'est pas s'écarter de la vérité que de la placer entre 1150 et 1160.

Le 28 août est, de temps immémorial, le jour du grand pèlerinage ; et toutes les traditions de la vallée et des pays voisins rapportent à ce même jour l'érection du tombeau et la première exposition des reliques du bienheureux à la vénération publique. C'est par cet événement mémorable, accompli le 28 août, en présence des foules venues de divers côtés, que s'explique le concours annuel des fidèles auprès des précieuses dépouilles du saint évêque de Sion.

La fête du saint à l'abbaye d'Avups n'a pas une antiquité moins reculée ; elle se célébrait le même jour, sous le rite double des confesseurs pontifes. L'office du bréviaire n'avait pas encore de leçons propres du second nocturne. Le tout, en 1625, était encore du Commun des pontifes. Une lettre du 1^{er} mars 1625, du P. Claude de Condé au Chapitre de Sion, dit qu'on ne sait si cette omission provient de la négligence des abbés ou des

troubles, suite des guerres et des invasions dont la province du Chablais avait eu à souffrir.

Il est fait mémoire de notre saint, dans les martyrologes de l'ordre de Cîteaux, dans celui d'André de Saussey, évêque de Toul, dans le ménologe des Cisterciens, par J. Chrysostôme Henriquez. Il se trouve dans Claude Robert (*La France chrétienne*), dans les Bollandistes, et la plupart des agiographes. Comme on le pense bien, les écrivains de la Suisse, et particulièrement du Vallais, en ont parlé; en Savoie, c'est l'un des saints le plus connu. Il a sa fête qui se célèbre le 1^{er} septembre, dans les diocèses de Sion et de Lausanne, de Tarentaise et d'Annecy, qui a succédé à Genève pour la plus grande partie de son territoire, dans laquelle sont comprises les belles provinces du Faucigny et du Chablais : celle-ci le théâtre des œuvres principales du saint, où il a vécu pendant la plus grande partie de sa vie, où il est mort, où est son tombeau, toujours plus glorieux par les miracles qu'il continue d'opérer; celle-là est la contrée la plus voisine qui, par ses anciens barons, a beaucoup contribué au développement et à la prospérité matérielle de l'abbaye d'Anpys. C'est aussi la province qui fournit le plus de pèlerins, et qui n'a pas eu la moindre part aux bénédictions que le saint répand sur ceux qui l'invoquent.

Dans ces deux derniers diocèses, comme dans celui de Lausanne et Genève, le saint a dans les Suppléments des Breviaires, les leçons du second nocturne qui lui sont propres, et cela antérieurement à la première Révolution française (1).

A quelle époque remonte la fête et l'office de saint Guérin, dans le diocèse de Genève, dont celui d'Anney est le principal héritier? c'est ce que nous ne pouvons dire avec une pleine certitude. Ce qui est hors de doute, c'est que le saint y a toujours été honoré publiquement et par les fidèles et par le clergé. Les évêques ont constamment favorisé la dévotion et le pèlerinage au tombeau où repose le corps du bienheureux, par leur exemple et par leurs paroles.

Saint François de Sales, en 1605, la troisième année de son épiscopat, en tournée pastorale dans la vallée d'Aups, érigea en paroisse la chapellenie de Morzine, établie en 1495, consacra l'église et y installa le premier curé, révérend Defert. De Morzine, le saint prélat se rendit à l'abbaye d'Aups, qui n'en est éloignée que de huit kilomètres, offrit le saint sacrifice sur l'autel dédié au bienheureux Guérin, pria longtemps près de

(1) L'abbaye de Saint-Maurice et la congrégation du Grand-Saint-Bernard ont aussi l'office du bienheureux. Combien de temps avant la Révolution de 1793? Nous l'ignorons.

son tombeau, rappela par des paroles pleines de
feu ses vertus, et loua la confiance des peuples
en ses mérites et en son crédit auprès de Dieu.

A la question qui lui fut adressée, si un décret
de canonisation du siège apostolique était rendu
pour la régularité et la légitimité du culte rendu
au saint, l'évêque fit la réponse suivante, qu'il
avait déjà donnée ailleurs et qu'il donnera plus
tard : « qu'après le témoignage rendu par saint
Bernard à la sainteté de Guérin, témoignage con-
firmé par des miracles quotidiens, la canonisation
n'était pas nécessaire. (1) »

Lorsque le ciel a parlé si souvent et avec éclat
en faveur des serviteurs de Dieu, ces déclarations
venues d'en haut dispensent des autres témoi-
gnages, toujours respectables et utiles en ce sens
qu'ils servent à étendre la renommée, à glorifier
au loin le nom et à propager le culte des
bienheureux.

En rappelant les paroles de saint François de
Sales, dans la lettre déjà mentionnée aux cha-
noines de Sion, le prieur d'Avullys, Claude de
Condé, ajoute : « Les Fribourgeois, les Bourgui-
gnons, savent et racontent les faveurs merveil-

(1) L'office de saint Guérin, avec les leçons propres du
second nocturne, se trouve dans le supplément du diocèse
d'Annecy, approuvé par Pie IX le 1^{er} septembre 1853.

leuses dues à l'intercession de Guérin ; la Savoie et les provinces limitrophes ont chaque jour sous leurs yeux les preuves de son pouvoir dans le ciel. » Il termine en disant : « Que les miracles obtenus par l'invocation du bienheureux sont notoires et si fréquents, que pour les écrire il faudrait non pas une lettre, mais un gros volume. »

Il se gardait à l'abbaye un registre où étaient consignés les principaux faits de protection particulière et les grâces signalées obtenues par l'invocation de saint Guérin ; mais il a disparu avec beaucoup d'autres documents d'un grand prix, par la dispersion des religieux et les dévastations du Monastère, en 1793 et 1794. Il en reste un souvenir remarquable, que les quatre-vingt ans écoulés depuis 89 ou 93 n'ont fait que confirmer. C'est l'inscription rappelée plus haut, de Nicolas de Liège, inscription adoptée et ratifiée par l'abbaye elle-même ; et cette inscription latine, dont nous allons donner la traduction, loin d'exagérer, reste au-dessous de la vérité, car elle ne dit rien des prodiges de guérison et de préservation des troupeaux des épizooties.

Voici cette inscription funéraire : « Ici repose l'évêque Guérin, dont la sainteté a consacré la mémoire et que le Seigneur a glorifié avec ses saints. D'abord simple moine, puis abbé, enfin

évêque de Sion. Dans chacun de ces états, il fut admirable par ses œuvres. Mort, il continue les merveilles qui ont rendu sa vie glorieuse. Il guérit les malades, redresse les boiteux, rend la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds. O Guérin, soyez notre libérateur, délivrez-nous de nos vices : c'est la prière de votre petit troupeau des Alpes et de Nicolas de Liège, qui vous offrent ce souvenir ! Que la Trinité vous rende en gloire le bien que vous faites à ceux qui vous implorent ! »

La protection de saint Guérin s'étend sur les hommes et sur les animaux. C'est à son tombeau ou à la *clef* qui porte son nom, que recourent de temps immémorial les habitants des Alpes, contre les maladies qui menacent ou ravagent leurs troupeaux.

Dans un panégyrique du bienheureux, prêché le 28 août 1804, à l'occasion de la translation du corps du saint, dont nous parlerons à l'article de ses reliques, dans l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps, l'orateur, M. l'abbé Pierre-Joseph Rey (1), depuis évêque d'Annecy, si célèbre par ses retraites ecclésiastiques, alors vicaire de la Métropole de Chambéry, avait pris

(1) Mgr Rey, était né au sein de ces montagnes et il en connaissait les traditions.

pour texte ces paroles du roi-prophète : *Hommes et jumenta salvabis, Domine* (1), paroles qui caractérisent les œuvres du bienheureux, pendant sa vie et après son trépas. L'orateur montra Guérin, toujours bon envers les animaux et les hommes, faisant du bien aux uns et aux autres, continuant après sa mort l'intérêt qu'il leur portait pendant sa vie. Avec cette éloquence qui prétait à celle qu'il allait bientôt déployer en Savoie et en France, devant les peuples et le clergé, il traça le tableau des œuvres du bienheureux et l'offrit à l'admiration et à la reconnaissance des pèlerins venus à la solennité. Il montra le saint, de son vivant, enseignant à leurs ancêtres, par ses exemples et ses leçons, l'art de défricher les forêts, de fertiliser les terres, d'élever les troupeaux et de se créer une existence honnête, à l'abri des besoins.

Il le présente à l'assemblée des fidèles et aux prêtres du Chablais et du dehors réunis en cette circonstance vraiment solennelle, parcourant la vallée d'Aups et les vallées voisines, visitant les montagnes et leurs pâturages, donnant partout des encouragements et attirant par ses prières sur les terres, les bergers et les troupeaux, les bénédictions

(1) Seigneur, vous sauvez les hommes et les animaux (Psalm. XXXV, 7).

du ciel. « Si les maladies se déclarent parmi les animaux, dit l'orateur, son intercession les met bientôt en fuite, et elles semblent n'avoir apparu que pour faire ressortir son crédit devant Dieu. »

« De leur côté, les habitants des vallées ont fréquemment ressenti les effets du pouvoir de saint Guérin. Il est sans exemple qu'ils l'aient invoqué en vain dans leurs assemblées religieuses et publiques. La vallée d'Aulps est restée inaccessible aux pestes assez fréquentes dans les onzième, douzième, treizième siècles et suivants, par suite des croisades, qui mirent l'Occident en contact avec l'Orient. On n'y remarque que les maladies ordinaires, et encore que de soulagements et de guérisons obtenus par l'invocation du bienheureux ! »

Et l'orateur prenait à témoin de la vérité de sa parole, les pèlerins innombrables venus de la Savoie, du Vallais, de Fribourg, du canton de Genève, dont la présence en ces lieux était un touchant hommage à la puissance de Guérin.

Mgr Rey n'eut garde d'omettre le point de vue religieux et moral de la vallée d'Aulps. « Si cette contrée est vierge dans sa foi, poursuit l'orateur, si l'hérésie a vainement essayé d'en forcer l'entrée, si l'impiété du dix-huitième siècle n'y a eu qu'un retentissement passager, si le

souffle de la révolution a été à peine senti, et si, à part la première et deuxième année, 1793 et 1794, elle n'a pas cessé d'être un asile sûr ouvert aux prêtres et aux familles honorables, désignées aux fureurs des persécuteurs de ces temps lamentables, c'est à la présence des saintes dépouilles que la vallée en est redevenue.

« Les mœurs toujours respectées, la piété en honneur dans les familles, la probité inviolable dans les traits, la religion au rang du premier devoir et du plus grand de tous les biens ; si la parole donnée, si les promesses verbales sont plus sacrées que les actes revêtus des formalités de la loi ne le sont en beaucoup de pays ; c'est, il ne faut pas en douter, à la puissante et religieuse influence que Guérin continue d'exercer au sein de ces montagnes, qu'il faut en rendre grâces. »

Ce qui frappe dans ce discours, ce n'est pas l'éloquence, mais la vérité du tableau tracé à grands traits par le prédicateur et présentée à une assistance aussi respectable que nombreuse. Il y avait, dans cette assemblée, outre les notabilités des ordres administratifs, judiciaires et civils de l'arrondissement de Thonon, les représentants des principales familles de Tainings, Samoëns et Bonneville, une réunion d'ecclésiastiques qui étaient nés et avaient vécu dans ces lieux ou dans

les vallées limitrophes, qui avaient été, par leur ministère, en rapports fréquents et intimes avec les populations. Tous avaient couragement et confesse la foi et expose leur vie pour sa defense pendant le regne des impies. Ce n'est pas devant de tels hommes, tradition vivante du passe, et juges eclaires et severes, que l'orateur se fut permis de manquer de respect à la verite de l'histoire, et de mesure dans ses appreciations religieuses et morales.

Ce que Mgr Rey racontait, il l'avait vu dans les annees de sa jeunesse, lorsqu'il accompagnait ses parents à Saint-Guerin (c'est ainsi que s'appelaient la paroisse où se garde le corps du bienheureux) ou il l'avait appris au foyer de ses peres et de la bouche des anciens et aussi par la notoriété publique.

L'orateur recut, nous ne dirons pas des felicitations, dont il n'aurait eu que faire, mais les remerciements les plus vifs du clerge et des personnages considerables de l'assistance. L'impression produite dans les ames fut du petit nombre de celles que le temps conserve et mûrit, mais qu'il n'affaiblit jamais. Aujourd'hui, apres bienôt soixante et dix ans, la memoire en est encore vivante dans les familles.

Le Seigneur confirma ce discours par un prodige qui rappelle celui qui marqua la première prédication de l'Évangile (1). Mademoiselle Plagnat, de Morzine, d'une famille connue et considérable de ces montagnes, était perdue des jambes, sur lesquelles elle ne se soutenait qu'à l'aide de deux béquilles. Elle fut amenée au tombeau du bienheureux, et là, après une prière fervente, elle se leva sans le secours d'aucun bras étranger, laisse ses béquilles et marche d'un pas ferme et assuré, en présence de la foule pénétrée d'admiration, et rendant grâces à Dieu et à Guérin, son serviteur. Elle retourne à pieds à Morzine, distant de l'abbaye ou de Saint-Jean d'Aulps de près de deux heures. La guérison fut publique, entière, subite et durable.

Cet événement eut un grand retentissement dans la vallée et au loin, et la mémoire s'en est conservée fraîche dans cette partie des Alpes. Les vieillards en font souvent encore aujourd'hui revenir le souvenir dans le récit du passé.

Guérin ouvrait ainsi avec éclat le siècle qui commençait.

Les dernières années du dix-huitième siècle avaient été trop agitées; et les saints comme le

(1) Act. des Apôt., 3.

Seigneur ne se font pas entendre dans le bruit des tempêtes ; leurs paroles , leurs œuvres , ne seraient pas comprises ou passeraient inaperçues parmi les agitations politiques et sociales. D'ailleurs, Guérin n'était plus au lieu où il rendait ses oracles et accueillait les prières des chrétiens qui avaient confiance en son pouvoir. A partir de la fin de 1793, jusqu'en 1804, le corps du saint, retiré de son tombeau , fut caché aux regards du public. Les pèlerins venaient encore , malgré les périls de la persécution , au lieu où il avait reposé pendant près de sept siècles. Ce n'était plus par troupes , mais trois à quatre au plus ensemble ; ils s'agenouillaient , priaient , pleuraient dans l'église abbatiale , dévastée et vide de ce qui en était le plus précieux ornement et la gloire , c'est-à-dire les reliques du bienheureux : ils invoquaient avec la ferveur des anciens temps le saint , pour leurs besoins personnels et pour le triomphe de la religion et de l'Église , l'une et l'autre aux prises avec des ennemis cruels et puissants. Ils s'en retournaient , en remerciant Dieu d'avoir pu revoir des lieux sanctifiés par des prodiges sans nombre et où ils avaient , dans des jours meilleurs , recueilli des bénédictions abondantes.

Le pèlerinage ne fut donc pas interrompu ; il fut moins fréquenté et avec moins d'éclat , comme

en secret, excepté aux deux grandes foires de
 chevaux qui se tenaient au village de l'abbaye,
 l'une le 29 août, et l'autre le 3 février. On s'y
 rendait de toute part, beaucoup moins pour
 échanger, vendre ou acheter, que pour mettre sous
 la protection du saint, comme autrefois, avec leurs
 animaux domestiques, leurs personnes et leurs
 familles. Ces deux foires ne furent jamais plus
 fréquentées que pendant l'époque révolutionnaire.
 Car, sous les apparences d'un commerce pratique
 et connu, les populations apportaient leurs vœux
 religieux et satisfaisaient leur piété. Saint Guérin
 était toujours présent, par les souvenirs qu'il avait
 laissés dans la vallée d'Aulps. On était content
 de respirer l'atmosphère où il avait passé sa vie,
 de boire au torrent où il avait élanché sa soif et
 de saluer des forêts et des monts qui avaient été
 les témoins de sa sainte vie, de toucher la terre
 arrosée de ses larmes et de ses sueurs. Ce cou-
 vent ravagé, les dévastations de cette église où
 ils avaient prié, où ils avaient vénéré tant de fois
 les ossements glorieux du saint et obtenu les bé-
 nédictions du Seigneur par son intercession, rat-
 tachaient fortement les pèlerins à la religion, par
 l'horreur que leur inspirait l'impiété, dont ces dé-
 gradations sacrilèges étaient l'ouvrage.

Dès que la persécution se fut ralentie et que

les fidèles jouirent de quelque sécurité dans la profession de leur foi, et surtout lorsque le corps du saint eut été retiré du lieu où il avait été mis à l'abri des recherches des impies et eut été de nouveau exposé à la vénération des peuples, c'est à-dire dès 1804, le pèlerinage reprit son cours public et régulier, et, par leur affluence au tombeau du bienheureux, les populations semblaient vouloir se dédommager des privations auxquelles elles avaient été condamnées pendant les dix dernières années.

La guérison de M^{lle} Plagnat marquait le commencement d'une époque nouvelle et l'entrée d'un siècle où la dévotion à saint Guérin devait prendre des développements considérables et recevoir une consécration nouvelle dont il sera parlé au chapitre suivant.

Des faits nombreux ont suivi celui-là et sont venus corroborer les témoignages des siècles précédents et ajouter à la splendeur du culte rendu au saint évêque du Vallais. Il n'est pas plus de notre dessein que de notre pouvoir de les rap-peler tous. Beaucoup n'ont pas eu la publicité nécessaire qui en garantit l'authenticité devant les rigueurs d'une critique exigeante. Un bien petit nombre de ceux qui ont été exaucés ont révélé les faveurs qu'ils ont reçues. Ils se sont contentés

de remercier Dieu et de louer son serviteur dans leurs familles, devant leurs parents et leurs amis. Parmi les personnes dont les infirmités étaient bien connues, plusieurs ont cru inutile de relater leur délivrance et d'en entretenir le public. D'autres ont jugé que le saint n'avait pas besoin de leur déclaration, que sa renommée était assez répandue et assez éclatante. Enfin, ce que l'Évangile rapporte des lépreux guéris par Notre-Seigneur s'est reproduit et se reproduira dans tous les siècles (1). Sur dix, un seul, et c'était un étranger, glorifia son sauveur à haute voix, tomba à ses pieds et lui rendit grâces.

Notre saint a été cependant beaucoup mieux traité que son Maître. L'ingratitude envers lui est un fait isolé et la faute de quelques particuliers ; tandis que la reconnaissance et la confiance sont générales parmi les populations. Ce concours continuél des foules à son tombeau est à la fois une action de grâces, un hommage à son crédit et une solennelle manifestation de sa bonté et de sa puissance.

Si ce tombeau ne rendait pas d'oracles ; si ce *mort*, selon le langage des livres saints, ne parlait plus et n'entendait pas la prière de l'humble

(1) Luc, XVII, 12 et suivants.

et pieux pèlerin ; s'il n'y avait point de vertus dans cette tombe ; s'il ne sortait pas de ces ossements sacrés, que le temps et la corruption ont respectés, des grâces toujours anciennes et toujours nouvelles, il y a bien des siècles que ces saintes dépouilles seraient délaissées et tombées dans l'oubli des hommes. Ces multitudes qui se succèdent et se pressent auprès d'elles avec la piété des anciens âges témoignent hautement que ce *mort* est toujours vivant et que son tombeau est plein de vie (1). Les preuves ne manquent pas. Nous tenons celles que nous allons citer de M. l'abbé Lacombe, archiprêtre-cure de Saint-Jean d'Aulps depuis 1849, et gardien de la tombe du bienheureux. Quiconque connaît ce respectable ecclésiastique sait que l'on peut s'en rapporter avec une pleine sécurité à sa prudence, à sa discrétion et à sa sagesse. Par caractère autant que par devoir, il est plus éloigné de la crédulité qui accepte sans un examen sérieux, que de l'incrédulité qui se refuse aux démonstrations le mieux établies ; et les guérisons dont il garantit la vérité, il les a apprises des témoins oculaires ou des personnes qui en ont été favorisées, et souvent des uns et des autres.

M. l'abbé Jordan, mort en 1856, archiprêtre

(1) Hébr. xi, 4.

et curé de Frangy (Haute-Savoie), fut menacé de la perte de la vue par une ophthalmie violente et tenace. Il était alors dans sa jeunesse sacerdotale et vicaire à Tainiges, de l'arrondissement de Bonneville. L'intensité et l'opiniâtreté du mal ne lui laissaient pas d'espoir. La lumière la plus ménagée était pour ses yeux une douleur insupportable, à laquelle il ne se dérobait qu'imparfaitement par un épais et large bandeau. Il allait se retirer du ministère sacré, saintement résigné à son triste avenir, lorsqu'il reçut la visite de son frère Claude. Ils convinrent entre eux de recourir à Dieu par l'entremise de saint Guérin, puisque les médecins n'avaient pas de remède contre ce mal. *A ton retour à Saint-Jean d'Aulps, dit l'abbé à son frère, tu feras dire une messe au tombeau du saint pour ma guérison.* Ainsi fut fait, et la guérison obtenue. *Quel jour et à quelle heure, demanda l'abbé à son frère, la messe a-t-elle été dite pour moi à l'autel de saint Guérin ? — Tel jour et à telle heure. — Eh bien ! répondit le vicaire de Tainiges, c'est le jour et l'heure où j'ai été instantanément guéri.*

Une femme de Passy, sous le Mont-Blanc, atteinte d'un rhumatisme aigu et opiniâtre, fait le vœu d'aller nu-pieds au tombeau du bienheureux, s'il lui obtient la délivrance du mal qui la clouait sur son grabat. Elle est exaucée, et, en accom-

plissement de sa promesse, elle arrive nu-pieds par des chemins longs et difficiles, au tombeau du saint, le jour de sa fête, le 28 août. Elle y passe trois jours, à la grande édification des pélerins et des habitants de Saint-Jean-d'Aulps, devant lesquels elle publiait à haute voix la merveille de sa guérison :

Le curé, M. Lacombe, le même qui nous a fait ce récit, rappela au presbytère, où elle fut accompagnée de plusieurs personnes de Passy, sa paroisse, qui s'étaient jointes à elle pour le voyage, et les unes et les autres affirmèrent par serment la vérité du fait attesté par leur compagne.

En 1860, Nicolas Dumiez, de Chens-Cusy (canton de Douvaine), fut délivré de rhumatismes dont il souffrait cruellement depuis trois ans, sans espérance du côté des hommes, par l'invocation de saint Guérin :

Un M. Daviet, de Paris, écrivait le 15 mars 1868 que, par une neuvaine de prières à saint Guérin, il avait été entièrement guéri d'une violente migraine qui revenait périodiquement tous les quinze jours.

On invoque le saint avec succès contre la fièvre, les maladies de la peau, la gale, les dartres, les incendies, etc. Le fils aîné de M. Noble, de Châtillon (canton de Taninges), aujourd'hui frère de la

Sainte Famille, souffrait d'une gale qu'il avait ramassée en couchant avec un domestique de son père, affligé de ce mal contagieux, et contre lequel les remèdes conseillés par les médecins avaient été inutiles. Il va en pèlerinage à saint Guérin, où il est instantanément et pour toujours rendu à la santé. On invoque encore le bienheureux contre les incendies ; et, à l'invocation de son nom, on a vu le feu s'éteindre tout à coup, comme il arriva à La Baume (canton du Biot), vallée d'Avüps, pour la maison de François Rosset.

Les faits rapportés ici, à part la guérison de Mademoiselle Plagnat, et d'autres que nous passons sous silence pour ne pas surcharger ce récit, ont eu lieu dans l'espace des vingt-deux ans du ministère pastoral à Saint-Jean d'Avüps de M. l'abbé Lacombe, qui en garantit l'authenticité.

Combien d'autres bienfaits dus à l'intercession de saint Guérin, pendant la première moitié de ce siècle, n'ont eu pour témoins que Dieu et les anges ! Que d'autres encore dont le souvenir s'est effacé, par la négligence à les constater et à les inscrire sur un registre, comme cela se pratiquait à l'abbaye avant la révolution de 1793 ! La piété de M. Lacombe et son zèle pour la gloire du bienheureux ont été bien inspirés de prendre note

des grâces insignes dues à son intercession et de
 relier le siècle présent aux siècles passés, en
 montrant que le pèlerinage au tombeau du saint
 n'a pas cessé d'être une source de bénédictions ;
 et que ce qu'on appelle légendes de saint Guérin
 n'a été et n'est encore qu'un recueil véridique de
 faits extraordinaires aussi bien établis que les faits
 les plus authentiques de l'histoire profane, dont
 personne ne peut douter.

Bienfaiteur des hommes, saint Guérin est encore
 le bienfaiteur des animaux. « Le juste, dit le Sage, a
 soin de la vie des bêtes qui lui appartiennent (1). »
 Et les troupeaux des vallées de nos Alpes sont, on
 peut le dire, la création de notre bienheureux ;
 et, par la protection dont il les couvre, il continue
 de s'en déclarer le maître. Il a fait nos monta-
 gnes ce qu'elles sont. C'est lui qui le premier a
 implanté dans nos vallées incultes et stériles l'Ordre
 des Bénédictins, ces grands maîtres dans l'art de
 féconder les terres et d'élever les troupeaux. Le
 Seigneur a voulu qu'il fût jusqu'à la fin à Aulps,
 d'où il protégea les vallées des Alpes, dont elle
 est le centre.

Saint Guérin est toujours le père des habitants
 de nos montagnes ; leurs intérêts sont les siens ;

(1) *NOVIT JUSTUS ANIMAS JUMENTORUM SUORUM* (Prov. XII, 10).

et comme les troupeaux sont leur ressource presque unique, leur existence, leur fortune, il a soin de leur vie et la défend, comme un bon berger, contre les maladies et autres périls qui la menacent.

De là ce recours incessant, dont les commencements ne peuvent être assignés, à sa protection contre les maladies, blessures, infirmités des animaux qui nourrissent de leurs viandes ou de leur lait, qui chassent et habitent l'homme de leurs peaux et de leurs toisons, qui le soulagent et le secondent dans ses travaux, ses courses et ses voyages.

Il existe, a-t-il été dit plus haut, deux foires dites des chevaux, parce que ces animaux y sont en plus grand nombre. Ces foires, d'une haute antiquité, les plus anciennes peut-être de celles de Savoie, doivent leur origine à saint Guérin. Voici de quelle manière. Dans la persuasion, fondée sur l'expérience, que l'invocation du bienheureux, l'attouchement de ses reliques, des clefs qui portent son nom, guérissaient les troupeaux ou les préservaient des maladies, les peuples menaient à l'abbaye, le 28 août, pour les faire bénir, des chevaux, des bêtes à cornes, à laine, et s'en retournaient après la bénédiction, ou restaient jusqu'au lendemain pour satisfaire leur pitié. Alors ces animaux attirèrent l'attention des pèlerins et

des habitants du lieu, et devenaient l'objet d'un marché, d'une transaction, d'un négoce. En peu d'années, le lendemain de la fête du saint, le 29 août, fut un jour de foire. La veille, c'était la bénédiction ; et, le jour suivant, la vente, l'achat et les échanges de ces animaux se faisaient près de l'abbaye au village de ce nom.

Cette foire devint en peu de temps si considérable, qu'elle en fit désirer une seconde, qui fut fixée le 5 février, près de l'entrée du printemps, alors que le pèlerinage, suspendu pendant les mois les plus rigoureux de l'hiver, reprend son cours et que la saison qui s'avance est, avec l'été, la plus dangereuse pour les animaux. Ces deux foires, aussi importantes aujourd'hui qu'il y a six à sept siècles, ne se tiennent plus au village de l'abbaye, mais à celui de Saint-Jean, où repose le corps et se garde la clef de saint Guérin.

En dehors de ces deux jours, pendant les autres temps de l'année, on voit souvent arriver à saint-Guérin des animaux conduits par leurs propriétaires, soit pour obtenir leur délivrance de quelque infirmité, soit pour les préserver des maladies qui ont cours dans les pays voisins.

En 1869, sur la fin de juillet, le charbon se déclara tout à coup dans les vallées d'Aulps, d'Abondance, de Belleaux. Les vaches, les gé-

nisses, les juments et chevaux attaqués périssaient presque aussitôt. Quelques hommes, en soignant les animaux, avaient été atteints du mal qui, des vallées, était rapidement descendu dans les plaines du Chablais et du Faucigny qui avoisinent les cantons suisses de Vaud, de Genève et du Vallais. Le gouvernement helvétique interdit l'entrée en Suisse du bétail provenant des arrondissements de Bonne-

ville et de Thonon.

Cette interdiction dut être levée presque aussitôt qu'elle eut été publiée. La maladie s'était arrêtée comme elle s'était déclarée, tout à coup. Le fleau n'avait frappé que pour signaler sa présence, réveiller la foi et provoquer le recours à saint Guérin.

En effet, des l'apparition de la maladie, on vit accourir, des lieux attaqués ou menacés, de nombreux pèlerins au tombeau du saint, les uns avec du bétail, la plupart seuls, car les troupeaux paissaient alors sur les hautes montagnes, mais tous pour implorer la protection ou emprunter la clef du saint avec laquelle on allait visiter, toucher et bénir les troupeaux au milieu des pâturages et dans les chalets.

Dans ce danger, les chefs de famille de Saint-Jean d'Aulps prièrent le curé, M. l'abbé Lacombe, d'ordonner une procession pour le lundi 9 août,

en l'honneur de saint Guérin, afin d'obtenir la cessation du fléau. Elle se fit avec une grande édification ; les habitants des hameaux les plus éloignés s'y trouvèrent. Tous ceux qui n'étaient pas hors d'état de marcher, ceux qui n'étaient pas nécessaires à la garde des enfants et des malades, s'y étaient rendus ; les personnes empêchées d'y assister y étaient représentées par les pauvres, auxquels, selon une louable coutume du pays, elles firent une aumône de quarante ou cinquante centimes.

Partie de l'église paroissiale après une messe chantée à l'autel du saint, devant la chaise où son corps est renfermé, elle se dirigea vers l'oratoire construit à l'endroit où le bienheureux avait été arrêté par la main de Dieu et forcé de revenir à l'abbaye pour y mourir. C'était un parcours de quarante minutes. La tête de la procession atteignait l'oratoire, lorsque la queue sortait à peine de l'église. La route était couverte d'une extrêmeité à l'autre de la foule des fidèles, les uns chantant les litanies des saints, avec l'invocation à saint Guérin, les autres chantant des cantiques ou récitant à haute voix le chapelet.

Après quelques prières devant l'oratoire, à l'adresse de saint Guérin, la procession revient sur ses pas pour entendre la messe célébrée au Bas-

Thé, dans la chapelle dédiée à la sainte Vierge. Dès ce jour, le fléau eut cessé dans la vallée ; il n'y eut pas de nouvelles victimes parmi les animaux, et les populations furent délivrées de la crainte de voir cette affreuse maladie s'étendre aux hommes ; car quelques-uns d'eux, à Seytroux, paroisse voisine de Saint-Jean-d'Aulps, en avaient déjà ressenti les symptômes.

Ce fait a été raconté avec un peu d'étendue, parce qu'il est de date récente, et aussi parce que celui qui le consigne dans ces pages en a été le témoin, s'étant trouvé dans la vallée d'Aulps en ces jours de désolation, et ayant vu de ses yeux les commencements, la marche et la fin de ce fléau, avec les manifestations religieuses auxquelles il a donné lieu.

Des faits semblables se sont reproduits souvent à travers les sept siècles du culte rendu à saint Guérin, non seulement en Savoie, mais en Suisse, dans la Franche-Comté, la Lorraine.

En 1780, vint à Anney une députation de la paroisse de Juxey, du doyen d'Épinal, diocèse de Saint-Dié, dans les Vosges, avec une supplique signée du maire, du lieutenant-maire, du syndic, du greffier et de tous les notables de la commune. Cette supplique, appuyée d'une lettre de recom-

mandation de Mgr de Chaumont de la Galazière,

évêque de Saint-Dié, à Mgr Bior, évêque de Genève, avait pour but d'obtenir de l'abbaye d'Aulps des reliques de saint Guérin. Elle portait que « de tout temps saint Guérin, évêque de Sion, avait été honoré dans leur paroisse d'un culte spécial ; que leurs ancêtres lui avaient érigé un autel très-bien décoré, et établi en son honneur une confrérie, à laquelle le Pape Clément XI avait accordé tous les privilèges des archiconfréries de Rome ; que, tous les ans, le 28 août, ils célébraient sa fête avec solennité et exposition du Saint-Sacrement, par permission de Messieurs leurs évêques.

« Que de temps immémorial Jucey avait éprouvé des effets bienfaisants de la puissante intercession de Guérin auprès de Dieu pour la conservation des bestiaux, aucun n'y étant perri dans le temps où la contagion les faisait tomber par centaines et par milliers dans les lieux circonvoisins, comme en 1740 et 1741 ; et encore l'an dernier, 1779, pas un n'y a été malade ; tandis que dans les paroisses voisines, telles que la ville d'Epinal, les villages d'Ogneville, d'Eyville et autres, dont les plus éloignés ne sont qu'à une lieue de Jucey, la contagion faisait de grands ravages. »

L'évêque de Genève remit à la députation une lettre pour Dom Collet, prieur de l'abbaye d'Aulps.

Nous n'avons pu savoir si l'abbaye d'Avlups put satisfaire la piété des habitants de la paroisse de Juxey. Mgr Biorde semble en douter, car il disait : *Je ne sais s'il sera en votre pouvoir, Monsieur et cher prieur, de satisfaire la dévotion des suppliants.* Ceux-ci auront emporté quelques objets ayant appartenu au saint ou touché à son corps ; mais du corps lui-même, renfermé dans un tombeau scellé, placé sous la garde de tout l'ordre de Cîteaux, et ne pouvant être ouvert qu'avec l'autorisation du supérieur général des Cisterciens, ou la permission du Souverain Pontife, il est à croire qu'ils n'en auront obtenu aucune parcelle.

La même demande ayant été faite, en 1625, par les chanoines de la cathédrale de Sion, qui avaient fait don de quelques ossements de la légion thébénne à l'abbaye, le prieur, Claude de Condé, dont il a été déjà parlé, leur exprima son regret et celui de l'abbaye de ne pouvoir exaucer leurs désirs, n'y étant pas autorisé par le général de l'ordre de Cîteaux (1).

(1) Les mesures prescrites par l'Église sont sévères, mais elles sont nécessaires à la conservation des corps des saints. Les évêques eux-mêmes ne peuvent ouvrir leurs châsses qu'avec la permission du Saint-Siège et en présence de plusieurs témoins, et avec défense de prendre ou de laisser prendre de leurs ossements.

Bitaine, comté de Bourgogne, diocèse de Besançon, où il y avait un grand concours de monde non-seulement de cette province, mais de la Lorraine, de l'Alsace et de la Champagne.

Par suite de la guerre de Trente ans, dont ces pays furent un des principaux théâtres, et eurent tant à souffrir, ce pèlerinage était tombé, ainsi que la fête, en désuétude.

Cette fête fut rétablie en 1650, par l'abbé commendataire de l'abbaye de Bitaine, Mgr de Grammont, archevêque de Besançon, prince du Saint-Empire, qui régla qu'il y aurait, en l'honneur du saint, sermon à la grand'messe et bénédiction du Saint-Sacrement à l'issue des vêpres. Rome avait attaché à la sanctification de cette fête l'indulgence plénière des péchés. Cette solennité aura, sans doute, disparu avec l'abbaye.

Après cette digression, qui se rattache intimement à l'histoire du culte de saint Guérin, nous venons à la clef de saint Guérin, dont il a été fait mention plus d'une fois.

Recours à la *clef* de saint Guérin par les populations protestantes du *district* d'Aigle (Suisse). Quelques explications sur cette clef. Mémoire sur cette relique par le sénateur Jordan, d'Aups. Origine, matière, forme, usage et conservation de cette relique. Recours à cette relique pour les malades et surtout pour les troupeaux. Saint-Jean d'Aups est le sanctuaire où saint Guérin écoute de préférence ceux qui l'implorent. Raisons de cette préférence.

Dans la *Chronique valaisanne* de 1610 à 1642, par le notaire Gaspard Bérodi, receveur du Gymnase de Saint-Maurice en Vallais, on lit qu'au commencement du mois d'août 1624, une épidémie mortelle se déclara parmi les troupeaux du district d'Aigle, canton de Vaud, et principalement parmi les vaches, dont plus de cent quarante périrent sur les montagnes d'Ollon.

Les populations toutes protestantes de cette contrée, en présence de ce terrible fléau, se souvinrent que dans des calamités de ce genre,

CHAPITRE II.

LA CLEF DE SAINT GUÉRIN.

leurs ancêtres invoquaient saint Guérin. Elles s'assemblèrent et convinrent de recourir à la prière et à l'intercession du bienheureux. A cette fin, elles députèrent quelques notables de l'assemblée à l'abbaye d'Aulps. Ils en revinrent avec des religieux portant la clef de saint Guérin, ce-
lebre par beaucoup de miracles. L'attouchement de cette clef, accompagné d'une prière invocatoire au saint, arrêta le fléau ; et, ce qui est encore plus digne d'admiration, continue le chroniqueur Berodi, c'est qu'à ce contact, les animaux près d'expirer furent rappelés à la vie.

L'auteur ajoute « que les ministres protestants du *district* et spécialement le ministre d'Aigle, qui en est le chef-lieu, procurèrent l'attouchement de la clef à des herbes et autres aliments, tant pour la conservation du bétail que pour d'autres usages et d'autres nécessités. »

Que le Seigneur ait exaucé, par son serviteur Guérin, les supplications de ces peuples, chez lesquels l'hérésie était plus matérielle que formelle et qui tenaient encore de cœur, la plupart, aux dogmes catholiques, et principalement à l'utilité et à la légitimité de l'invocation des saints, il n'y a pas lieu de s'en étonner. C'était une récompense accordée à leur confiance au crédit devant Dieu des saints et au mérite d'une manifestation so-

lennelle d'une vérité catholique rejetée par l'hérésie; et, dans tous les cas, c'était une invitation, la dernière peut-être, de revenir au bercail, d'où ils avaient été arrachés, non par les voies de la persuasion et d'une conviction raisonnée, mais par la terreur des armes des Bernois.

Il ne sera pas hors de propos d'entrer ici dans quelques développements, sur la relique des *clefs* de saint Guérin, dont il a été fait plusieurs fois mention: l'origine, la matière, la forme, l'usage de ces clefs, leur conservation, leur état actuel.

La *clef* de saint Guérin, c'est la dénomination usitée dans le langage ordinaire. Cette clef date des premières années qui suivirent le trépas de saint Guérin et n'a pas un autre commencement que celui du culte des reliques du bienheureux. Les traditions s'accordent sur ce point. Elles sont corroborées par le témoignage du curé actuel d'Aulps, M. Lacombe, qui, depuis vingt-deux ans, met ses soins à éclairer par des recherches consciencieuses tout ce qui touche ou sert à la gloire du saint.

Dans des communications écrites, qui sont un véritable mémoire, sur la clef de saint Guérin, que nous tenons de l'obligeance du sénateur Jordan, président de tribunal de première instance,

conseiller de la province du Chablais (1). Ce magistrat, dont le cœur et la parole étaient tout d'or, confirme pleinement l'antiquité et la parfaite harmonie de ces traditions.

La matière de cette clef, c'est les crochets ou les deux clous qui liaient l'une à l'autre les extrémités du cilice que le saint, selon les mêmes traditions, avait reçu de la religieuse amie du pape Calixte II, et qu'il portait sur son corps, d'où il fut détaché après sa mort. Ces clous, crochets ou fermoirs, avaient donc été baignés des sueurs et teints du sang du bienheureux pendant de longues années.

La dénomination de *clef* provient de ce que ces crochets ouvraient et fermaient le cilice, ou de l'éluï en forme de clef où ils étaient et sont encore renfermés, ou parce qu'ils étaient, par les grâces que la piété des fidèles en recevaient, comme l'une des clefs du trésor des miséricordes divines, et très-probablement pour ces trois causes réunies. Cette *clef* a toujours été en grande vénération ;

(1) M. le sénateur Jordan, chevalier des ordres de Saint-Maurice et Lazare, fils du notaire et secrétaire de la commune de Saint-Jean d'Aulps, Claude-Joseph Jordan, qui a pris une part considérable à la conservation des reliques de saint Guerin, n'a pas laissé passer une année de sa longue et belle carrière sans se rendre, le 28 août, à la fête du bienheureux. La maison de ses pères, devenue la sienne, continua d'être ouverte à une noble et touchante hospitalité.

(1) La prière est une invocation dont la formule varie. Ici, c'est *saint Guérin, priez pour nous ; là, que la clef de saint Guérin te touche et que Dieu le guérisse, etc.*

c'est une relique précieuse qui a partagé les honneurs rendus au corps du bienheureux et inspire la même confiance. Le Seigneur a daigné attacher à cette relique le bienfait de la guérison du bétail et de la préservation des maladies contagieuses, en faveur de ceux qui recourent avec foi à saint Guérin. Portées en diverses contrées de la Savoie, de la Suisse, de la Franche-Comté, de la Bourgogne, ces clefs ont toujours été recherchées par la piété ; et la foi des populations les a constamment entourées de ses hommages.

Avant que l'abbaye d'Alps eût été ruinée par la Révolution française, avec tant d'autres établissements religieux, un ou deux moines accompagnaient cette clef dans les vallées de nos Alpes et autres pays où elle était désirée. Lorsque les moines étaient appelés à donner des exercices spirituels, *triduum*, retraites, missions, ils portaient avec eux cette relique et bénissaient les troupes auxquelles leur étaient amenés ou qu'ils allaient visiter lorsqu'ils paissaient sur les hautes montagnes. En touchant de la clef les animaux, ils faisaient cette prière : « Que la clef de saint Guérin te touche et que Dieu le guérisse, ou que Dieu te bénisse. » (1)

Cette dernière formule était employée envers les

bêtes en santé, comme mesure de préservation.

En Tarentaise, à Beaufort, chef-lieu de la grande vallée de ce nom, on voit sur un côté de l'autel principal, la statue en bois de grandeur naturelle de saint Guérin, avec une clef à la main droite.

Le recours à la clef de saint Guérin a continué pendant et après la Révolution, comme pendant

les siècles qui ont précédé. Pratique en plein jour, ostensiblement, par des peuples nombreux, par des personnes de divers rangs de la société,

sous les yeux et avec l'approbation d'abord tacite et bientôt expresse des archevêques et évêques

de Tarentaise, de Chambéry, de Genève, d'An-necy, de Lausanne, de Sion, etc., ce recours est

assez justifié. Il y a peu de dévotion qui présente en sa faveur une pratique plus autorisée, d'une

durée aussi soutenue et fondée sur des faits pu-blics et des témoignages plus respectables.

Cette clef faisait partie du trésor des reliques de saint Guérin, possédées par l'abbaye d'Avlups et gardées avec un soin religieux jusqu'à la Ré-volution française de 1793.

Lors du départ ou plutôt de la fuite des moines, devant la persécution de ces tristes temps, le prieur D. Collet et le procureur D. Quisard, aidés du notaire Jordan, secrétaire de la commune

d'Aulps, père du président de qui nous tenons ces détails, emportèrent divers objets précieux, parmi lesquels la clef de saint Guérin. Le procès-verbal de la translation du corps du saint en 1804 confirme ce récit, car il y est dit que *la clef de saint Guérin fut sauvée par le notaire Jordan*. Celui-ci l'eut en sa garde jusqu'au rétablissement du culte et à l'arrivée du nouveau curé de Saint-Jean, auquel il dut la remettre. On croit que le prieur D. Collet en eut un fragment, qu'il em-

porta avec lui.

Dans la cure d'Armoiy, dont il fut pourvu en 1803, il y est resté sous la forme d'une clef. Car nous lisons dans le procès-verbal de la visite pastorale de 1865, de Mgr C.-M. Magnin, qu'Armoiy possède une *partie de la clef de saint Guérin*. On croit aussi que la paroisse du Biot en garde une partie qu'elle aurait reçue de l'abbaye d'Aulps. A quelle époque? C'est ce que l'on ignore.

Quoi qu'il en soit, la paroisse de Saint-Jean d'Aulps possède la clef de saint Guérin; cette localité n'en a pas été dessaisie. Après l'abbaye, est venue la paroisse, hériitière et gardienne du trésor des reliques de saint Guérin.

« Nous portons nous-mêmes la clef à l'étranger, nous écrivait le curé de Saint-Jean d'Aulps, le

15 mai 1872, ou nous la remettons à quelques prêtres, et rarement. En l'appliquant, nous disons : *Sancle Guérin, ora pro nobis* (saint Guérin, priez pour nous). Les personnes malades la vénérent en la baisant. » On voit par ces paroles que les fidèles y recourent dans leurs maladies.

Dans les desseins de sa miséricorde sur la vallée d'Aulps, le Seigneur a voulu qu'elle fût la demeure de saint Guérin après son trépas, parce qu'elle avait été le séjour préféré et le théâtre principal des œuvres qui ont fait sa vie très-sainte et glorieuse ; et cette vallée a montré qu'elle était digne de cette préférence qui a été pour elle une source féconde de bénédictions, dont sa foi a reconnu le prix et dont elle s'est montrée reconnaissante par sa dévotion envers les précieux restes de notre bienheureux.

C'est au centre de cette vallée, dans la paroisse de Saint-Jean d'Aulps, ainsi appelée de saint Jean-Baptiste, titulaire de l'église, que le saint a passé la plus grande partie de sa vie et qu'il est mort, c'est de là que son âme est montée au ciel, laissant son corps à la garde de l'abbaye.

L'abbaye ayant disparu dans la tempête excitée par l'impiété du dernier siècle, la paroisse et la commune de Saint-Jean ont dû prendre sa place auprès du tombeau du bienheureux. Ni l'une ni

l'autre n'ont manqué aux devoirs de sentinelles vigilantes et dévouées : prêtres et fidèles, ecclésiastiques et magistrats, chefs de la commune comme les chefs de la paroisse, tous ont bien mérité de la religion, en sauvant de la profanation et d'une dispersion inévitable le trésor des reliques que la Providence confiait à leur foi et à leur piété.

Saint-Jean d'Aulps est le lieu de repos de saint Guérin. C'est de là que le parfum de ses vertus s'est répandu au loin dans le monde. C'est de là qu'il est entré, par son trépas, dans la joie du Seigneur et qu'il a pris possession de l'héritage de Jésus-Christ dans les cieux. De là, de son tombeau, il n'a cessé de *parler* par ses bienfaits, depuis plus de sept cents ans. Toujours présent en ce lieu dépositaire de son corps, glorifié par les prodiges qui s'y opèrent : c'est là qu'il entend et accueille de préférence les prières que la confiance et la dévotion des peuples lui adressent. Saint-Jean d'Aulps est son temple ; la chasse où sont ses ossements vénérés est son sanctuaire. Comme le Seigneur, il entend sans aucun doute les supplications et les prières de la foi, de quelque part qu'elles viennent ; mais la supplique du pèlerin et l'invocation des fidèles près de son tombeau, à l'autel du sanctuaire où il demeure, sont des

garanties de succès qu'elles ne rencontrent pas ailleurs au même degré.

Il y a des lieux choisis, que nous appelons ordinairement les sanctuaires de Marie : tels que Fourvière, Notre-Dame des Hermites, où cette douce Mère aime à exaucer les vœux de ses dévots serviteurs. Pour les saints, ce sont les lieux où les dépouilles de leur mortalité, leur chair, leurs ossements, leur corps, sont conservés avec religion et vénération des fidèles. Ces lieux sont sacrés ; et, quant à Saint-Jean d'Aulps, l'historique que nous allons donner de la conservation des reliques du bienheureux Guérin, depuis sa mort jusqu'à nos jours, fera voir que cette paroisse a rempli avec fidélité les obligations que lui impose la garde de ce dépôt précieux.

Pendant les premiers siècles qui suivirent le trépas de saint Guérin, les treizième, quatorzième et quinzième siècles, la vallée d'Avlups et son abbaye jouirent d'une paix assez profonde. À part quelques expéditions venues du dehors pour la dignité abbatiale, rien pendant ce long intervalle ne troubla le silence de ces lieux. Le grand schisme d'Occident n'y eut pas ou très-peu d'écho. Les habitants ne furent point inquiétés dans leur foi et, sous leur garde, la tombe vénérée du bienheureux jouit, sans interruption, des hommages que la religion des fidèles venaient y déposer.

Le corps de saint Guérin eut cependant plus

Sa conservation. Préservation providentielle de ce trésor aux seizième, dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècles. Mesures prises pour en assurer l'intégrité et l'authenticité. Translations solennelles du saint corps en 1804 et 1831. Dévotion toujours active et croissante.

DU CORPS DE SAINT GUÉRIN.

CHAPITRE III.

d'un péril à traverser. Le protestantisme d'abord, qui accumula tant de ruines et tant de sacrilèges pour asseoir sa domination en Allemagne, en France, en Suisse, en Savoie. L'histoire a raconté une partie de ses attentats odieux et gratuits contre tout ce qui tenait au culte ecclésiastique et à celui des saints. Que d'églises détruites ! que d'Autels renversés ! que de tabernacles profanés ! A Lyon seulement, des centaines ou plutôt des milliers de corps de martyrs, jetés dans les rivières, livrés aux flammes ou confondus et mêlés avec toutes sortes d'ossements pour les dérober à la vénération publique !

Le tombeau des saints que possédait Genève n'échappa point aux fureurs impies des calvinistes. L'église des Cisterciens fut démolie jusqu'aux fondements, et les ossements de saint Victor, l'un des martyrs de la légion thébéenne, enveloppés dans ses ruines.

Le calvinisme, sous la protection des armes des Bernois, s'était emparé de la partie du Chablais qui s'étend de Genève à la Dranse, portant avec lui la dévastation et le sacrilège ; rien de sacré n'avait échappé à sa rage de profanation. Des bords du lac Léman, l'armée de l'hérésie s'était dirigée vers les vallées. Celle de Belleaux, voisine d'Aulps, avait été envahie et arrachée vio-

lemment au catholicisme, la Chartreuse de Vallon, saccagée et ses religieux mis en fuite. Le 30 août, les Bernois, revenant sur leurs pas, se portèrent vers la vallée d'Aulps. Il y avait une riche abbaye à dépouiller, et le tombeau d'un saint à profaner et à soustraire à la pitié des populations. Il a été dit plus haut comment l'armée de l'hérésie fut arrêtée dans sa marche, battue et dispersée.

Mais ce qui n'a pas été raconté et mérite de trouver ici une place, c'est qu'une des premières opérations des hérétiques bernois, après la conquête de Thonon, avait été d'abattre la statue de saint Guérin, érigée au milieu du pont de la Dranse, que l'on traverse en allant de cette ville à Evian, pour la protection du pays.

Et c'est à ce point même que s'arrêtèrent les envahissements de l'hérésie. Une rivière guéable presque en toute saison, un pont d'une traversée facile, les débris de la statue de saint Guérin, voilà les barrières que le Seigneur opposa d'abord aux conquêtes de l'erreur. C'est le grain de sable devant lequel s'arrêtent et se brisent les flots de la tempête.

Sans doute, le recours des communes du Chablais, entre Saint-Maurice et la Dranse, aux Dixains du Haut-Vallais et les troupes envoyées par ces Dixains au secours des Chablaisiens con-

tre les Bernois, obligèrent ensuite ceux-ci à suspendre leur marche ; mais un secours si prompt, accorde aussitôt que demandé, un accord subitement conclu et avec une entière unanimité, entre près de quarante-sept communes, d'implorer l'assistance des Vallaisans leurs voisins et leurs amis, est un fait assez rare et assez surprenant dans la conduite des affaires humaines de cette nature, pour qu'il n'y ait ni faiblesse d'esprit ni crédulité à penser que la protection du ciel par la médiation de saint Guérin, auquel ce pays s'était confié en lui dressant une statue, n'a pas été étranger à la délivrance de cette contrée et des malheurs de la guerre et des malheurs bien plus funestes de l'hérésie.

Cent cinquante-trois ans après, en 1689, le corps du saint courut un plus grand danger par l'irruption presque subite et imprévue dans la vallée d'Anpys de quelques milliers de sectaires dit *Vandois* ou *Luzernois*. Chassés du Piémont par le roi Victor-Amédée II, ces hérétiques obstinés passèrent en Suisse pour se rendre en Allemagne, où un refuge leur avait été ménagé. Mais lorsqu'on les croyait déjà aux frontières de la Suisse, sur les bords du Rhin, tout à coup on apprend que, cédant aux conseils du gouvernement protestant de Berne, ils sont revenus sur leurs

L'armée vaudoise, au désespoir de ne pouvoir obtenir, malgré ses supplications, le passage libre, engage un second combat où elle reste victorieuse, maitresse du terrain. Ces deux engagements coûtèrent à la colonie luzernoise près de trois cents morts et un nombre considérable de blessés,

puis pour ce fait d'armes : *Brûle-camp*. fut brûlé par les gens de Bernex, surnommés de- Vaudois, battus, furent chassés de leur camp, qui le col de Creusaz fait partie, s'en mêlèrent. Les res; les habitants de la commune de Bernex, dont avait établi son camp. Le combat dura cinq heures; les habitants de la commune de Bernex, commandant des troupes du Chablais, avec trois cents hommes, l'attaqua dans l'endroit où elle arriva au col de Creusaz, où elle campa et passa la nuit. C'était le 21 septembre. Le lendemain matin, le comte de Bionay, seigneur de Bernex, De Thollon, l'armée ou la colonie des Luzernois

Tous les habitants s'étaient enluis. con, ils monterent sur le plateau de Thollon. dernier, le seul qui aille à notre sujet. Du Leu- et Saint-Gingolph. Nous ne parlerons que de ce l'un à Yvoire et l'autre au Leucon, entre Meillerie eut deux débarquements sur les côtes du Chablais, sardes et reconquérir les vallées de Pignerol. Il y préparèrent à traverser pour rentrer dans les États pas jusque sur les rives du lac Léman qu'ils se

parmi lesquels elle prit ceux qui ne laissaient aucun espoir de guérison, les déposa dans une grange à foin à laquelle elle mit le feu : barbare qui justifie cet oracle de la sagesse : *Les entrailles des impies sont cruelles* (1).

Irritée de cette résistance et de ces pertes, elle se jeta sur la paroisse de Bernex, dont elle pillait l'église et le presbytère ; elle incendia le grand village de Trossy. Un vieillard, André Borquier, âgé de soixante-dix ans, tomba entre leurs mains et eut la tête tranchée. Il ne fut pas la seule victime.

De Bernex, la colonie se dirigea vers l'abbaye d'Aulps par Chevènoz, Vacheresse, Bonnevaux, le col du Corbier et le Biot, jetant la terreur, pillant, tuant, incendiant sur son passage ; les églises et leurs mobiliers religieux étaient principalement l'objet de leurs fureurs ; c'était dans cette bande de frénéliques une incroyable rage de sacrilèges. L'abbaye d'Aulps fut pillée et dévastée, son église saccagée, les autels brisés, les reliques foulées aux pieds et jetées au feu. Ces furieux s'efforçaient d'abattre à coups de marteaux le tombeau de saint Guérin, lorsque l'épouvante les saisit. Que crurent-ils voir ? que crurent-ils entendre ? Une tradition respectable, constante, que

(1) Prov. XII, 40.

rien n'est venu contredire et que tout semble accrédi-
tér, porte que croyant entendre sonner le
tocsin, ils courent au clocher où, ne trouvant per-
sonne, ils pensèrent que le ciel se déclarait contre
eux et appelait les habitants de la vallée à la
vengeance. Ceux-ci s'étaient retirés à leur ap-
proche ; les religieux les avaient suivis. Un seul
d'entre eux était resté pour garder le couvent et
il avait été massacré. Il faut bien une cause à cette
épouvante, un motif de cette fuite précipitée, et
nous n'avons pas de raison pour rejeter la croyance
que les cloches aient sonné d'elles-mêmes. Assez
d'événements moins vraisemblables et authenti-
ques remplissent les pages de l'histoire.

Quoi qu'il en soit, la fuite précipitée de la
bande fut le salut du monastère, de l'église et du
corps de saint Guérin, qu'elle s'apprétaient à ré-
duire en cendres.

Au col des Geiz, ces impies répèrèrent les mê-
mes dévastations et les mêmes sacrilèges. Ils
détruisirent ou emportèrent tout ce que l'église
de cette paroisse avait de plus riche et de plus
précieux.

Si ce n'était nous trop écarter du but de cet
écrit, nous dirions comment cette armée des Lu-
zernois ayant été rejointe en Faucigny par celle
qui avait débarqué à Yvoire, fut arrêtée au défilé

qui conduit de la petite ville de Cluses à Sallanches et dut battre en retraite et rentrer en Suisse, d'où elle était partie.

De la fin du dix-septième siècle à celle du dix-huitième, l'abbaye d'Aulps et son trésor n'eurent aucun risque à courir. Le pèlerinage au tombeau du saint suivit son cours, les peuples continuèrent d'y déposer les témoignages de leur confiance et les supplications de leurs besoins.

Mais en 1792, lorsque les armées françaises eurent envahi le sol de la Savoie, on eut tout à craindre, pour ce saint dépôt, de l'impiété révolutionnaire dont elles étaient l'avant-garde. Après l'hérésie, l'impiété; elles sont sœurs et mères l'une de l'autre, elles s'engendrent mutuellement. C'est de part et d'autre, avec des différences quelque fois insensibles, sous des formes diverses, l'orgueil porté jusqu'au paroxysme de la haine contre Jésus-Christ et son épouse la sainte Église catholique. Les empereurs et les rois infidèles ont été persécuteurs parce qu'ils avaient des dieux que les chrétiens n'adoraient pas et ne pouvaient pas adorer. De même les hérésiarques et leurs disciples les hérétiques ont été persécuteurs, parce que la conscience des fidèles rejetait leurs erreurs et leurs impiétés. Partout où l'hérésie et l'impiété ont eu la domination absolue, le vrai christianisme

et ceux qui le pressent ont été en butte à leurs violences. Cela n'a pas souffert et ne souffre guère d'exception. C'est qu'il n'y a pas d'accord possible entre Jésus-Christ et Bélial, entre le mensonge et la vérité, le vice et la vertu. Les hérétiques et les révolutionnaires s'accrochent parfaitement les uns avec les autres, ils font cause commune et se donnent le baiser dans la haine du catholicisme.

Le protestantisme, sous toutes les dénominations, a vu la révolution la plus odieuse, la plus criminelle et l'une des plus sanguinaires dont l'histoire ait conservé le souvenir, respecter ses temples, ses ministres, ses institutions, ses prières.

Pendant qu'elle persécutait la vertu sous toutes ses formes, qu'elle foulait aux pieds tous les principes fondamentaux de la société, qu'elle blasphémait le nom de Dieu et effaçait de son calendrier les noms de ses saints, elle était tolérante, bienveillante même jusqu'à l'amitié envers les protestants, comme protestants. Les juifs aussi jouissaient de sa faveur. Tous les ennemis de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Église catholique étaient ses amis. L'hérésie, l'apostasie, l'impie, c'est, sous des noms divers, une seule et même chose au fond et dans les con-

Violait les tombeaux des saints , jetait leurs cen-
à Rousseau , Voltaire , Mirabeau et Marat , elle
Pendant que la révolution décernait l'apothéose
main.

la honte de leur siècle et des siècles du genre hu-
devront céder le pas à des hommes qui ont été
amis du peuple, auquel ils ont consacré leur vie,
l'oubli ou le mépris. Ces saints , les véritables
Vincent de Paul ne recueilleront de leur part que
Bernard de Clairvaux, les François de Sales, les
Mais les François d'Assise, les Dominiques, les
tion, dignes de tout honneur.

taire, Calvin, sont devant l'hérésie et la révolu-
phème érigé en dogme. Rousseau, Luther, Vol-
mœurs obscurcies, niées ou vilipendées, le blas-
sociales sont mises en doute, les règles des
sont fait un nom que par des écrits où les vérités
d'autre célébrité que celle du crime ou qui ne se
veront des monuments à des hommes qui n'ont
volutionnaire fera de même. L'une et l'autre élé-
insignes bienfaiteurs de l'humanité, l'impiété ré-
les tombeaux des saints, c'est-à-dire des plus
ment de leurs instincts pervers. L'hérésie profane
contre tout ce qui faisait obstacle à l'assouvisse-
d'Herbois et Marat ont agi par le même esprit,
Danton, Chaumette, Robespierre, Carrier, Collot-
séquences. Luther, Ocolampade, Bucer, Calvin,

dres au vent et leurs ossements à la voirie ou au feu. Les restes vénérables de saint Martin, le thaumaturge des Gaules, de saint Bernard de Clairvaux, des saints martyrs de Lyon ont ainsi presque entièrement disparus.

On avait tout à craindre en Savoie, qui venait de tomber au pouvoir tyrannique et sacrilège de cette révolution.

Dès les premiers jours de 1793, les religieux d'Aulps, alors réduits à un petit nombre, s'étaient enfuis et dispersés, abandonnant à la garde de Dieu et des habitants de Saint-Jean et de la vallée l'abbaye, son église et les reliques de saint Guérin. M. C. Jordan, notaire et secrétaire de la commune. Il ne fut pas touché d'abord au tombeau où reposait le corps du bienheureux. On ne crut pas qu'il y eût urgence à le dérober aux regards du public; car c'était l'espérance dont on se berçait dans ces commencements, que ce vent d'impiété était un orage passager et que le calme ne tarderait pas à succéder à la tempête.

Mais le 25 juin de la même année (1793), ce tombeau, objet de la vénération des fidèles et dont sept siècles avaient respecté l'inviolabilité, fut ouvert en plein midi par deux membres du Directoire du Mont-Blanc, Som. de Filinges et

Ant. Cader, de Thonon, assistés de MM. Ageron et Savary (1), officiers dans le quatrième bataillon d'infanterie légère, en détachement dans la vallée. Au lieu de l'or et de l'argent qu'ils pensaient y trouver, ou, à leur défaut, quelques objets superstitieux placés là pour abuser de la bonne foi des peuples qui accouraient en ce lieu, ils n'eurent devant eux qu'un corps humain avec ses ossements, recouverts d'habits sacerdotaux, et à ses côtés un calice en étain.

Trompés dans leur attente et saisis d'un respect involontaire, les commissaires se retirèrent sans rien toucher. Seulement ils permirent à M. J. Naz, de Thonon, de prendre deux dents; aux soldats et à deux ou trois habitants qui les avaient accompagnés, quelques particules de la chair dont il restait les ruines, et des fragments des vêtements et des linges. Ces larcins furent faits de bonne foi et avec un vrai sentiment de dévotion de la part même des militaires, qui étaient des volontaires corses.

Ces reliques furent plus tard leur salut. Dans une embuscade où leur bataillon tomba, la même année, sur les rives du Rhin, ils furent les seuls

(1) Anne-Jean-Marie Savary, depuis lieutenant-général, duc de Rovigo, ministre de la police de l'empire, mort chrétiennement en 1837.

qui échappèrent à la mort (1). C'est ce qu'ils écrivirent à leurs amis de Saint-Jean d'Aulps, pour les prier de remercier le saint en leur nom.

Pendant que les commissaires procédaient à l'ouverture et à la vérification du tombeau du bienheureux, le maire, M. Buttet, averti, réunit aussitôt la municipalité et se transporta avec elle à l'église de l'abbaye, reconnut le corps sous les yeux des témoins de l'ouverture du tombeau qu'il ferma et qu'il ceint d'une bande de soie rouge sur laquelle il appose les sceaux de la commune. Il fait soigneusement fermer toutes les entrées de l'église et emporte les clefs.

Mais la révolution, au lieu de reculer, gagnait chaque jour du terrain et se montrait de plus en plus violente et impie. Tout ce qui avait un caractère religieux et faisait l'objet de la vénération des fidèles était menacé et poursuivi de la haine des puissants du jour. Déjà, en beaucoup de provinces, les églises étaient violées, les autels renversés, les statues et les images des saints brûlées.

(1) Il est rapporté au deuxième liv. des Machabées, que dans la bataille contre Gorgias, il ne perit, du côté des Juifs, que ceux qui portaient sous leurs taniques des objets offerts en don aux idoles de Samarias. Pourquoi des soldats, portant par piété des reliques d'un grand ami de Dieu, n'auraient-ils pas été pour cet acte de dévotion préservés de la mort? Le Seigneur, infiniment bon et juste, est plus enclin à récompenser la foi qu'à punir l'infidélité.

De la vallée d'Aulps même, où l'esprit public, vraiment chrétien, offrait une pleine sécurité, les préses vieillards; ceux qui étaient dans la force de l'âge étaient restés sur les lieux, mais ils se tenaient cachés pour ne pas attirer sur la vallée l'attention et la colère des comités révolutionnaires qui siégeaient dans les villes.

Cependant la commune d'Aulps eut des inquiétudes et, sans s'effrayer outre mesure, elle fit fonctionner secrètement une chasse en bois de chêne, convenable, mais sans apparence, où elle déposa le corps de saint Guérin qu'elle avait retiré du tombeau de marbre qui n'était pas portatif, et, le 18 novembre 1793, elle en fit la translation de l'église de l'abbaye dans l'église paroissiale.

La chasse, portée par des membres du conseil de la commune et de la confrérie du Très-Saint-Sacrement, était accompagnée du maire et des municipaux, des confrères du Très-Saint-Sacrement avec leurs insignes et de la troupe de ligne, qui ouvrait et fermait la marche. Les habitants formaient deux haies entre lesquelles s'avancait le cortège. Le corps du saint recueillit sur tout le parcours les témoignages les plus touchants de piété de la part de l'assistance. Deux ou trois

jeunes gens de la procession, d'une tenue peu respectueuse, par légèreté et non par irréligion, furent repris par des soldats qui leur dirent *qu'en présence du corps d'un saint il fallait de l'attention et du respect.*

La chasse fut placée dans la sacristie, où elle demeura sous clef jusqu'à la fin de décembre, qu'elle en fut tirée pour être cachée dans un des murs de l'église.

Mais le détachement des volontaires corses avait été remplacé par des Rochelois protestants. Autant les premiers s'étaient montrés modérés et surtout religieux, autant ceux-ci furent violents et acharnés contre ce qui rappelait la mémoire des saints et tenait au culte catholique. Ils dévastèrent l'abbaye, profanèrent son église, abattirent les autels, brûlèrent ou brisèrent le mobilier, les statues, les tableaux. Rien n'échappa à leur vandalisme sacrilège. L'impiété révolutionnaire ne pouvait avoir un plus digne instrument de sa haine de Dieu et des saints ses amis, que la piété avait tomba cette abbaye célèbre, que la piété avait fondée, que la foi des princes et des seigneurs de la Savoie et de la Bourgogne avaient enrichie de leurs dons et que des saints avait habitée pendant sept siècles et de laquelle, pendant ce long espace de temps, il n'était sorti pour la vallée

d'Aulps et les pays voisins que l'exemple des vertus les plus touchantes et des bienfaits sans nombre.

Ceci se passait dans les premiers mois de 1794. Les habitants d'Aulps tremblaient pour les reli-

gues de leur cher saint Guérin. L'église qui les renfermait était menacée du sort de l'abbaye. Le saint corps en fut enlevé, le 21 avril 1794, en présence de plusieurs assistants, par les municipaux et les notables de Saint-Jean, et confié à la garde des frères Jean - Joseph et Jean-François Favre, du chef-lieu, qui le cachèrent dans une des murailles de la cuisine de leur habitation. Il ne pouvait être entre des mains plus religieuses et plus fidèles.

Le saint corps était là depuis quatre ans, à la connaissance de plusieurs personnes de la paroisse, car on n'avait pas eu besoin de beaucoup de secret dans une commune où il n'y avait pas un homme capable de livrer un semblable trésor; où tous, au besoin, lui auraient fait un rempart de leur corps. Guérin était le père de tous et il n'eût pas été prudent de toucher à ces restes bénis et vénérés.

Néanmoins, l'autorité ecclésiastique dut prendre les mesures requises à la constatation canonique de l'identité des reliques. Le 24 septembre 1798,

M. Bigex (1), réfugié à Lausanne, d'où il gouvernait le diocèse de Genève (2), commit, par une lettre de ce jour, Dom Collet, prieur de l'abbaye d'Aups, dont il a déjà été parlé, alors caché aux environs de Thonon, pour faire la reconnaissance du saint dépôt et en établir, selon les règles, l'authenticité.

Ce religieux se transporta à Saint-Jean d'Aups avec quatre prêtres, parmi lesquels M. Bouvet (3), chef de la mission de la côte du Chablais, et D. Dégailhon, moine d'Haute-Combe sur le lac du Bourget. Quelques-uns de ces ecclésiastiques n'auraient précédé, les autres l'avaient suivi; car il eût été imprudent pour des ecclésiastiques de se produire en public. La persécution sévissait toujours. Nos prêtres se réunirent dans la maison Favre, dépositaire du trésor.

Avant d'ouvrir le mur où le corps du saint était renfermé, le commissaire Dom Collet requit la présence du maire, M. Buttel, des officiers municipaux et des personnes du lieu qui avaient été témoins de l'extraction des reliques du tombeau

(1) Evêque de Pignerol en 1817, mort archevêque de Chambéry, en 1827.
(2) L'évêque de Genève, Mgr Paget, s'était retiré en Piémont.
(3) M. Bouvet, docteur en théologie, professeur de dogme, chanoine et curé de Saint-Maurice d'Annecy, où il est mort plein de jours en 1829.

en marbre, de leur transfert de l'église de l'abbaye à l'église paroissiale, de leur dépôt dans la sacristie d'abord, ensuite dans la maison Favre. En leur présence le mur qui recélait le corps fut ouvert, la caisse qui le contenait retirée et les ossements comptés et examinés. La famille Favre déposa avec serment que la chasse était telle qu'elle lui avait été confiée; qu'elle n'avait été ni ouverte ni touchée. La municipalité, avec les autres témoins, fit la déclaration que le corps était le même que celui qu'ils avaient vu, vénéré et transporté; que le religieux dépôt était dans son intégrité.

Le corps du saint fut remis dans la caisse ou chasse, que le commissaire ceignit d'un large ruban rouge, blanc et bleu, sur lequel il apposa les sceaux de l'abbaye à chaque nœud de la ceinture et aux jointures des planches de la chasse, qui fut placée, en présence des mêmes témoins, dans une brèche faite à la muraille de la cuisine de la même maison Favre, avec la recommandation par le commissaire, à la famille Favre, de ne permettre ni souffrir que personne n'y touchât sans un ordre des supérieurs ecclésiastiques. Un double du procès-verbal de cette vérification fut placé dans la chasse et un second dûment scellé, déposé entre les mains de la municipalité.

Quand la paix eut été rendue à l'Église et les temples, à la célébration du culte catholique, le corps saint fut retiré du mur où il était caché, et exposé dans l'église paroissiale à la vénération des fidèles. C'est le 28 août 1804 que, par ordre de Mgr Desmoutiers de Mérimville, évêque de Chambéry (1), cette translation s'accomplit.

Le décret épiscopal ordonnant cette cérémonie était du 1^{er} août même année. L'évêque prescrivait les mesures à prendre pour la reconnaissance authentique de la relique, et son transfert dans l'église de la paroisse de Saint-Jean d'Aulps. Le curé, M. F.-M. Testu, prêtre d'un rare mérite, avait la charge de veiller à ce que tout s'accomplît selon les prescriptions canoniques et avec une grande solennité. Cet événement mémorable devait être annoncé au peuple le dimanche qui précédait la religieuse cérémonie. Le secrétaire de la commune, M. le notaire Jordan, qui avait assisté à toutes les reconnaissances et à toutes les translations précédentes, qui avait eu une part considérable dans la conservation du saint dépôt et en avait dressé les procès-verbaux, était commis pour l'acte authentique de la nouvelle vérification du

(1) Le diocèse de Chambéry embrassait les diocèses de Genève, de Tarentaise, de Saint-Jean-de-Maurienne et une partie considérable de celui de Belley.

corps du bienheureux, et de la translation qui devaient en être faites : l'une pour la mairie et archives de la fabrique paroissiale. Deux copies devaient la suivre. L'original devait rester dans les archives pour les archives épiscopales de Chambéry. C'est ce procès-verbal qui nous sert de guide dans cette relation.

La fête fut saluée la veille par le son des cloches et des décharges répétées de mousquetterie. Le lendemain, 28 août, au matin, on se rendit de l'église à la maison où était le corps du saint. Le maire, avec le conseil municipal, la garde nationale et la musique, s'étaient joints au pieux cortège, où se rencontraient toutes les corporations religieuses, trente-quatre prêtres, tous confesseurs de la foi pendant les jours de la grande tribulation, chacun d'eux en surplis et un flambeau à la main. Quatre ecclésiastiques en aube, pour porter la chasse et soutenir le dais ; quatre autres avec dalmatiques ; enfin le curé-archiprêtre du canton, avec la chape, suivi des autorités cantonales et des représentants des principales familles d'Évian, de Thonon, de Samoëns, de Bonneville et de Tignes. À droite et à gauche, à la tête et à la suite du religieux cortège, et jusque sur les toits et les arbres, une foule considérable de fidèles des vallées d'Aulps, d'Abondance, de

Bellevaux, de Boège, du Giffre, de l'Arve, de Saint-Jeoire et de tout le pays, depuis Genève jusqu'au Vallais.

C'est au chant des litanies des saints que la procession se rendit vers la demeure fortunée qui avait servi au saint corps d'abri contre la tempête d'où l'on sortait.

Cette maison n'est distante de l'église que d'un kilomètre. Le clergé y entra, accompagné du maire, des conseillers et secrétaire de la commune, du juge de paix du canton, des notaires Vuilliez, du Biot, et Tavernier, de Morzine, des MM. Guyon et des frères Joseph et Jacques Caron, de Thonon, de MM. Bardy, médecin, et Rouge, de Samoëns, de MM. Piollet, de Bonneville, Andrier, de Taninges, du chevalier H. de Blonay, d'Evian, etc., etc.

Le notaire Jordan, secrétaire de la commune, donna lecture du procès-verbal de la reconnaissance du corps du saint par Dom Collet, prieur de l'abbaye, le 28 novembre 1798. Après cette lecture, le mur qui cachait la chasse fut abattu ; trois prêtres prirent et déposèrent la relique sur une table en forme d'autel, ornée et éclairée par de nombreux cierges. Les sceaux furent levés ; les ossements vérifiés, reconnus et vénérés par les assistants qui, la plupart, avaient été acteurs

et témoins des vérifications précédentes. Le saint corps fut enfermé dans une chasse neuve, due à la piété du curé de la paroisse. La chasse fut ensuite scellée d'autant de sceaux qu'il en est requis pour empêcher toute soustraction.

Ces formalités accomplies, le clergé entonna l'hymne d'actions de grâces, le *Te Deum*, et le cortège se mit en marche. Les quatre prêtres revêtus de dalmatiques tenaient le dais sous lequel était placée la chasse portée par les quatre prêtres en aubes.

Au retour à l'église paroissiale, la procession, pour se déployer et satisfaire la dévotion des fidèles, dut faire un long détour et s'étendre dans les champs. L'affluence des pèlerins était fort considérable. Les prés, les champs, les sentiers, les arbres, les toits des maisons, la grande place devant l'église, tout regorgeait de monde, et, au milieu de ces multitudes, le silence, le recueillement, la prière et surtout l'invocation du bienheureux.

La chasse fut ensuite déposée sur une estrade couverte d'un tapis, richement décorée et entourée de flambeaux. La messe du saint fut chantée avec beaucoup de solennité; et, à l'Évangile, l'abbé Rey, venu de Chambéry, prononça le panégyrique dont l'analyse se trouve plus haut.

Ce qui n'a pas été dit, c'est l'hommage tou-

chant et si noblement mérité rendu par cette voix
 qui devait jeter tant d'éclat sur la chaire chrétienne,
 aux habitans de Saint-Jean d'Aups, et surtout à
 la municipalité, pour le zèle courageux, prudent
 et actif déployé par elle afin de sauver de la prola-
 nation et conserver dans son intégrité le corps
 de saint Guérin. Ils ne purent empêcher, il est
 vrai, l'ouverture du tombeau par les commissaires
 républicains ; mais leur attitude et leurs paroles
 laissèrent entendre qu'ils ne répondaient pas de
 la vie de ceux qui auraient la sacrilège audace
 d'outrager ces ossements sacrés. L'orateur eut
 aussi des mouvemens et des paroles ravissantes
 lorsqu'il exprima son admiration et sa joie à la vue
 de cette foule innombrable de pèlerins attirés des
 provinces du Chablais, du Faucigny, de la Taren-
 taise et de la Suisse, non pour la satisfaction d'une
 vaine curiosité, mais par un sentiment vif de foi et
 de dévotion. Dans ce concours de peuples, il voyait
 une réparation solennelle des attentats contre
 le ciel pendant le règne de l'impie ; alors que la
 foi, comme l'honneur et tous les plus nobles sen-
 timens, étaient des crimes aux yeux des tyrans
 qui opprimaient la France.

La religion était tout parmi ces multitudes de
 fidèles. Trente prêtres pendant trois jours et trois
 nuits ne purent suffire aux confessions. Et cepen-

dant le plus grand nombre des pèlerins avaient rempli ce devoir dans leurs paroisses avant de se mettre en route.

Le corps du saint resta exposé jusqu'au soir ; alors seulement il fut transporté dans la chapelle qui lui était destinée. Pendant ce jour et jusque fort avant dans la nuit, l'église ne désemplit pas ; beaucoup de pèlerins furent autorisés à y passer la nuit. Le lendemain, même empressement après de ce cher tombeau de la part surtout des habitants de Saint-Jean qui, la veille, avaient cédé la place aux étrangers.

Si le lecteur demandait où ces foules ont trouvé la nourriture et le logement, la réponse est facile : plusieurs apportent avec eux les aliments nécessaires, d'autres ont des parents, des connaissances et des amis qui sont heureux de les recevoir ; et dans cette vallée si chrétienne, il n'est pas de maison qui ne s'ouvre devant les pèlerins : le pèlerin est un frère invité de droit à partager et à augmenter, en ces beaux jours, les joies de la famille (1).

Il y a là des maisons où le noble et touchant

(1) Dans ces contrées, les chrétiens logent chez leurs frères et chaque fidèle serait bien fâché de n'avoir pas quelque hôte religieux qui vienne partager et augmenter la joie de sa famille (*Étranges religieuses de Lyon*, 1805).

exercice de la charité se transmet, avec une inviolable fidélité, de père en fils.

Nous n'avons dit que peu de choses des démonstrations des habitants de Saint-Jean d'Aulps, pour exprimer leur allégresse et rendre au Seigneur leurs actions de grâces de la préservation de ces dépouilles de leur saint vénéré, la gloire et la source de la prospérité de leur pays. Tout ce que peuvent la reconnaissance et l'amour pour fêter un père et une mère chéris, se vit dans cette solennité. Tentures, guirlandes, arcs de triomphe, chants, concerts, décharges de mousquetterie, partout dans les familles de douces et saintes réjouissances. Beaucoup de larmes : mais c'étaient les émotions du bonheur d'avoir retrouvé le précieux trésor qui les faisaient couler. On ne se souvenait des tristes années de la révolution que pour bénir le ciel d'en avoir abrégé le cours.

Parmi les mouvements, les jubilatons et les transports d'allégresse de ces multitudes de fidèles de pays divers, il ne se vit rien de désordonné. La religion était la régissant et dominant tout. « Quelle journée ! quel beau spectacle ! écrivait dans les *Etrennes religieuses* de Lyon, de 1805, un prêtre témoin de ces scènes émouvantes, et que de sujets de réflexions honorables à la religion ! Quelle est donc cette puissance qui rassem-

ble des milliers d'hommes et les fait tomber en vénération devant les cendres d'un saint ? D'où vient cet attendrissement, cette joie vive, ce plein sentiment de bonheur qui dilate les cœurs, trans- porte les âmes et semble avoir fait descendre sur la terre la félicité céleste ? Quelles fêtes du monde sont comparables à celles de la religion, et que leurs effets en sont différents ! »

Le prêtre (1) qui traçait ces lignes avait été un des porteurs de la chasse. C'est une fonction que sa foi avait ambitionnée. « Je ne l'aurais pas échangée, écrivait-il encore, contre une couronne. De quelle douce et tendre affection je me sentais pénétré sous ce pieux fardeau, et avec quelle confiance j'invoquais la protection du saint évêque ! »

Dès cette époque, car cette translation en était une pour nos vallées des Alpes, le pèlerinage reprit son cours public et régulier. Ce n'est pas qu'il eût été interrompu sous le règne de la terreur. La dévotion au saint tombeau, a-t-il été dit, avait encore alors ses pèlerins qui, sous prétexte d'affaires, allaient à l'abbaye d'Aulps, non pour y vénérer les reliques dont on ignorait le sort, mais

(1) Ce prêtre était l'abbé Rey, mort évêque d'Annecy. L'orateur de la fête n'est ni nommé, ni apprécié. Il se borna à dire qu'un prêtre prononça un discours analogue à la so-
lennité.

pour invoquer la protection du saint sur les lieux consacrés par sa vie, par sa mort et par son tombeau.

Dès la translation de 1804, jusqu'à l'année 1823, le corps du saint n'eut à traverser aucun péril, il reposa tranquillement sur l'autel où il venait d'être exposé de nouveau à la vénération des fidèles. Seulement, en 1809, les saints ossements furent placés par un délégué de Mgr Dessolles, évêque de Chambéry, assisté de plusieurs témoins, parmi lesquels beaucoup d'ecclésiastiques, du conseil municipal et des représentants des plus notables familles de la vallée, dans une chasse plus riche et d'un travail élégant. Cette chasse était encore un don de la pieuse générosité de M. l'abbé Testu, curé de Saint-Jean d'Aulps, gardien fidèle de ce précieux dépôt.

Mais en 1823, dans la nuit du 11 au 12 mars, entre onze heures et minuit, l'église paroissiale, dont la voûte était un plancher en bois, fut réduite en cendres par un incendie dont la cause est restée inconnue (1). A la première lueur de l'embrasement, le curé, M. Thomas Desportes, accourt, se précipite vers le très-saint tabernacle, d'où il emporte l'adorable Eucharistie ; en même

(1) On a cru qu'une chaudière mal éteinte, laissée par négarde dans un confessionnal, avait produit cet incendie.

(1) Cette soustraction du corps du saint à l'incendie et son dépôt au presbytère, furent le même jour consignés par le notaire-secrétaire de la commune, dans un procès-verbal revêtu des signatures du conseil municipal, du clergé, des autorités cantonales et des notables du lieu.

Il y eut alors, au sujet de la reconstruction de la maison de Dieu, des contestations longues et graves. La commune était partagée de sentiments. Les hameaux de la rive droite de la Dranse,

ments au faite (1).
Loin dans la vallée, avait attiré beaucoup de monde qui tous, les autorités cantonales en premier lieu, se joignirent au pieux cortège pour le transfert de la chasse de la maison Favre à la cure, où elle occupa la meilleure pièce jusqu'à l'achèvement de l'église, qui fut faite à neuf, des fondements au faite (1).

L'incendie, en projetant son éclat jusque fort loin dans la vallée, avait attiré beaucoup de monde qui tous, les autorités cantonales en premier lieu, se joignirent au pieux cortège pour le transfert de la chasse de la maison Favre à la cure, où elle occupa la meilleure pièce jusqu'à l'achèvement de l'église, qui fut faite à neuf, des fondements au faite (1).

saient d'autre sentiment que la joie. L'incendie, en projetant son éclat jusque fort loin dans la vallée, avait attiré beaucoup de monde qui tous, les autorités cantonales en premier lieu, se joignirent au pieux cortège pour le transfert de la chasse de la maison Favre à la cure, où elle occupa la meilleure pièce jusqu'à l'achèvement de l'église, qui fut faite à neuf, des fondements au faite (1).

temps, le vice-syndic François Favre, avec son neveu, le vicaire Pierre Gallay, avec le notaire-secrétaire de la commune M. C.-J. Jordan, se joignent à travers les flammes et arrachent au feu le corps de saint Guérin, qui fut momentanément retiré dans la maison du vice-syndic, et le lendemain, 12 mars, transféré au milieu des habitants de Saint-Jean, dans le presbytère. L'arche sainte sauvée, ces religieux montagnards ne connaissent d'autre sentiment que la joie.

celui de l'abbaye le premier, demandaient la restauration de l'église abbatiale, dont ils étaient plus proches, par les considérations que le corps du saint y avait reposé pendant sept siècles, que ce temple était un monument glorieux à la vallée, et enfin que les dépenses pour le mettre en état de servir d'église paroissiale seraient légères.

De leur côté, les hameaux de la rive gauche, le chef-lieu, Saint-Jean, surtout, s'opposaient à l'éloignement de l'église de leurs habitations. Cinq à six cents ans de possession constituaient à leurs yeux un droit dont ils entendaient se prévaloir. Ils apportaient d'autres raisons encore qui n'étaient pas sans valeur.

Le gouvernement et l'autorité ecclésiastique hésitèrent, pendant quelque temps, à se prononcer sur un débat d'un si haut intérêt. Enfin les raisons du chef-lieu et des hameaux qui faisaient avec lui cause commune prévalurent ; et les deux autorités civile et religieuse approuvèrent, chacun en ce qui le concernait, l'érection de l'église sur l'emplacement de l'ancienne, et la démolition partielle de l'église abbatiale, et l'emploi des matériaux aux constructions nouvelles.

Cette décision, grâce au bon esprit des habitants d'Aulps, n'eut pas les résultats que l'on redoutait. Dans ces religieuses contrées, le respect de l'auto-

rité y est profond, et la charité fraternelle trop enracinée pour subir, au milieu des conjonctures les plus difficiles, des atteintes funestes à la paix des familles et au repos public. On discute vivement de part et d'autre, on agit de même ; mais il n'y a pas de querelle ; et s'il en surgit, elles sont passagères et ne donnent naissance à aucune division. On se trouve, après ces discussions, quelquefois orageuses, ce qu'on était auparavant, unis de cœur.

C'est la gloire devant Dieu et devant les hommes de ces populations intelligentes, instruites, au caractère énergique, vraiment chrétiennes, pour lesquelles la religion qui condamne la haine et ordonne le pardon et l'amour n'est pas un vain mot.

L'église, construite en partie avec des débris de l'église abbatiale, sur un terrain sablonneux et mouvant, allait s'érouler. Partout de larges crevasses signalaient des dangers imminents. Déjà des pierres s'étaient détachées des voûtes et faisaient redouter des catastrophes : on l'abattit. Alors se réveillèrent les premières discussions qui ne dataient que de vingt-cinq ans. La mobilité du terrain, si bien constatée, servait les vues des partisans de la restauration de l'église de l'abbaye, dont il restait encore plusieurs des grandes

parties intactes. Pour couper court aux contradictions, les hameaux de la rive gauche, Saint-Jean, le chef-lieu, en première ligne, s'engagèrent à bâtir, à leurs frais, la nouvelle église, ce qui fut approuvé par les deux autorités ecclésiastiques et civile, accepté par la population et accompli.

Comme en 1824 et 1825, il y eut des contestations fort animées ; mais, comme alors, elles demeurèrent dans les bornes d'une discussion légitime qui fut portée au tribunal des pouvoirs administratifs des deux ordres.

Devant les décisions qui intervinrent, les positions tombèrent ; et pourtant il y avait là de graves intérêts engagés. Mais tel est l'empire de la religion dans ces contrées civilisées et fécondées dans l'ordre moral et matériel par les exemples et les enseignements du bienheureux Guérin, quelques années sont à peine écoulées qu'il ne reste plus de vestige de division. L'église, d'ailleurs fort convenable, est fréquentée par tous sans distinction. Les récriminations, les aigreurs, qui sont le cachet des petits esprits et des cœurs sans générosité, ne s'entendent nulle part.

Sans doute, à la vue des ruines de l'église abbatiale, si vaste, si belle dans son ensemble, d'un style d'une pureté rare, en présence de ce monument qui est toute l'histoire de cette intèr-

sante vallée, on se sent saisi de je ne sais quel sentiment de douleur, mêlé d'indignation, et on serait porté à maudire les temps et les hommes qui ont amené l'abandon, puis la chute d'un édifice si riche de grands et saints souvenirs. Mais ici une considération soulage l'âme, sans toutefois la délivrer de sa peine.

Une commune des montagnes ne pouvait, elle seule, prendre la charge de restaurer et entretenir un pareil édifice ; il y aurait eu peut-être quelque témérité à se jeter dans des dépenses qui eussent excédé ses ressources. Il aurait fallu une main royale pour relever et conserver un temple bâti par des mains royales, et peut-être aussi des religieux pour le service de cette maison de Dieu et des pèlerins dont le concours aurait augmenté. Or, il n'y a plus de monastère ; et les dons royaux s'écoulent ailleurs. Les princes aujourd'hui ne se font plus guère moines ; et, pour laisser périr l'héritage de foi que leur avaient laissé leurs augustes ancêtres, ils ne font ni leur bonheur ni celui de leurs Etats.

Quant à l'utilité religieuse, pour une paroisse de campagne, d'une église aux vastes proportions, elle est contestable : des nefs prolongées, de larges piliers, des voûtes élancées vers le ciel ne sont point favorables à la prédication, qui est le pre-

mier devoir du ministère pastoral et le premier besoin des peuples. Beaucoup d'hommes sérieux et observateurs tiennent pour une calamité les églises paroissiales aux vastes proportions. La voix humaine n'y est pas entendue, ou n'y est pas entendue avec l'éclat nécessaire à frapper les oreilles et à forcer l'attention. Les voix faibles, les voix fatiguées et voilées, la voix cassée d'un infirme et d'un vieillard, qui sont les voix les plus nombruses, se perdent dans ces grands espaces ; et l'ignorance, le plus redoutable des fléaux, gagne peu à peu les populations, ôte à la foi ses clartés et sa force, et engendre tous les vices. Des églises aux dimensions modestes, suffisantes aux réunions des fidèles, où, sans aucun effort violent, le prêtre d'un organe d'une portée commune peut se faire entendre, sont bien préférables.

Ce qui comblerait les vœux des pèlerins de Saint-Jean d'Aulps serait un monument religieux, une colonne surmontée d'une croix, ou un élégant et pieux oratoire élevé sur le lieu même où les ossements de saint Guérin ont reposé pendant près de sept siècles et ont été glorifiés par des prodiges innombrables. Dans l'enceinte de cette église-abbatiale, près de son sanctuaire, où était le tombeau du bienheureux, que de grâces obtenues pendant ce long espace de jours ! Que de

Non loin de là, à dix-huit cents mètres, à Saint-Jean d'Aulps, repose le grand homme, l'homme de Dieu, le saint. C'est là surtout que les souvenirs abondent ; dans l'histoire de ce corps vénérable

nité surgissaient comme par enchantement. les plus merveilleuses et les plus utiles à l'humanité par milliers les héros et les saints ; où les œuvres portés dans ces siècles reculés, où la foi enfantait ments, mais encore debout, on est saisi et transportés ; devant cette façade dépourvue de ses ornements et de ces colonnes à moitié renversées ; A la vue de ces ruines grandioses, en présence

s'offre ici à la pensée et à l'admiration. généreux, de magnanime, je dirai de divin, qui ne en est comme accablé. Il n'est rien de pur, de Ici les souvenirs se pressent en foule, et l'esprit

êtes est une terre sainte (1). »

la chausserie de vos pieds ; car la terre où vous « N'approchez pas de ce lieu que vous n'ayez ôté d'approcher sans préparation du buisson ardent : toujours entendre sortir la défense faite à Moïse pirées sur cet emplacement d'où la piété croit liers de familles ! Que de saintes résolutions insont allées sanctifier, consoler et réjouir des milbénédictions, sorties de cette tombe glorieuse,

la piété trouve un aliment substantiel ; la foi s'éclairc, la charité s'enflamme ; à ce contact, à cette vue, toutes les vertus reçoivent un accroissement nouveau. On y voit avec quelle magnificence le Seigneur récompense souvent, dès cette vie, les serviteurs fidèles. Leurs ossements reposent en paix et sont gardés avec amour ; ils recueillaient de siècle en siècle les bénédictions des peuples. On publie partout leur sagesse, et l'Église chante leurs louanges. Ils reçoivent de la confiance publique en leur crédit une gloire que Dieu n'accorde qu'à ses premiers favoris. Le temps n'a pas de prise sur eux. Ils rajeunissent avec les années parce que, dociles instrumens d'une âme forte et généreuse, ils ont été, par leurs travaux et leurs souffrances, la source du salut de plusieurs (1).

La dans ce tombeau, sous les insignes épiscopaux, se trouvent ces pieds qui ont porté l'Évangile de la paix et du bonheur dans nos vallées des Alpes et dans les montagnes du Vallais ; là sont ces mains qui tant de fois se sont élevées vers le ciel pour en faire descendre la miséricorde, qui se sont abaissées et étendues pour répandre la bénédiction ; ces mains dont le travail a créé la prospérité de nos montagnes. Elle est là cette

(1) Eccles., XLIV, 14 et 15. Ibid., XLIX, 12.

pour Dieu et la vertu, dont les aspirations et les vœux allaient à établir le règne de l'Évangile et à donner à la terre quelques-unes des joies du ciel. La cette tête, cette bouche, ces oreilles ! Cette tête, siège des larges pensées, où tant de nobles et miséricordieux desseins ont été conçus et ont mûri ; cette bouche dont les paroles furent ou une lumière, ou une exhortation, une consolation pour les affligés, et le plus souvent, une prière à Dieu, un hymne à sa gloire, une louange ou une action de grâces. Là aussi sont ces oreilles fermées aux discours frivoles des hommes, aux vaines curiosités du monde, mais toujours ouvertes au cri du pauvre, à la plainte du malheureux, et à la voix de ceux qui réclamaient de sa sagesse un conseil, de son savoir un enseignement, et de sa charité quelque bienfait.

Tous les membres du corps de saint Guérin sont là ; il n'en manque aucun. Quelques dents, quelques fragments d'os secondaires sont les seules lacunes constatées. La tête du saint est encore revêtue d'une partie de sa chair et de sa peau desséchées. Dans un calice sont conservées séparément des chairs et des cheveux. Les chairs sont durcies et les cheveux ont une teinte légèrement jaune.

En 1849, ce précieux trésor était encore dans la chasse où il avait été mis en 1809. Mais, pendant ces quarante ans, cette chasse avait beaucoup souffert de l'humidité ; les pièces commençaient à se détacher les unes des autres. L'or et les vernis avaient disparu. Tout était décoloré et vieilli. Les ornements sacerdotaux et les linges étaient usés. Il fallait les renouveler. C'était le projet du curé, Thomas Desportes, qui avait déjà ouvert une souscription dans sa paroisse pour couvrir les dépenses. La mort de ce respectable ecclésiastique mettait tout en suspens. Mais, en l'appelant à lui, le Seigneur réservait l'accomplissement de cette restauration à son successeur, M. l'abbé Lacombe, qui, de la paroisse d'Archamp, près de Genève, venait d'être appelé par son évêque, Mgr Rendu, à la cure de Saint-Jean d'Aulps.

A peine installé, M. Lacombe s'empresse de poursuivre l'exécution du pieux dessein du curé défunt. Il comprit que la dévotion qui amenait des foules toujours plus nombreuses près des ossements du bienheureux, exigeait un tombeau et un autel qui répondissent à la vénération qui était rendue à ce corps glorieux. Par piété et par goût, M. Lacombe ne voulut rien de médiocre dans la demeure destinée à recevoir un dépôt d'un si

grand prix ; et la paroisse de Saint-Jean d'Alsps ne pouvant et ne devant pas seule supporter la dépense de ce monument, M. le curé fit aux ecclésiastiques du diocèse d'Anney, un appel qui fut entendu.

Sans retard, il fit la commande d'une chasse grande, riche et d'une solidité qui brava le temps. C'est avec le style, les dimensions et la beauté de celle où est renfermé le corps de sainte de Chantal, dans l'église de la Visitation d'Anney. Cette dernière est un don de la pieuse reine de Sardaigne, Marie-Christine de Naples :

La chasse de saint Guérin n'a pas le même fini dans les détails, ni la même richesse d'ornements ; mais à première vue et à une légère distance, les différences s'effacent : l'une et l'autre sont des œuvres d'art remarquables.

La chasse de saint Guérin sort de la maison Carrier-Rouge, de Lyon. Elle est de bronze doré. La forme est grave et élégante à la fois. Chacun des grands côtés a trois divisions avec glaces de Venise, qui laissent voir le saint sous les ornements pontificaux. Chaque division est marquée par un pilastre surmonté d'une tourelle de forme pyramidale.

Aux deux extrémités de la chasse, c'est-à-dire à la tête et aux pieds de l'évêque, il y a des

glaces qui permettent d'apercevoir le saint. Il n'y a pas de partage, elles se terminent l'une et l'autre par des pilastres avec tours et pyramides. Dans son pourtour, la châsse offre une galerie à jour avec arabesques. Un dôme ou toit eintre, à fond argent, avec des figures en relief, la couvre ; au faite de ce pavillon s'élève la croix dont le pied repose sur des nuages d'or.

Sur l'une des deux façades principales sont en saillie les insignes épiscopaux, et sur l'autre les armoiries de l'abbaye d'Anlps. Ces armoiries présentent une tour traversée par des zones ou bandes pendantes des deux côtés et, sur ces zones, la croix de Savoie.

Le corps du saint est revêtu d'une chasuble de moire antique d'un fort tissu, semée d'épis et de grappes de raisins, symboles de l'adorable Eucharistie, le tout brodé or fin, et d'une aube en tulle remarquable par la richesse et la perfection des broderies. Aux côtés du corps sont la mitre et la crosse, l'une et l'autre d'un beau travail.

Ces ornements et insignes pontificaux sont un don de la piété et de la reconnaissance de la branche des Carron, de Thonon, établie à Milan, alliée de la famille Butet, de Saint-Jean d'Anlps, au sein de laquelle elle avait passé les jours ora-

gens de la révolution. Saint-Jean était alors un
 riant oasis au milieu d'un affreux désert, ou une
 de ces îles fortunées respectées par les tempêtes
 dont les fureurs viennent expirer sur ses rives.
 C'est dans cet heureux coin de terre que cette
 religieuse famille, dont le nom figure dans les pro-
 cès-verbaux de la translation des reliques de saint
 Guérin, en 1804, avait trouvé la sécurité et le
 repos bannis alors de la France. Si l'on excepte
 le passage ou le séjour pendant les premiers mois
 de 1794, du bataillon des Rochelois protestants,
 qui furent bientôt rappelés sur la plaine des com-
 munes, la vallée d'Aulps vécut toujours paisible.
 Le curé de Saint-Jean, M. Chesney, qui avait émigré
 en Vallais au commencement de 1793, revint l'an-
 née suivante dans sa paroisse, où il reprit osten-
 siblement l'exercice du ministère pastoral avec M.
 l'abbé Golliet, son vicaire, qui n'en était point
 sorti.

Ce respectable curé étant mort au printemps
 de 1795, ses obsèques furent solennelles. Toute
 la paroisse avec ses associations et ses confrères
 y fut présente. Le corps du défunt fut porté avec
 toute la pompe religieuse permise, escorté des
 fidèles, dans l'église paroissiale, où il fut enseveli
 sous les dalles du sanctuaire. Voilà la liberté et
 la paix dont la religion jouit au sein de ces mon-

lagnes, pendant que, partout ailleurs, sur le vaste territoire français, le culte catholique était proscrit et ses ministres en exil, dans les cachots, ou errants dans les lieux déserts et les forêts, fuyant devant la persécution.

C'est pour remercier le Seigneur des jours tranquilles dont elle avait joui, sous la protection de saint Guérin, que cette honorable famille s'était offerte à vêtir le bienheureux de ces splendides ornements.

Tout étant prêt, Mgr Louis Rendu, évêque d'Anney, de douce mémoire, se rendit à Saint-Jean d'Aulps avec l'un de ses vicaires généraux, son chancelier et son secrétaire, pour reconnaître le corps du bienheureux, le dépouiller des vêtements vieilliss, le couvrir des ornements dont on vient de parler et le transférer dans la belle chaise qui lui était destinée.

Cette reconnaissance se fit le 28 août 1851, en présence de Messieurs Pierre-Joseph de Proux, successeur de saint Guérin sur le siège de Sion, Etienne Marilley, évêque de Lausanne et Genève, alors exilé pour la défense de la liberté de son Eglise, et Etienne, évêque de Belliném, abbé de Saint-Maurice.

Le chapitre de Sion, la congrégation des chanoines du Saint-Bernard, l'abbaye de Saint-Mau-

rice, le chapitre d'Anancy avaient à leurs représentants.

Le curé de Thonon, le supérieur et les professeurs du collège de la ville, tous les ecclésiastiques natis de la vallée, parmi lesquels M. le chanoine Buttet, vicaire-général, et les archiprêtres Fr. Fa-vre, curé de Seyssel, Ant. Marullaz, curé de Faverges, C.-J. Jordan, curé de Frangy, avec tous les prêtres des paroisses du canton, et d'autres des vallées du Faucigny et du Chablais, étaient venus à cette grande solennité. Parmi les laïques distingués selon le monde, en grand nombre, on remarquait le sénateur H. Jordan, le plus dévoué des serviteurs de saint Guérin.

Après la reconnaissance et le revêtement des reliques du bienheureux, on en fit la translation. Ce qui a été dit de celle de 1804 en offre une image, mais une image seulement. Les splendeurs de la première étaient ici relevées par la présence de quatre pontifes et d'un nombre de prêtres dans lequel on voyait une fidèle représentation du clergé de la Savoie, de Lausanne, Genève, Fri-bourg et du Vallais. Tout ce qui était possible de déployer de magnificence fut fait par les soins du curé, de la municipalité et de la piété des fidèles. Il y eut un moment difficile : ce fut pour mettre en mouvement le religieux cortège. Cependant la

procession réussit à se développer et à se frayer un passage à travers les flois pressés des pèlerins. Peindre la joie, l'exaltation, les transports, le recueillement et la dévotion de ces foules comme entassées les unes sur les autres, l'animation des chants, les invocations au bienheureux partant à la fois de toutes les bouches, ce serait trop osé. C'est un spectacle devant lequel toute langue est muette et tout langage impuissant.

Au retour de la procession, la châsse fut placée sous un riche baldaquin devant le sanctuaire, au milieu de l'église, à la vue des fidèles. La messe fut célébrée avec orchestre par Mgr l'évêque de Sion. Après l'Évangile, le chanoine Buttet, vicaire général d'Anney, prononça le panégyrique de saint Guérin. C'était dans un langage simple, noble et plein d'unction, la vie du bienheureux depuis sa naissance à Pont-à-Mousson jusqu'à sa mort, ou, selon les expressions dont se sert l'Église, jusqu'à sa *naissance au ciel*, car c'est de ce nom qu'elle appelle la mort des saints.

Ce panégyrique a été notre guide et la lumière qui éclairait nos pas dans les recherches historiques nécessaires à cette histoire ; car il y a dans ce discours, outre les souvenirs et les traditions de la vallée d'Aulps, un remarquable travail hagiographique.

Cette journée fut remplie par les visites de la multitude des pèlerins au tombeau du bienheureux. Le jour même ne suffit pas à leur dévotion. L'église dut rester ouverte pendant la nuit ; et ce n'étaient pas de vaines démonstrations. Presque tous avaient la veille ou le matin participé au sacrement eucharistique, afin d'être dignes de paraître à une fête si religieuse et d'en recueillir les grâces (1).

Dans toutes les familles, il y avait des réjouissances telles que les recherches et les goûtes la véritable piété. C'étaient des agapes religieuses où se rencontre presque toujours quelque hôte dont la présence ajoute à l'allégresse commune ; car, dans ces contrées bénies du ciel, la foi donne la main à ses deux filles ou à ses deux sœurs, la fraternité et l'hospitalité chrétiennes.

Ces saintes et ravissantes solennités ne passent pas avec les jours et les heures qui en ont été les témoins. Elles ont dans les souvenirs une durée sur laquelle le temps n'a pas de prise. Elles font dans les âmes des impressions qui influent sur toute la vie et la sanctifient. Le récit qu'en font les anciens aux nouveaux venus du foyer domestique alimente la piété, donne à la dévotion envers le

(1) Le Très-Saint-Père Pie IX, par un bref du 27 juin 1869, accorde l'indulgence plénière pour le jour de la fête du saint et tous les jours de l'octave, selon les conditions ordinaires.

saint bien aimé de nouveaux êlans, et ajoute à la confiance en son intercession des accroissemens nouveaux.

Tel est l'historique des faits qui se rapportent aux reliques de saint Guérin depuis le jour où le Seigneur l'appela des tristesses de l'exil aux joies de la cèlesle patrie.

La conservation de ses ossemens glorieux pendant plus de sept siècles, malgré des bouleversements sans nombre qui ont ébranlé le monde jusque dans ses fondemens et en ont changé plusieurs fois la face, est bien remarquable ; la confiance en ses précieux restes, aussi vivace et profonde aujourd'hui que dans les premiers jours qui suivirent son trépas, ne l'est pas moins. Que de saints dont les noms ont disparu de la mémoire des hommes ! Celui de notre saint est toujours plus vivant ; son culte, au lieu de s'éteindre ou de se ralentir, a grandi et s'est étendu avec les années.

Que de corps de vierges, de bienheureux, de martyrs ont disparu au milieu des tempêtes excitées par l'hérésie et l'impiété ! Celui de saint Guérin, par une providence particulière, pour le bonheur et la gloire de nos montagnes, n'a rien perdu de son intégrité ; et les périls qu'il a traversés ne sont qu'un motif de plus vives actions

de grâces à la bonté divine qui, pour notre consolation, a conservé au sein des Alpes cet inestimable trésor.

Mais les instruments dont le Seigneur s'est servi pour accomplir les desseins de sa miséricorde ont acquis un droit à la reconnaissance publique ; et, dans cette conservation providentielle, d'autres diraient prodigieuse, il est bien permis de voir une récompense accordée par le Ciel à la piété des populations qui n'ont pas cessé un seul jour d'entourer de leurs hommages ce tombeau vénérable.

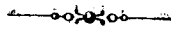
La Congrégation de Cîteaux, première gardienne de ce trésor, disparaît, alors les archevêques et évêques de Chambéry, de Genève, d'Annecy, multiplient les mesures contre toute atteinte à son intégrité. Quand l'abbaye a été emportée par le forage révolutionnaire, la paroisse et la commune de Saint-Jean d'Aulps, et nous dirons avec vérité toute la vallée, sont là et font sentinelle auprès de cet illustre et saint tombeau. Les cures de Saint-Jean, archiprêtres de la vallée, ont l'œil toujours ouvert sur ce dépôt confié à leur religion. La chasse qui les renferme est ou embellie ou renouvelée par leurs soins et souvent à leurs frais. Le pèlerinage double, triple leurs travaux et les oblige à des dépenses considérables. Ces travaux

leur sont chers, et ils ne comptent pas avec les sacrifices qu'exige de leur dévouement la gloire de saint Guérin. Les ecclésiastiques du canton, curés et vicaires, se prêtent avec zèle aux pieux desirs des pèlerins. La vallée tout entière a le sentiment des devoirs que lui impose l'honneur d'avoir été choisie pour le lieu de repos et des miracles du bienheureux.

En mettant le pied dans cette vallée, le pèlerin sent qu'il entre sur une terre sacrée, où de célèbres prodiges sans nombre, où de saints ont vécu et ont laissé de leur passage des traces ineffaçables. Les hommes et le temps ont dispersé les pierres de l'abbaye et de son temple ; la se sont arrêtés leur puissance et leurs efforts ; ils n'ont rien pu contre les grands souvenirs qui s'attachent à ces ruines vénérables, ni contre la piété qui, depuis plus de huit siècles, entoure de ses hommages les ossements glorieux du patriarche des Alpes.

La vraie dévotion envers les saints excite à l'imitation de leurs vertus. Les hommages que nous rendons à leurs reliques, doit avoir pour premier but d'obtenir par leur intercession auprès de Dieu la grâce de suivre leurs exemples, selon la mesure de nos forces et les conditions où nous sommes placés sur la terre.

Dans les saints, tout est, en général, par un côté ou par un autre, digne d'admiration ; mais tout n'est pas imitable, soit que parmi leurs actions, il y en ait qui tiennent à une conduite particulière et à des voies où nous ne sommes



SAINT GUÉRIN

DE

VERTUS

en apôtre de l'Évangile, offre une transformation un instant, et de persécuteur changé subitement Cette règle a des exceptions. Paul, converti en pondance fidèle aux grâces du ciel.

Elle est le fruit et la récompense d'une correspondance après des luites et des efforts prolongés. La vertu se perfectionne peu à peu, par une succession de progrès soutenus; la consommation On n'est pas parfait tout à coup et d'un seul bond. Les vertus dans les grands serviteurs de Dieu s'élèvent quelquefois et presque subitement à des degrés auxquels il y aurait imprudence et présomption de prétendre dès le commencement. On n'est pas.

On n'est pas. L'homme, qui défend de se faire passer pour ce que parce qu'elles s'éloignent de la simplicité chrétienne. Cependant elles ne sont pas imitables, de l'abjection et un triomphe héroïque sur l'orgueil. Ce qu'elles sont l'expression d'un amour passionné et d'autres de cette espèce sont admirables, en par le mépris, à l'estime publique. Cette action rare, contraignant les insensés pour se dérober, voire présente quelques personnes d'une vertu vine qui les rendent légitimes. Par exemple, l'his-supposent un mouvement ou une inspiration dit-fait de l'ordre surnaturel ordinaire et qu'elles pas appelés, soit que ces actions sortent tout à

miraculeuse où la grâce a déployé sa toute-puissance, mais sur laquelle il serait téméraire et insensé de compter.

Marie l'Égyptienne, passant, sans transition, de la vie la plus dissolue aux rigueurs extrêmes de la pénitence, est un autre exemple.

Dans les cœurs, les améliorations et les changements s'opèrent comme dans la nature, sans bruit, sans violence et sans précipitation. Dieu agit sur les âmes avec douceur et force ; il ne brusque pas, il respecte leur liberté et n'use pas

de contrainte, et plutôt que d'en venir à ces extrémités, il attendra des années. Le temps n'est rien pour lui : ce qui est tout, c'est la liberté des hommages qu'on lui rend. Il veut qu'ils partent du cœur et soient le résultat d'une volonté libre.

De là la nécessité de la réflexion, qui donne aux actes l'ordre, la mesure, la suite avec le mérite attaché à la grâce et à notre coopération. Aujourd'hui un pas en avant, chaque jour une faute de moins et une victoire de plus ; combatre le lendemain la passion vaincue la veille. Par là, les mauvais penchants sont facilement soumis et les habitudes que nous appelons vertus, contractées.

Cette voie simple et sûre a conduit les serviteurs de Dieu à la perfection, chacun dans la

condition où la Providence l'avait placé. Ni les uns ni les autres n'ont été, dès leurs premiers pas dans la vie chrétienne, ce qu'ils ont été à la fin. Tel que le soleil, auquel le Saint-Esprit (1) les compare, ils ont eu leur crépuscule, une aurore, une marche progressive au-dessus de l'horizon et leur midi, dont ils ont soutenu et augmenté l'éclat et la chaleur jusqu'à leur couchant, qui a été magnifique. Quelques hautes, comme des nuages, auront, de loin en loin, momentanément obscurci la beauté de leurs vertus ; c'est la condition humaine, mais elles n'ont point éteint en eux la lumière divine, et ces saints sont bien vite sortis de ces obscurcissements passagers.

Le fruit ne naît pas avec sa grosseur et sa maturité, il est en principe dans l'arbre qui le produit, en germe dans la fleur qui le cache, enfin il est lui-même, mais informe et sans saveur ; ce n'est que par degrés qu'il arrive, sous l'action de la rosée et de la chaleur, à la maturité.

Il y a des fruits précoces, des arbres à la sève plus hâtive, il y a de même une sainteté qui avance plutôt qu'elle ne suit les années ; des âmes qui, prévenues des bénédictions célestes, sont de bonne heure façonnées à ce qui est bon, sage et

(1) Ps. XXXVI ; 6.

religieux. Quoique jeunes encore, elles ont déjà la maturité des ans, avant l'autome leur grenier est rempli de bonnes œuvres.

Ces âmes sont rares dans le monde. Il faut les chercher loin des affaires tumultueuses du siècle, dans la solitude des cloîtres ou dans le silence du sanctuaire. C'est là, sous les yeux du Seigneur, en la compagnie des saints anges, qu'elles avancent à pas de géants dans la carrière de la perfection évangélique. A Dieu sans partage, à Dieu sans mesure, elles ont vécu, dans un court espace, des siècles et presque une éternité.

Guérin, dont nous allons rappeler brièvement les vertus principales, fut de ce nombre. Quoique longue, sa vie fut moins riche de jours que de mérites. C'est un modèle digne d'imitation, et cet abrégé de ses vertus, en inspirant aux pieux pélerins le désir de suivre au moins de loin des exemples si vénérables, contribuera à rendre le bienheureux plus favorable à leurs prières. Car on n'est jamais plus près d'être exaucé des saints que lorsque l'on est autorisé à leur dire avec confiance : Je suis votre disciple et je continuerai de l'être, avec la grâce de Dieu et votre protection, jusqu'à mon dernier jour.

La foi est une vertu par laquelle nous croyons fermement aux vérités que Dieu a révélées et dont il a confié le dépôt et l'enseignement à son Eglise.

Par le baptême, Guérin avait reçu la foi infuse, c'est-à-dire la préparation ou la disposition à croire à Dieu et à l'Eglise, qui est l'interprète de ses oracles. Cette disposition ou ce germe se développa chez notre saint, sous les auspices et la salutaire influence de ses vertueux parents. Grâce à cette culture, Guérin fut, dès l'âge de dix ans, assez éclairé pour porter un jugement, avec maturité, sur les choses du temps et celles de l'éternité.

La terre lui parut ce qu'elle est en réalité, un lieu de passage et d'épreuves; et dès lors, il tint son cœur en garde contre ses séductions. La foi lui montra dans le ciel, la véritable patrie où ses aspirations vers le bonheur seraient entièrement satisfaites. Dès lors, toutes ses préférences et ses vœux allèrent de ce côté. Le ciel fut son unique ambition; et, dans le choix d'un état de vie, il se déclara sans hésitation pour celui qui lui offrait

FOI.

le chemin le plus sûr d'y arriver. Il tint compte de la fin et non des peines, décidé à tout souffrir plutôt que de manquer le but.

A quinze ans, Guérin renonce à tout ce qui embarrasserait sa route vers la grande éternité. Il dédaigne et méprise ce que les hommes, trompés par les apparences, recherchent avec avidité et gardent avec un attachement passionné. Aux plaisirs des sens, il préfère les austérités de la pénitence ; aux richesses, la pauvreté ; à la gloire mondaine, l'abjection et l'oubli ; aux commodités et somptueuses habitations, les déserts et les lieux les plus disgraciés de la nature. Sa foi ne veut pour héritage que l'honneur de servir Dieu dans le froid, la faim, la soif, la nudité, loin des hommes, dans les gorges des montagnes. Il n'ignore pas qu'il pourrait se sauver sans se jeter dans la carrière où il ne rencontrera que veilles, privations et souffrances ; mais la foi lui dit qu'il ne saurait trop faire pour la possession éternelle de Dieu et que, quoi qu'il endure, il restera toujours bien au-dessous de ce que Jésus-Christ a souffert pour son salut.

Ainsi Guérin, à la fleur de l'âge, lorsque tout souriait à sa jeunesse, se déroba à tous les enchantements et, guidé par la foi qui l'inspire, il s'enfuit dans une affreuse solitude où il ense-

vell, avec son nom, les trésors et les espérances

du monde.

C'est Abraham qui quitte, à la voix de Dieu,

sa parenté, ses terres, un établissement durable

sous le beau ciel de la Chaldée, et s'en va en un

lieu qu'il ne connaitra que plus tard. La foi de

Guérin n'est pas moins généreuse que celle du

Père des croyants. Comme ce patriarche, il ne

jette pas un regard en arrière, il ne laisse pas

échapper un regret. Son abandon est absolu et

son sacrifice sans repentance. Dieu est avec lui,

il marche en sa présence, et dans ce bon Père il

a tout ce qu'il veut et tout ce qu'il aime. Le Sei-

gneur lui est tout : sa lumière, sa force, sa con-

solation, sa société et son appui. Il délève hardi-

ment les puissances de l'enfer d'ébranler ses ré-

solutions. Il commence dès lors cette guerre à

outrance contre le démon qu'il forcera encore,

dit saint Bernard, à revenir au combat sur ses

vieux jours, afin de lui infliger la honte d'être

vaincu par un vieillard au déclin des ans et des

forces.

La foi de Guérin lui rend le Seigneur comme

visible et il converse avec ce bon Père avec un

abandon filial, il traite avec lui face à face avec

la simplicité et la confiance que la foi inspire ; et

les affaires remises entre ses mains ont le succès

désiré. A cette respectueuse familiarité, à ce laisser-aller plein de tendresse, le Seigneur accorde tout, jusqu'aux miracles ; mais Guérin ne se sert de ce pouvoir, de son vivant, comme après son trépas, que pour écarter les fléaux, soulager les infirmes, secourir dans leurs peines ceux qui recourent à son crédit.

La foi de Guérin est simple et forte, naïve et pénétrante. Elle se fait sentir par ses parfums en tous les lieux où il porte ses pas et bien au-delà, nous dit saint Bernard ; mais c'est surtout la vallée d'Aulps et le Vallais qu'elle embaume. Après bientôt huit siècles, ces contrées ont encore beaucoup de la foi mâle et généreuse du serviteur de Dieu, malgré l'obscurcissement général des vérités saintes par les doctrines de ténèbres répandues de toute part. Là on rencontre encore beaucoup de chrétiens qui, comme Guérin et les justes, vivent de la foi, marchent en la présence de Dieu, dressent leurs intentions, rapportent au Seigneur toutes leurs actions qu'ils font en union avec Jésus-Christ. Là, les chrétiens n'ont pas seulement horreur du péché qui donne la mort, ils redoutent et fuient les fautes vénielles, et ce que nous disons ne doit pas s'entendre des femmes pieuses, mais de la jeunesse des deux sexes, des jeunes gens comme des jeunes personnes, des

hommes de tous les âges, aussi bien que des mères, grand'mères, aïeules, dont la vie, plus retirée, est moins exposée aux agitations du dehors et se prête facilement au recueillement intérieur.

ESPÉRANCE

A la foi, notre bienheureux joignit l'espérance et la confiance en Dieu, qui ne sont, à proprement parler, qu'une seule et même vertu ; la confiance est un développement et une extension de l'espérance. Le titre auguste et si ravissant d'enfant de Dieu était tout pour lui : la source de ses pensées, l'inspirateur de ses sentiments et la règle de sa conduite. Tout dans lui, son esprit, son cœur, sa mémoire, ses souvenirs, respiraient envers ce tendre père, avec la piété filiale, une confiance entière en ses soins et en sa protection pour le temps et pour l'éternité. Cette confiance embrassait jusqu'aux moindres détails et aux accidents les plus divers de la vie humaine et surnaturelle. Il ne comptait point l'inquiétude ni le trouble ; dans les angoisses et les embarras qui naissent à chaque instant sous les pas de l'homme, il se jetait dans le sein de Dieu et attendait en paix le secours dont il avait besoin.

Pour échapper au relâchement introduit dans l'abbaye de Molesme, il en sort ; et, sans provision de voyage, sans savoir le lieu où le Seigneur l'appellerait à dresser sa tente, il arrive en Suisse, et, de la colline de Lausanne, apercevant le groupe majestueux des montagnes du Chablais, il traverse le lac qui l'en sépare et se hasarde, avec son compagnon, dans les gorges effrayantes qui servent d'entrée à la vallée d'Aïlps. Arrivé au centre de ces hautes montagnes, il s'arrête au milieu d'un bois, près d'un torrent, sur une pente escarpée qui plonge à une centaine de mètres au-dessous dans les eaux de la Dranse. Les branches des arbres seront son abri et celui de son compagnon contre les vents, les pluies et les frimats ; des racines et des fruits sauvages leur nourriture, et pour boisson ils auront l'eau du torrent. Dans ce dénuement ils sont heureux ; ils ne s'inquiètent nullement de l'avenir. Leur confiance en Celui qui nourrit les oiseaux du ciel et revêt si magnifiquement les lis des champs, est leur lit de repos. Ils demanderont à la terre, par leur travail, ce que le bon Dieu lui ordonnera de fournir à leurs besoins. Guérin est donc entré pauvre dans une vallée plus pauvre encore ; mais il se confie en Dieu, et, dans l'espace de quelques années, ces lieux incultes et déserts auront changé d'aspect ; et là, sur

des forêts abattues, près des torrents resserrés dans des lits étroits, sur une terre cultivée par les mains de Guérin et celles de ses moines, s'élèvera un peuple nombreux, intelligent et heureux dans sa condition modeste, par la pratique des vertus qui font l'honnête homme et le vrai chrétien. C'est l'ouvrage de deux religieux : de Gui, premier abbé, et de Guérin, deuxième abbé d'Aulps, qui, sans autre ressource que leur confiance dans le Seigneur, auront accompli dans un quart de siècle ce que des monarques avec leurs trésors n'eussent pas osé tenter, ou qu'ils n'eussent fait qu'impartialement et à moitié. Pour civiliser des peuples, la richesse et la puissance ne suffisent pas ; il faut la sainteté qui s'appuie sur Dieu et en obtient l'assistance, devant laquelle tombent tous les obstacles. Cependant il n'est aucune époque de sa vie où Guérin pratiqua plus excellentement la confiance ou l'espérance dans le Seigneur que le jour où il pla ses épaules sous le fardeau de l'épiscopat. A un âge avancé, où le repos est une nécessité, Guérin, par obéissance, prend sur lui les sollicitudes de la charge pastorale et se dévoue au salut du Vallais. Il est vieux ; il ne peut donc s'appuyer sur lui-même ; mais plus il est faible de ce côté, plus il est fort par Celui sur lequel reposent ses espérances. « Ne craignez pas, dit saint Bernard,

que Guérin fléchisse sous le poids des années, lui dont la confiance dans le Seigneur est d'une fermeté inébranlable. » Il sait que ceux qui s'appuyent sur Dieu ne sont pas confondus ; et cette confiance donne à sa vieillesse la jeunesse de l'aigle ; et avec un corps usé par les ans et les austérités, il va, il vient, avec l'agilité du jeune âge ; il court à travers les vallées, les monts et les glaces, à la recherche des brebis perdues de son troupeau. Notre saint s'inspire toujours de cet esprit de confiance qui plaît tant au Seigneur, dont il glorifie la bonté et exalte la providence ; et c'est avec lui que, dans l'espace de quelques années, il vint à bout de restaurer la discipline parmi ses prêtres et de réformer les mœurs de son peuple.

Parmi les scandales qui de son temps menaçaient l'Église et la société civile d'épouvantables ruines, pendant ces luites de géants où l'on voit aux prises le sacerdoce et l'empire, les papes et les empereurs, maîtres de l'Allemagne et de presque toute l'Europe, notre bienheureux ne fut point ébranlé dans sa foi ; il espéra contre toute espérance le triomphe de la justice sur l'iniquité, et le rétablissement du règne de la religion contre toutes les puissances et les passions déchaînées du monde.

Cette confiance en Dieu parmi les grands péris le suivait dans la pratique ordinaire des affaires

de la vie, et surtout dans les difficultés de ses emplois. Il remettait au Seigneur, selon l'avis du psalmiste, son corps et son âme, prêt à accepter de sa main la santé ou la maladie, la joie ou la douleur, la gloire ou le mépris, la vie ou la mort. C'était sa foi que tout est bien pour ceux qui aiment Dieu (1) et se confient en lui. De là, chez notre saint, une constante égalité d'âme ; ce qu'il avait été hier il l'était aujourd'hui. On ne remarquait en lui aucun de ces changements brusques, de ces émotions subites, si fréquents parmi les hommes ; les accidents de la vie les plus imprévus n'altéraient en rien la paix de son cœur. Les événements tristes comme les événements heureux ne lui arrachaient d'autres paroles que : *Dieu soit béni*. Sa tranquillité n'était ni insensibilité ni indifférence. Elle n'excluait que le trouble et l'inquiétude. Il compatissait, il agissait selon les besoins ; il priait surtout, faisant plus de fonds de la prière que de toutes les industries de la sagesse humaine.

C'est dans l'exercice de sa charge à l'abbaye d'Anlps qu'éclata aussi particulièrement sa confiance. Pour soumettre les volontés, assouplir les caractères des hommes que la grâce amenait à son

(1) Aux Rom., VIII, 28.

monastère ; pour redresser tant d'esprits opposés de vue ; pour obtenir des religieux dispersés sur les flancs des montagnes de la vallée le sacrifice de leur liberté, et pour établir dans sa congrégation l'unité d'action, la conformité des sentiments, l'uniformité de conduite, malgré les divergences inséparables des hommes grands sous des influences diverses, Guérin compta peu sur son habileté à manier les esprits : l'assistance de Dieu, voilà sa ressource. Il suivait le conseil du prophète : *Dites à Dieu vos dessein ; espérez en lui, il fera lui-même* (1) ce que vous ne sauriez faire. Avec cet aide qui ne lui fit pas défaut, il domptait les volontés rebelles, il adoucissait l'âpreté des caractères. Les résistances n'effrayaient pas notre bienheureux. Comme le médecin habile laisse le malade se plaindre et crier pendant qu'il continue de couper les chairs gangrenées, Guérin, sans se laisser détourner par les murmures et les plaintes, poursuivait avec fermeté et douceur les réformes nécessaires, et s'en remettait au Seigneur des résultats qui furent toujours selon ses vœux.

dans les affections de Guérin.

(1) Ps. XXXVI, 3.

Les œuvres qui ont rempli la vie de Guérin sont un témoignage des ardeurs de son amour de Dieu et du prochain ; et quand nous n'aurions pas cette preuve de sa charité, il suffirait de savoir, pour en être convaincu, que notre saint était un grand contemplateur. Les Bollandistes, qui résument toute la tradition à son sujet, montrent ce bienheureux très-versé dans les exercices de la contemplation des perfections divines. Or, il est impossible d'être en la présence de Dieu, en face de ses attributs, sans que le cœur se porte vivement vers ce centre de toutes les beautés et de toutes les amabilités, et ne soit embrasé des feux de la charité la plus tendre et la plus générale. De là dans Guérin cette dévotion ou ce dévouement au Seigneur ; ce désir inexinguable, selon le langage de saint Bernard, d'avancer sans relâche ; de ne compter pour rien le chemin parcouru, les trésors amassés, et de multiplier jusqu'à la fin les témoignages de l'intérêt qu'il portait à la propagation de son nom et à l'établissement de son règne dans les âmes. Avec saint Bernard, son ami et son panégyriste, sa mesure

CHARITÉ

d'aimer Dieu fut de l'aimer sans mesure. Jamais notre bienheureux ne dit : *C'est assez*. Au terme d'une longue carrière, cassé par l'âge et les travaux de son ministère, on le voit aussi actif que dans les jours de sa force, et quoiqu'aux prises avec la mort dont la maladie lui annonce l'approche inévitable, il s'élève au-dessus de lui-même, et, dans l'ardeur de son amour pour Dieu, il ose affronter une route longue et difficile, afin de se trouver au poste où le Seigneur l'a placé, y mourir pour la gloire de son maître comme le soldat à la brèche dont la défense a été remise à sa fidélité. Il part ; et s'il revient sur ses pas, ce n'est pas que le courage manque à son devouement : la voix de Dieu s'est fait entendre par l'impossibilité de continuer la marche et par d'autres signes manifestes. Alors seulement il consent à suspendre son retour et à recevoir quelque soulagement à ses douleurs.

Guérin est toujours tout à Dieu et tout au prochain en vue de Dieu ; il n'est à lui-même que pour s'immoler au service de ce Père et Seigneur, uniquement et souverainement aimé. De là cet éloignement des bruits de la terre. Il aimait la solitude, le silence des déserts, l'obscurité mystérieuse des forêts, non pour vivre avec lui-même, mais avec Dieu ; s'entretenir avec lui et verser

dans son sein les sentiments d'amour et d'anéantissement qui débordaient de son cœur.

Comme l'amour est communicatif, les désirs de Guérin étaient d'en embrasser toutes les créatures. Semblable aux enfants hébreux de la fournaise de Babylone, il invitait les êtres de la création, animés ou inanimés, à louer, bénir et glorifier ensemble, avec lui, l'auteur de leur existence. Il suppléait ainsi à ce qu'il appelait son impuissance d'aimer selon ses désirs le Dieu de son cœur. C'était un besoin d'épancher son âme et de la soulager du trop plein des sentiments d'amour qu'elle avait pour cet auguste et bon Maître.

Un commencement d'agitation, quelques bruits du monde ayant pénétré à Molesme, Guérin s'en retire, de crainte que le souffle de la dissipation n'éteigne les flammes du divin amour qui ne s'allumentent que par des rapports intimes et ces communications que le Seigneur entretenait avec les âmes recueillies dans la solitude.

Sa retraite au centre des Alpes n'est pas longtemps ignorée ; la renommée de sa sainte vie et de celle de Gui, son compagnon, le trahit. On accourt de divers côtés s'édifier de leurs vertus et se recommander à leurs prières. Des chrétiens de bonne volonté se groupent autour d'eux et sollicitent la grâce d'embrasser leur genre de vie :

voilà les premiers disciples et les pierres fondamentales de cette abbaye qui offrira, pendant plusieurs siècles, un spectacle de ferveur qui sera la joie du ciel et l'édification du monde. Formés par le cœur tout brûlant de Guérin, ces écnobites rivaliseront d'ardeur avec les anges ; et les suaves parfums de leur piété vraiment séraphique attireront des centaines de milliers d'âmes à la sainteté. L'abbaye d'Aulps montera si haut et si rapidement, sous la direction de Guérin, dans toutes les vertus, que saint Bernard, le meilleur juge de la perfection religieuse, en sera dans l'admiration, et proposera ce monastère comme un modèle de la vie parfaite.

Quelle joie pour notre bienheureux d'avoir établi la louange perpétuelle, l'action de grâces et les chants non interrompus de l'amour divin parmi près de deux cents moines rivalisant de ferveur avec les intelligences célestes !

C'est à Guérin que le même saint Bernard rapporte toute la gloire de ce merveilleux établissement. « Tout ce qui se voit au dehors, dit le saint docteur, de religion, de piété, de mœurs angéliques, de zèle et de charité, a sa source dans le cœur si plein, si pur, et embrasé des ardeurs séraphiques de Guérin. »

Dans cette lettre, qui est, des nombreux et

En vivant pour Dieu, Guérin vivait pour le prochain : vivre pour l'un, c'est vivre pour l'autre ; on n'aime pas le premier, si on ne chérit pas le second ; ces deux amours sont inséparables ; ils ne font qu'un ; l'amour de Dieu, c'est l'accomplissement de toute la loi, et c'est accomplir la loi dans sa plénitude, dit saint Paul, que d'aimer son prochain (1). Ces deux amours indissolublement unis n'étaient pas et ne pouvaient pas être séparés dans le cœur de notre saint. Dieu et l'homme avaient toutes ses affections. La glorification du Seigneur et le salut des âmes étaient son ambi-

admirables écrits de saint Bernard, le plus souvent citée par les Pères de la vie spirituelle, ce grand docteur, en traçant le tableau de la vie chrétienne, de la vie parfaite, du vrai moine, avait devant lui pour modèle notre bienheureux. C'est au saint abbé d'Aulps qu'il emprunte ses traits et ses couleurs ; car, après avoir achevé sa peinture, qui est un de ses chefs-d'œuvre, il s'adresse aux moines en leur disant : *Enfants, suivez votre père, soyez ses imitateurs, comme il l'est lui de Jésus-Christ ; et répondez : Nous courons à l'odeur de ses parfums. Il est en effet en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ.*

tion. Pour atteindre ce double but, rien ne lui coûte, rien ne l'effraye, rien ne l'arrête. Du repos de ses vieux jours il n'en a aucun souci. S'immoler encore, s'immoler jusqu'à la fin au service du prochain ; pourvoir aux besoins des corps et des âmes avec toutes les ressources dont il dispose, c'est son affaire de chaque jour.

En Vallais comme dans la vallée d'Aaupis, il n'est pas de souffrance à laquelle il ne soit secourable. Il compatissait aux afflictions du prochain ; il s'alligeait de ses périls. Tout était commun entre eux, comme entre des amis, les biens et les maux, les joies et les tristesses. Guérin avait le droit de dire aux habitants des Alpes ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Qui d'entre vous est infirme que je ne le sois avec lui ? Qui est scandalisé sans que je ne le sois moi-même ?* C'est cette bonté, cette charité universelle de notre bienheureux qui a rendu sa mémoire si douce aux peuples et leur a donné la confiance de l'invoquer après sa mort, comme ils le faisaient, de son vivant, dans leurs besoins. En effet, Guérin était accessible à tous et à toute heure ; il se faisait à toutes les importunités ; se prêtait aux désirs des pauvres et des hommes dans la peine selon l'étendue de son pouvoir ; son cœur était à tous ; les greniers de l'abbaye étaient, comme ceux de l'Égypte,

ouverts à tout le monde. Plus d'une fois il dut réduire les vivres de la communauté pour venir en aide aux indigents ; lui le premier, ses moines à sa suite et à son exemple, acceptèrent, en plus d'une circonstance, la faim, pour soulager celle des habitants de la vallée. Voilà pour les corps et les nécessités matérielles de la vie.

Sa charité pour les âmes n'était pas moins industrielle et ardente. Leur salut était sa grande préoccupation. Sans cesse il s'offrait, pour leur salut, en victime de propitiation et d'impé-ration. Il acquittait leur dette devant la justice divine, et implorait sans relâche la rémission de leurs péchés par ses prières, ses veilles, ses jeûnes et les autres austérités de la pénitence. Dans sa chair innocente et souvent ensanglantée, il accomplissait avec joie ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ dans les fidèles membres de son corps mystique, qui est l'Eglise. Par ses larmes, ses travaux et son immolation quotidienne aux sollicitudes de ses charges d'abbés, puis d'évêque, il apaisait la colère, détournait les vengeances de Dieu des pauvres pécheurs et attirait sur eux les miséricordes du ciel. A tout cela, il ajoutait l'enseignement, les exhortations, les supplications, les conseils répétés, les reproches, quelquefois, mais rarement la punition ou la correction.

La charité est la reine des vertus. Autour d'elle accourent et se pressent les autres vertus, comme les abeilles autour de leur reine. Aux vertus théologales se réunissaient, dans notre bienheureux, les vertus morales, pratiquées les unes et les autres avec une perfection soutenue et rare.

PRUDENCE

La prudence, qui est l'œil de l'âme ou la droite raison appliquée à la conduite, tient, parmi ces dernières, le premier rang. C'est elle qui est leur lumière et leur guide; elle indique ce qu'il convient de faire et ce qu'il faut éviter, les moyens d'accomplir l'un et de fuir l'autre. La prudence, c'est le discernement entre le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste. À ce discernement, appartenamment la connaissance et l'appréciation des voies sûres et faciles d'atteindre le but où l'on tend.

La prudence, ici nous parlons surtout de la prudence chrétienne; car il y a une *prudence de la chair qui est ennemie de Dieu*. Cette vertu est la règle de la conduite, la route qui n'égaré point, la lumière qui ne trompe point. Elle empêche

les défaillances comme les témérités, elle éloigne des compagnies et des lieux dangereux, elle prévient les écarts et tient l'homme en garde contre la crédulité qui accepte, sans examen, toute parole de quelque bouche qu'elle parle, pourvu qu'elle flatte quelque passion, ou déverse le ridicule sur ce qui est le plus digne de vénération, la religion et le sacerdoce. La prudence n'est ni la déliance outrée qui énerve les forces, ni la présomption qui les exagère et, en les exagérant, précipite dans les périls.

Notre bienheureux possédait à un degré remarquable cette vertu cardinale ; sa vie privée et publique en sont des témoignages. Sachant qu'il est moins difficile de s'abstenir des plaisirs que d'en jouir avec modération, il y renonce de bonne heure et sans retour. Conserver l'innocence est chose plus aisée que de la recouvrer après l'avoir perdue : Guérin le tient de la bouche de ses parents, qui l'ont appris eux-mêmes de saint Ambroise. C'est pourquoi il s'abrite, dès ses jeunes années, dans le désert, et s'arme contre les séductions des sens des rieurs de la mortification.

Le monde qu'il a quitté se glisse peu à peu dans Molesme ; Guérin, plus en garde que jamais contre les entraînements de cet ennemi,

s'enfuit et va chercher dans une solitude plus profonde, la sécurité de ses vertus.

L'isolement des moines d'Aulps, leur dispersion dans des cellules éloignées les unes des autres, donne lieu à la dissipation et au relâchement de la discipline régulière; aussitôt la prudence de Guérin s'alarme, et il écarte le danger que court la piété de ses religieux, en les rassemblant sous un même toit et sous une surveillance commune et facile.

Chef d'une communauté nombreuse, sa prudence embrasse jusqu'aux détails des devoirs de sa charge délicate et pénible. Il garde sa maison contre le dehors par une clôture sévère, et la dirige dans les voies qui mènent à la perfection avec les ménagements dus à la faiblesse humaine et les tempéraments réclamés par la nature des esprits et des caractères. Son discernement tient compte de la mesure et de la variété des grâces, des forces et du courage, de l'âge et du tempérament de chacun, afin de ne rien exiger que ce qu'il pouvait raisonnablement espérer et obtenir. L'esprit de Dieu et ceux qu'il éclaire peuvent seuls connaître les dispositions et descendre dans les profondeurs du cœur humain, qui souvent s'ignore lui-même. Mais Guérin possédait cet esprit de discernement et de prudence; et c'est

avec lui qu'en peu de temps il eut donné à son abbaye cette perfection qu'admirait et qu'enviait presque saint Bernard, si bon connaisseur de la vie monastique.

Notre bienheureux ne montre pas une moindre prudence, lors de son élection à l'évêché du Vallais. D'abord, il n'éprouva aucun éblouissement. L'éclat de cette sublime dignité ne détourna pas ses regards de ce que son humilité appelait sa bassesse et son néant. Ce qu'il fait, c'est ce que la prudence lui commande : il interroge ses forces et il calcule le poids de cette haute charge. Le fardeau lui semble trop lourd pour les épaules d'un pauvre moine chargé d'années. La prudence lui dicte un refus qu'il ne retirera que devant les ordres réitérés du Souverain-Pontife. S'il revient de sa détermination première, c'est par soumission à son supérieur ; et, dans cette soumission, il trouve, avec sa propre sécurité, l'assurance des victoires promises à ceux qui obéissent dans la simplicité de leur cœur (1).

FORCE

A la prudence chrétienne, Guérin ajouta la force

(1) Prov., 21, 28.

qui affermit l'âme contre les périls, l'élève au-dessus de la crainte, de l'abattement, de la tristesse et des défaillances parmi les travaux et les combats.

Dans la vie de notre saint, on remarque une marche dans le bien soutenue par une volonté courageuse qui ne se dément pas un seul jour. Tel il fut au commencement, dès son entrée dans le cloître, tel il se trouve à la fin, avec cette différence que sa force a grandi avec les années et que son expérience dans les luttes contre les ennemis de son salut et du salut des âmes confiées à sa sollicitude l'a rendu plus habile et plus entreprenant. « Quand le repos était dû à votre âge et la couronne à vos mérites, écrit saint Bernard, voilà que, soldat du Christ toujours plus intrépide, vous excitez de nouvelles guerres et courez à de nouveaux combats. Vous provoquez l'ennemi et en le forçant à revenir au combat, vous montrez dans un vieillard appesanti par les ans, un courage et une activité dignes des forts. »

« Il n'y a pas à craindre, continue le même saint, en parlant toujours de notre bienheureux, il n'est pas à craindre que l'ennemi soit vainqueur de celui qui triomphe du poids de la vieillesse. Le courage chez Guérin ne connaît pas les années, il s'accroît avec l'âge. Dans son corps refroidi,

Dans la force, sont comme parties et effets nécessaires la fermeté et la persévérance. Guérin est ferme et inébranlable dans le bien ; rien ne

FERMETÉ & CONSTANCE

Saint Bernard part des exemples de force que donne notre bienheureux, pour établir que l'homme juste et saint doit croire sans cesse en sainteté et en justice, et que, du moment où il s'imaginerait avoir assez fait, il déchoirait de son état et marcherait à sa perte.

« (1). »
Saint Bernard part des exemples de force que donne notre bienheureux, pour établir que l'homme juste et saint doit croire sans cesse en sainteté et en justice, et que, du moment où il s'imaginerait avoir assez fait, il déchoirait de son état et marcherait à sa perte.

il y a un cœur bouillonnant de saints desirs, et dans des membres qui semblent devoir se refuser à l'action, persévère toujours entière une vigueur de résolution à laquelle tout sert et rien ne résiste. Il n'est rien la détonnant. Pourquoi craindrait-il la ruine de cette vieille demeure, que nous appelons le corps, lui qui voit s'élever de jour en jour la magnifique demeure que ses œuvres lui préparent dans l'éternité ? Il est assuré que de cette demeure terrestre détruite, il passera dans cette demeure qui n'est pas faite de main d'homme, que Dieu lui réserve dans les

l'en détourne. Il n'est pas exempt des tentations, loin de là. La forte vertu appelle de fortes épreuves. Parce qu'il est agréable à Dieu, il faut qu'il soit criblé comme le froment, pour être entièrement pur de tout mélange ou alliage profane. Les luttes où saint Bernard nous le fait voir engagé pour mettre la dernière main à l'œuvre de la perfection de son monastère, apprennent que les résistances ne manquent pas à son courage et que, pour surmonter les obstacles, il eut besoin d'une grande force contre lui-même pour garder la patience, la douceur, le calme de la modération, parmi les oppositions qu'il rencontra sur son chemin. La violence, les emportements, fruits de la faiblesse, eussent empêché ou ruiné des réformes qui n'ont de durée qu'autant qu'elles naissent de la persuasion. La contrainte fait des esclaves ou des hypocrites, et Guérin voulait des religieux fidèles aux règles par estime et par amour.

La force de notre bienheureux était dans sa longanimité, dans sa mansuétude et dans l'empire qu'il exerçait sur lui-même, où toutes les passions assujetties servaient à ses desseins au lieu de leur nuire.

Guérin fut un homme de prières, et sa prière

FIDÉLITÉ A LA PRIÈRE

Mais c'est principalement par son humilité que Guérin était puissant et fort. Il était au dehors le premier par sa dignité et sa charge; mais, dans son cœur, il était le dernier. Il avait en grande estime ses frères en religion et, par ce sentiment, il était à leurs pieds, se regardant comme le moindre d'entre eux et indigne de leur commander; c'est pourquoi ses ordres étaient des prières; ses recommandations, les conseils d'un frère, d'un ami. Semblable à saint Paul, il était fort parce qu'il était faible, et il pouvait tout parce que Dieu est la force des humbles qui, se déhant d'eux-mêmes, se confient en sa protection et attendent tout de son secours. La force est dans l'humilité qui s'appuie sur le bras du Tout-Puissant; la faiblesse est dans l'orgueil qui croit se suffire à lui-même. L'humble prie et Dieu est avec lui, et avec cet appui, il n'est ni difficulté ni ennemi qui tiennent.

HUMILITÉ

était continue, car il priait par chacune de ses actions ; ses démarches, ses travaux étaient autant d'élévations de son âme vers Dieu, qui lui était présent partout et auquel il rapportait fidèlement tout ce qu'il faisait soit comme actions de grâces, soit en témoignage de sa dépendance, de son amour et de sa soumission à sa volonté, soit enfin comme une invocation à sa miséricorde. Par son recueillement dans l'oraison, soit vocale, soit mentale, pratiquée dans le cloître, notre bienheureux était monté aux degrés les plus élevés de la contemplation, c'est-à-dire à une prière de silence et de repos, à un regard simple et affectueux sur Dieu et ses ineffables perfections. Là, tel qu'un homme exposé au soleil reçoit la lumière qui l'éclaircit et la chaleur qui vivifie ses membres, Guérin, en la présence de Dieu, sans effort, dans une paix profonde, était exposé aux rayons bienfaisants du soleil de justice et de sainteté. Il se montrait au Seigneur tel qu'il était, avec ses besoins et ses infirmités, ses aspirations et ses vœux. Il lui suffisait de se présenter à ce tendre Père exaucé en sa faveur, en faveur des siens et de ceux qui recouraient à son intercession, au delà souvent de ses espérances. Cet état n'avait lieu que dans la prière vocale privée et dans l'oraison

Avec cette vie de prières, ce recueillement extérieur, cette union avec Dieu, Guérin avait l'œil ouvert sur les devoirs de sa charge, soit comme supérieur de l'abbaye, soit comme évêque. Sa vigilance s'étendait à l'ensemble comme aux détails de ses fonctions abbatiales ou épiscopales. Rien n'échappait à ses regards : les infractions légères, les commencements de dissipation ou de relâchement dans la pratique des observances régulières, l'atténuement dans le service de Dieu, la tenue dans la célébration ou l'assistance aux saints mystères, les omissions et les négligences dans l'accomplissement des devoirs. Son zèle de la maison du Seigneur, de l'avancement de ses

VIGILANCE

mentale ou la méditation dans les offices publics ; avec ses frères du cloître, notre bienheureux psalmodiste, chantait, récitait, priait, selon les prescriptions de la liturgie et les dispositions des règles de son Ordre, mais toujours dans un parfait repos d'esprit, et avec cette simplicité de vue et cette attention de cœur qui sont le partage des âmes pures et ferventes auxquelles le Seigneur aime à se communiquer.

religieux vers la perfection, le tenait en éveil ; et il ne négligeait point les avertissements, qui prévien-
 nent les fautes, en font sentir la gravité ou le danger
 et disposent au repentir. La négligence des petites
 choses et la pratique des légères observances avaient
 beaucoup d'importance à ses yeux et servaient de
 base à ses jugemens et de règle à sa conduite envers
 ses moines. Par cette vigilance, il arrêtait le mal
 dans ses principes, avant qu'il eût jeté des racines
 ou passé en habitude. Il était dans son monastère
 ou son diocèse, ce que doivent être les pères et les
 mères dans leurs familles, les maîtres et les mai-
 tresses dans leurs maisons, les supérieurs parmi
 ceux dont ils ont la charge ; les chefs, à quelque
 ordre et à quelque rang qu'ils appartiennent, en-
 vers leurs subordonnés : il veillait, il observait, se
 rendait un compte exact de l'état de sa maison,
 mettait l'ordre partout, tenant chacun à sa place
 et maintenant tout dans l'obéissance.

Avec ce soin, il eut bien vite conduit sa com-
 munaute à cette hauteur de perfection qui faisait
 l'édification du public, et que saint Bernard pro-
 posait à l'imitation de ses moines.

Cette vigilance sur la communaute était le fruit
 de sa vigilance sur lui-même. Guérin avait agi
 avant de parler, pratique avant de commander, et
 il était autorisé à dire à ceux qui relevaient de son

autorité : Soyez mes imitateurs, je ne conseille
 et n'ordonne que ce que j'ai fait moi-même.
 En effet, de bonne heure il se tint en garde
 contre ses sens et les soumit à une vigilance sé-
 vère et, à la fin de sa vie, il n'avait pas à se re-
 procher une infraction de quelque gravité au pacte
 fait avec ses yeux, de ne pas les arrêter sur les
 objets les plus innocents et de garder son esprit
 contre toute pensée mauvaise ; réprimer les re-
 gards permis, afin d'éviter les regards indiscrets
 et dangereux ; la vue baissée et dirigée par la
 modeste ; le corps dans une posture décente et
 digne, telle qu'elle doit être dans une société, en
 une compagnie ou sous les yeux de quelqu'un que
 l'on respecte et auquel on désire être agréable.
 L'attention de notre bienheureux s'étendait à ces
 détails et à d'autres encore, non pour plaire aux
 hommes, mais à Dieu, en la présence de qui et
 en qui il savait qu'il vivait, qu'il se mouvait et
 qu'il était.

La pensée de Dieu, le souvenir de sa présence
 était le préservatif contre l'égarement de ses sens ;
 et, sous les regards de ce bon père, il ne se fut
 pas permis des libertés qui n'eussent pas été selon
 les maximes de l'Évangile et les convenances
 chrétiennes.

Il veillait sur les yeux, sur l'odorat, sur l'ouïe,

sur le goût, sur le toucher, et n'accordait aux
 uns et aux autres que les satisfactions légitimes
 et nécessaires, qu'il leur refusait souvent encore
 en punition des fautes dont ils avaient été les
 instruments, ou comme préservatif, afin de les
 mettre hors d'état de nuire par leurs excès. De
 là, sa sobriété dans le boire et le manger, ses
 soins à ne s'inquiéter aucunement de la nature et
 des qualités des aliments et des boissons; donnant
 la préférence à ceux pour lesquels il sentait moins
 d'attrait. Il avait si bien combattu le goût et l'o-
 dorat, qu'il était indifférent aux bonnes ou mau-
 vaises odeurs, aux apprêts et aux saveurs des
 aliments. L'eau du torrent, des légumes assai-
 sonnés d'un peu de sel, un pain grossier avaient
 ses préférences. Les mets préparés, les boissons
 agréables, il ne les connut plus depuis son départ
 de la maison de ses pères jusqu'à son trépas. Il
 ne donnait qu'à regret les soulagemens nécessaires
 à son corps, qu'il traitait comme un esclave
 et dont il redouta jusqu'à la fin les révoltes; car
 il savait que la chair est toujours en guerre contre
 l'esprit, que la paix entre l'un et l'autre est im-
 possible, la chair poussant sans relâche au dé-
 sordre et au crime, et l'esprit de Dieu, ou l'esprit
 chrétien, excitant à la pratique du bien et de toute
 justice, à la charité, aux joies saintes, à la pa-

tience, à la bonté, à la douceur, à la continence
 et à la chasteté. Mais pour discerner, réprimer ou
 secourir dès leurs commencements des mouve-
 ments si opposés, l'attention sur soi, la vigilance
 sur son cœur, ses affections, ses goûts, ses desirs,
 étaient la sentinelle préposée à la garde de la cité
 ou de la maison. Si la sentinelle somnolente ou
 s'endort, l'ennemi qui, sans jamais dormir, rôde
 sans cesse autour de notre esprit et de notre
 cœur, épiant l'occasion d'y pénétrer et d'en faire
 sa conquête, en deviendra aisément le maître ;
 et avec lui et sous son empire, les meilleures vo-
 lontés plient, les résolutions fortes s'évanouissent,
 les vertus ne sont bientôt plus que des ruines,
 les mauvais penchants renaissent et les passions
 déchainées entraînent tout avec elles. Il ne faut
 pas longtemps à l'ennemi du salut, pour mettre
 les âmes hors de la voie et les bouleverser de fond

en comble.

L'esprit de l'homme est prompt, à dit Jésus-Christ, et la chair est faible; cette promptitude et cette rapide succession de pensées, d'images, de souvenirs, d'imaginations, sont un grand péril pour les âmes irrédéchies et dissipées, et, sans la vigilance qui les prévient, les écarte ou les règle, et, d'un autre côté, sans la mortifi-

Sa vie ne fut qu'une immolation. Il crucifiait sa chair, la réduisait en servitude, et, non content des mortifications marquées par la règle, il allait au devant de nouvelles privations ; sa faim et soit de souffrances étaient insatiables, estimant ce qu'il endurait peu de choses devant la gloire éternelle qui devait en être la récompense. Bien différents de la plupart des hommes, qui ne voudraient pas de la vie sans jouissances, lui, au contraire, sans la souffrance, aurait trouvé la vie insupportable ; un jour sans douleur eût été pour lui un jour malheureux. Son ambition en ce point était de pousser l'imitation de Jésus-Christ, l'homme des douleurs, jusqu'aux extrêmes limites, qu'il eût at-

MORTIFICATION

plorables : l'innocence, la pureté des mœurs, la dignité et la sainteté de la vie sont bien près du naufrage. Aux précautions suggérées par la vigilance, le bienheureux Guérin ajouta la fuite du monde, si redoutable par le scandale de ses exemples, la retraite dans le désert, l'assujettissement à une discipline sévère et la pratique des austérités de la pénitence.

teintes et peut-être dépassées, si l'obéissance n'eût mis des bornes à son courage.

Quand saint Bernard le représente se jouant, sous le poids des années, de la caducité et des infirmités de la vieillesse, et déployant dans un corps débile, usé par les travaux, l'âge, les veilles et la discipline, la vigueur d'un jeune homme, c'est un témoignage donné d'avance à la vérité de ce qui vient d'être dit. Il y avait dans Guérin une puissance de volonté, une énergie et une générosité dans le service de Dieu, qui se riaient des obstacles et ne savaient pas qu'il y eût quelque chose d'impossible. Ce n'est pas lui qui s'arrête. La maladie même ne peut le retenir, il la surmonte et se met en route avec elle, et si sa monture n'eût refusé de marcher et ne se fût abattue sous son fardeau, il eût succombé, sans être vaincu, sur un des cols de nos Alpes qu'il devait franchir pour arriver à Sion. Mais devant la volonté du Seigneur qui se déclarait avec tant d'évidence, il dut retourner, pour n'en plus sortir, à l'abbaye qu'il venait de quitter. Il justifie ce que saint Bernard avait dit dans la lettre 254^e, où il le propose pour modèle aux moines d'Avlups, aux moines de tous les pays et de tous les temps, et aux chrétiens de toutes les conditions et de tous les âges. « La vertu retient ce que le temps em-

La pauvreté qu'il s'était engagé par un vœu solennel à pratiquer tous les jours de sa vie, il la voulut, il l'aima avec ses privations et ses ri-

PAUVRETE

Ainsi notre bienheureux ne fut jamais à lui-même, toujours à Dieu avec un dévouement toujours croissant. Il ne faisait cas de son corps, de sa santé, de ses forces, de sa volonté, de son esprit, de son entendement que parce qu'il avait là autant de vicimes à immoler à la gloire du Seigneur ; et ses sacrifices étaient quotidiens. La chaste fi de sa chair un holocauste perpétuel.

« piété filiale. »
d'être son fils et de lui rendre les services de la son père un seul jour, il ne peut non plus cesser qu'il est, et comme le Seigneur ne cesse pas d'être fils qui se doit toujours au père qui l'a fait ce qui se loue pour un temps déterminé, c'est un tre en sainteté. Car il n'est pas un mercenaire ici-bas, qu'il ne cesserait pas un moment de croifaim et soif de la justice. Il vivrait éternellement avoir assez fait, il ignore le repos, il a toujours passe ni ne finit avec lui. Le juste ne croit jamais porte : car la vraie vertu délè le temps ; elle ne

guez et selon toute son étendue. Elle fut sa compagne chérie. Il l'honora et la glorifia toujours. Les habitations les plus incommodes, les vêtements vils, la nourriture grossière avaient ses préférences. Simple religieux, il recherchait les dernières places, les plus bas emplois, et s'il eût eu le choix de sa demeure, il eût préféré la cellule la plus dédaignée. Les mépris, les rebuts, les dédains qui sont le partage des pauvres, étaient pour lui d'un grand prix.

S'il voulait la pauvreté pour lui-même, il la recherchait aussi pour la communauté, dès qu'il eut le gouvernement. Selon les Pères, la pauvreté est la richesse des maisons religieuses et leur plus solide fondement; avec elle la discipline fleurit, la piété règne, la pénitence avec ses sévérités ne rencontre pas d'obstacles sérieux. Accoutumé aux privations auxquelles il a dû s'attendre en entrant dans un Monastère pauvre, le religieux ne s'en plaint pas; c'est la condition de son choix, il ne songe pas à une meilleure. Il en est autrement lorsque le Monastère abonde de biens. S'abstenir quand il est facile de jour, souffrir quand tout autour de soi provoque à la jouissance, endurer la soif et la faim au sein de l'abondance, c'est une épreuve bien forte. Bientôt on arrive à trouver la règle rigide, les jeunes sévères,

le vêtement trop grossier et la couche trop dure ; le murmure , le blâme commencent. On se plaint de légères indispositions , on prétexte des infiltrations , on appelle un soulagement , on provoque des améliorations dans le boire , le manger , le vêtir et le logement ; on a recours aux dispenses : ainsi la discipline s'affaiblit , les saintes observances perdent peu à peu de leur empire sur les âmes ; et des règles dont on dispense avec facilité sont bientôt comme si elles n'étaient pas. Voilà les sources du relâchement et de la ruine des Monastères.

Le bienheureux Guérin avait vu les jours de ferveur de Moïse et avait été témoin de sa décadence. Les causes ne lui en étaient pas inconnues. Dans le dénuement , toutes les vertus avaient pris racine dans ce désert , et l'affluence des biens avait amené insensiblement , avec une diminution de ferveur , un relâchement que les exemples et les efforts des chefs , qui étaient tous des saints , ne purent conjurer et qui amena la ruine d'un établissement qui avait jeté beaucoup d'éclat , et dont les débris respectables servaient de fondement à Clirvaux et à Clairvaux.

Guérin , qui n'était pas sorti du monde pour y rentrer , et qui avait renoncé aux richesses pour la pauvreté , ne put tenir à Moïse et à Moïse que l'a-

bondance y eut pénétré ; il fut, avec Gui, l'un de
 ses frères en religion, le premier à s'en retirer.
 C'est alors qu'il gagna les Alpes et fixa sa demeure
 dans la vallée la plus inaccessible de ces hautes
 montagnes. Là, pendant de longues années, il fut
 libre de pratiquer la pauvreté selon l'Évangile et il
 en accepta d'un cœur joyeux les privations. Plus
 tard, lorsque l'abbaye des Alpes eut pris quelque
 consistance, les donations affluèrent ; les comtes
 de Savoie, les seigneurs d'Allinges, les barons du
 Faucigny, les évêques de Genève se montraient
 généreux. Gui d'abord, Guéin ensuite, acceptèrent
 en partie ces dons de la piété de ces grands
 du siècle. Mais bientôt les souvenirs de Molesme
 revinrent à la mémoire de notre bienheureux, qui
 se hâta d'écarter le péril, soit en refusant des li-
 béralités nouvelles, soit en renonçant à plusieurs
 de celles qu'il avait acceptées, et, parmi ces der-
 nières, nous croyons pouvoir ranger les terres de
 Cessens dans l'Albanais, dont il fit cession pour
 aider à la fondation de l'abbaye d'Hautecombe.
 Saint Bernard le félicite, par sa lettre 254^e,
 d'avoir, par une inspiration d'en-haut, abandonné
 églises et bénéfices ecclésiastiques, soit pour
 ne pas ouvrir la porte de son Monastère à la
 richesse, soit pour le rétablir dans la pauvreté
 d'où il allait déchoir.

Ainsi en toute chose, pour lui et sa maison, Guérin recherche la pauvreté. Si l'abbaye d'Anlps fut une des plus riches de la chrétienté, c'est con- tre le gré et les exemples du bienheureux, et longtemps après son trépas ; et ces richesses fu- rent son malheur et sa ruine. Des grands du monde, des hommes cupides et dissipateurs à la fois, se disputeront et prodigueront ses trésors, et, avec leurs vastes possessions, les religieux seront dans la misère. Des abbés commendataires jetteront à tous les vents les revenus de cette opulente abbaye, pendant que ses pieux habitants endureront la faim. Mais, dans cette extrême dé- tresse, l'esprit de piété restera toujours vivant ; la pauvreté conservera ou fera revivre ce que les richesses eussent détruit.

OBEISSANCE

Avec la chasteté et la pauvreté, l'obéissance qui unit les membres à leur chef et ne fait des uns et des autres qu'un seul et même corps, animé du même esprit et vivant de la même vie, fut une des vertus à laquelle Guérin attachait le plus de prix. Longtemps, à Molesme et dans les Alpes, il avait vécu dans la dépendance, car ce ne fut que ²³

vers 1112, qu'il fut mis à la tête de l'abbaye d'Aulps.

Jusqu'à là il fut dans les mains de ses supérieurs, toujours prêt à accomplir leurs volontés. Des recommandations, de simples desirs de leur part étaient reçus comme des ordres, et suivis avec le même empressement et la même fidélité. Il ne raisonnait pas le commandement, il s'y soumettait avec déférence et amour. Tout : pensées, appréciations, jugements, répugnances de la nature, se taisait devant la voix des maîtres, qui était pour lui la voix de Dieu ; et tout cela était offert à Dieu en holocauste sur l'autel de l'obéissance.

Cette obéissance est le fondement et le point le plus élevé de la perfection religieuse, et Guérin en fut un vrai modèle. Il ne crut point se dégrader par ce renoncement à lui-même. L'Évangile et la lecture des vies des saints lui avaient appris que l'on grandit devant Dieu à mesure que l'on abaisse ses pensées et que l'on soumet ses jugements aux pensées et aux jugements de ceux qui ont autorité sur nous ; que l'on descend au contraire de l'estime de Dieu et de celle des hommes, lorsqu'on veut s'élever par ténacité à ses idées et obstination dans ses jugements.

Loin de voir dans la noblesse de sa naissance

et l'illustration de son nom, des prétextes pour s'affranchir du joug que Notre-Seigneur a porté jusqu'à la mort, puisqu'il est mort par obéissance, le souvenir de ces distinctions humaines fut pour notre bienheureux un motif d'en abaisser l'orgueil devant Dieu et de monter à ses frères du cloître le peu de cas qu'il en faisait, par la pratique de ce que l'obéissance a de plus humiliant à la nature.

Guérin ne tenait aucunement à lui-même ; détaché du monde par la pauvreté, de son corps par la chasteté, de ses pensées, de ses desirs et de ses volontés par l'obéissance, il vivait en Dieu, de Dieu et pour Dieu qui était tout pour lui, et dans le sein duquel il avait toutes ses joies et tous ses trésors.

Le bienheureux reçut déjà en cette vie une récompense de cette parfaite soumission, sans pré-judice toutefois de celle qui l'attendait dans un monde meilleur. Le Seigneur lui fit la grâce de rencontrer, lorsqu'il fut au commandement, à l'abbaye et dans le diocèse de Sion, la docilité qu'il avait si fidèlement observée dans les rangs d'un humble et pauvre moine. Nous l'avons dit, il est presque inouï qu'il ait eu à vaincre, dans l'exercice de ses charges d'abbé et d'évêque, des résistances opiniâtres à ses ordres.

C'était en sa personne l'accomplissement de cette promesse de Jésus-Christ : « Il vous sera fait comme vous aurez fait aux autres. » Guérin n'eut point de volonté devant celle de ses maîtres, et quand il fut au pouvoir, il ne s'en éleva pas contre la sienne. C'est une explication des succès merveilleux de ses entreprises. La réforme de son Monastère, par la réunion des religieux sous un même toit et sous une surveillance unique, s'opéra non sans peine, mais sans bruit. Il y eut des représentations, mais pas de murmure ni de révolte.

Restaurer les règles de la discipline tombées en désuétude parmi les prêtres d'un diocèse, faire revivre les mœurs chrétiennes chez un peuple où elles ont cessé d'être honorées, sont des œuvres délicates et difficiles.

Guérin les accomploit avec patience, et n'eut pas de lutes graves à soutenir. Le Seigneur avait disposé les âmes à recevoir les réformes que son serviteur proposa à son diocèse. Ainsi Guérin trouva dans ses inférieurs l'obéissance qu'il avait lui-même rendue à ses supérieurs.

Notre bienheureux sut bien gouverner, parce qu'il avait su bien obéir. Il fut maître des volontés des autres, parce que, maître de la sienne, il l'avait pliée aux volontés de ceux qui étaient

placés au-dessus de lui, et n'en avait jamais tenu compte que pour l'immoier au Seigneur, en la soumettant au joug de l'obéissance.

Il serait facile de pousser plus loin l'examen des vertus et des mérites du bienheureux Guérin; mais, par ce qui vient d'en être dit, la réflexion peut aisément suppléer aux développemens que ne comporte pas un simple résumé.

L'enfant et le jeune homme ne s'égareront pas de tous les états. Son attachement, sa piété filiale envers ses parents, sa docilité à leurs leçons, son recueillement dans le lieu saint, sa ferveur dans la prière, l'élevation de ses pensées, la noblesse de ses sentiments sont dignes de leur imitation. A

Guérin n'offre pas seulement dans sa vie le modèle d'un religieux exemplaire : il doit être proposé à l'imitation de tous les âges, aux hommes de toutes les classes, de toutes les conditions et des parents de ses riches couloirs.

Les pare de ses riches couloirs. charité qui les réunit, les anime de son esprit et foi, fortifiées par l'espérance et vivifiées par la charité. Toutes ces vertus étaient appuyées sur la pureté de la vérité dans les paroles, dans les actions. L'horreur de la dissimulation et du mensonge, l'absence de la douceur, la bonté, la simplicité, la droiture, un degré remarquable toutes les vertus : l'humilité, Nous ajouterons, en finissant, que Guérin eut à

CONCLUSION.

un âge où l'on réfléchit peu, il a déjà fait son choix entre la terre et le ciel, le temps et l'éternité ; son esprit ne voit de grand et de désirable que ce qui doit durer toujours, et il incline son cœur à l'amour et à la recherche des trésors que la rouille n'atteint pas, que les voleurs ne peuvent dérober et qui combleront les vœux et rassasieront les desirs de leurs possesseurs ; et, pour ces trésors, il renonce à tous les autres sans peine et avec joie ; il se soumet au genre de vie le plus opposé aux inclinations de la chair, à la concupiscence des yeux et à l'orgueil de la vie.

Les parents, les maîtres, les supérieurs de tous les ordres, tant civils qu'ecclésiastiques et monastiques, ont dans saint Guérin un guide qui ne les trompe pas ; la sagesse, la prudence, le zèle dans le gouvernement de son abbaye et du diocèse de Sion, leur montrent la route à suivre dans leurs familles, au milieu de leurs enfants, avec leurs serviteurs ; la direction à donner, la vigilance à exercer, les prévoyances, le discernement dans les moyens qui doivent être variés suivant les esprits, les caractères, les habitudes, les mœurs des sujets, afin de traiter les uns et les autres de manière à les attacher ou à les ramener tous au devoir.

À l'école de ce grand et saint personnage, leur cœur se déprendra des richesses, et, sans les re-

ration, ne sait voir que des sujets de louanges et d'admiration. L'intégrité d'une vie, où la critique la plus sévère leur dévouement à toutes les saintes causes et par les hommes distingués par leur intelligence, par qu'ont eu pour ce que l'on appelle la fortune de la terre le peu d'estime, ou plutôt le mépris aux grands biens de sa famille apprend aux riches détachement de Guérin, son renoncement entier une mine inépuisable d'utiles instructions. Le Le pauvre et le riche ont dans saint Guérin l'amour des peuples !

cles, que les hommages de la reconnaissance et de mémoire bénie qui ne recueille, à travers les siècles de ses mesures, et laissant après lui une triomphe par la persuasion, la douceur et la justice, sans provoquer de résistances dont il ne résiste aux puissants du monde sans heurter, sans blesser, modère les forts, encourage les timides, abus, redresse ce qui est boiteux, fortifie la fait retenir les scandales, fait la guerre à tous les d'une abbaye et d'un diocèse, corrige, réforme, années, à la tête de deux vastes administrations, qui, successivement et pendant de nombreuses Quel admirable talent que celui de ce saint,

jetter, ou y renoncer à la manière de notre bienheureux, ils les posséderont sans attache, ils en jouiront avec sobriété et modération, et rachèteront devant Dieu les douceurs qu'elles leur procurent, en appelant à leur partage Jésus-Christ, dans la personne des pauvres et des malheureux de toutes les conditions.

Les pauvres, de leur côté, à la vue de Guérin se faisant pauvre avec eux, et plus pauvre que la plupart d'entre eux et, de son plein gré, échangeant ses titres et ses biens de grand seigneur contre la vie humble et cachée, pauvre et mortifiée du cloître, auront, pour leur condition, de l'estime et de l'amour. Ils comprendront qu'ils ne doivent pas rougir d'un état qu'à l'exemple de Jésus-Christ, de Marie et de Joseph, ont embrassé librement des hommes d'un rang élevé selon le monde ; que de la part de ces personnes qualifiées, la pauvreté n'était pas une nécessité, mais le résultat d'un choix parfaitement volontaire, qu'ils l'ont préférée, avec ses abaissements et les privations qui en sont la suite, à une vie honorée, commode, où la souffrance est bannie, et où les plaisirs accourent en foule.

Guérin vivant de racines, de fruits sauvages et de légumes, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel, n'ayant pour boisson que l'eau des marais

Guérin n'avait pas voulu du repos que lui assu-
rait la riche succession de ses parents. En venant
demander une place au cloître, c'était à la peine
qu'il se condamnait et à une peine devant laquelle
reculerait les plus généreux travailleurs. Telle
était, nous l'avons dit, la vie des Bénédictins.
Chez eux, l'esprit et le corps, et toutes les puis-
sances de l'un et de l'autre, étaient presque sans
interruption au travail. La nuit ne différait guère
du jour. Quatre heures de sommeil, le reste était
pris par la prière, les exercices de religion, et
surtout par le travail des mains, auquel notre
bienheureux ajoutait l'étude. Car, chez les moines

du dénuement et des souffrances.
chrétiens magnanimes qui l'ont suivi sur la route
avec Jésus-Christ pauvre et souffrant, et tous ces
Ils le béniront d'avoir cette admirable conformité
leur inspirera la résignation à la volonté de Dieu.
pour eux une consolation et un soulagement, et
contre les rigueurs de leur condition ; elle sera
plainte et étouffera les murmures des malheureux
hivers ; cet exemple du bienheureux arrêtera la
ou une cellule étroite, sans feu contre le froid des
faite avec quelques branches d'arbre mal jointes
climat, sans autre abri qu'une misérable hutte
parfaitement contre la rigueur des saisons et du
ou du torrent, Guérin vêtu grossièrement et im-

de Saint-Benoît, la culture de l'esprit était une des aptitudes et du goût pour les sciences. Ainsi les jours et une bonne partie des nuits de Guérin étaient remplies de travaux utiles où le corps et l'intelligence étaient fortement exercés.

Ajoutons à ces labours, les mortifications intérieures et extérieures : le silence qui réprime la curiosité, l'obéissance qui dompte la volonté, la pratique de la règle qui ne laisse rien aux fantaisies, aux caprices, et marque la mesure et le temps de chaque action ; et quant aux pénitences extérieures : la haine, la discipline, les veilles, les abstinences, les jeûnes pendant les trois quarts de l'année, et par dessus tout cela les sollicitudes du gouvernement d'un nombreux Monastère et puis d'un diocèse où presque tout, du côté de la discipline, de l'instruction, de la régularité des mœurs était à restaurer, et on aura quelque idée des fatigues, des tribulations, des soucis et des travaux de saint Guérin.

L'ouvrier, le laboureur, le bûcheron, le berger, les hommes de peine et ceux qui, pour ne pas en porter le nom, ne le sont pas moins, les hommes d'étude, les magistrats, les administrateurs, les conducteurs des peuples, le religieux dans son cloître, les ecclésiastiques dans le sauc-

tuaire et au milieu des populations qu'ils ont le
 devoir d'instruire, de conduire, de maintenir dans
 la voie du bien ou de les y ramener; les chefs d'ordre,
 les évêques avec la charge redoutable du salut de
 quelques centaines de milliers d'âmes, les mis-
 sionnaires au cœur apostolique allant souvent, à
 travers mille périls et toujours au prix de grandes
 souffrances, porter la bonne nouvelle du salut
 jusque dans les régions les plus barbares : tous,
 sans exception, trouveront dans l'histoire de saint
 Guérin des exemples qui seront pour eux lumière,
 force, courage et consolation. En l'appelant à leur
 secours, dans les situations où il s'est rencontré
 lui-même et souvent dans les mêmes travaux qui
 se sont partagés sa vie, ils attireront sur eux et sur
 leurs œuvres les bénédictions du Seigneur.

Guérin est le patron de l'ouvrier, du laboureur,
 du bûcheron, des hommes de peine, car il a été
 tout cela lui-même. Il a été à la peine sans inter-
 ruption pendant sa longue carrière mortelle, et
 avec quel courage et quelle énergie !

Il est le modèle et le patron des chefs de mai-
 son, des pères et des mères de famille, etc. Pour
 eux, la sagesse et la vigilance de son gouverne-
 ment, soit à Aulps, soit en Vallais, lui ont acquis
 devant Dieu un grand crédit ; car les saints ob-
 tiennent facilement du Seigneur, pour ceux qui



les invoquent, les vertus dont ils ont été les modèles.
Il est l'ami et le protecteur des religieux, des prêtres, des pontifes. Il a beaucoup mérité pour ces serviteurs de Dieu dans ces divers états, qu'il a sanctifiés et glorifiés autant par ses travaux que par les vertus de son admirable vie.

TABLE

Pages	
V	DEDICACE.....
VII	APPROBATION.....
IX	PREFACE.....
	CHAPITRE PREMIER. — Naissance de Guérin. Il appar- tient aux XI ^e et XII ^e siècles si riches en grands hom- mes et en Saints. Education de Guérin. Vertus de ses parents. Foi des grandes maisons de ce temps. Saint Bernard, ses frères et les trente gentilshommes de la Bourgogne. Docilité de Guérin. Sa vocation à l'état religieux. Molesme. Les bienheureux Norbert, Albertic et Etienne. Guérin triomphe de l'opposition de ses parents à sa vocation.
1	CHAPITRE II. — Départ de Guérin pour Molesme. Il y est reçu par le bienheureux Robert, abbé de ce Mo- nastère. Rapports entre la vocation de l'un et celle de l'autre. Guérin au Noviciat. Sa ferveur. La ten- tation ; ce qu'il fait pour la surmonter. Témoignage rendu par saint Bernard au courage de Guérin contre le démon. Précieux fruits de la tentation.....
14	CHAPITRE III. — Guérin est reçu à la profession. Pau- vreté de Molesme. Austerités pratiquées dans cette maison. Les douces joies des moines ; la cordialité qui régnait entre eux. Dès le commencement Guérin est compté parmi les plus fervents. Travaux des moines et en particulier des Bénédictins. Injustice du monde à leur égard. Guérin est un de ces tra- vailleurs. La part de Guérin dans l'établissement des célèbres abbayes des onzième et douzième siècles.
26	

38	<p>CHAPITRE IV. — Guérin part avec Guy de Molesme. Leur arrivée à Lausanne et leur entrée dans la vallée des Alpes ou d'Aulps. Leur premier établissement. Donation, par le comte Humbert II, du terrain où s'élevait le Monastère et d'une partie de la vallée. Leur genre de vie. La réputation de leur sainteté leur amène de nombreux disciples.....</p>
38	<p>CHAPITRE V. — Multiplication des cellules. Ses avantages. Conduite et ferveur des moines. Ce que Guérin était parmi eux. Pourquoi il n'est pas ou peu parlé ici de Guy, le premier abbé d'Aulps. Etat florissant du Monastère. La bonne odeur de ses vertus attire beaucoup de monde dans la vallée qui se peuple. Conduite de l'abbaye envers ses serfs. Origine des paroisses et des communes de la vallée.....</p>
15	<p>CHAPITRE VI. — Mort de l'abbé Guy. Guérin lui succède. Son gouvernement. L'habitation dans des huttes séparées devient un danger; Guérin, pour l'écartier, bâtit une maison où il réunit les moines. Il est aidé par Amédée III. La maison dite des pèlerins. Construction de l'église. Humbert III l'achève.....</p>
61	<p>CHAPITRE VII. — L'abbé Guérin renonce aux églises qu'il gouvernait et aux bénéfices qu'il possédait. Les motifs de cette conduite. Cessens passe à Haute-Combe. Coopération de Guérin à la fondation de cette dernière abbaye. Il intervient dans l'arrangement passé en 1124, entre Humbert et Aimon, le premier évêque, le second comte de Genève.....</p>
76	<p>CHAPITRE VIII. — Guérin forme le dessein de la séparation de son abbaye de celle de Molesme. Etat de Molesme. Il obtient le consentement du comte de Savoie, des évêques et seigneurs qui étaient intervenus dans l'acte d'union et de dépendance de l'abbaye d'Aulps à l'abbaye de Molesme (1097). Une bulle de Calixte II affranchit l'abbaye d'Aulps et ajoute quelques privilèges à ceux accordés par Pascal II, dans une bulle du 6 des nones de mars 1102. Etat des serfs de l'abbaye sous Guérin et plus tard.....</p>
88	<p>CHAPITRE IX. — Miracles de Guérin. Ses vertus, sa foi particulièrement jointe à la foi des peuples en faveur desquels il les opérait les rendent croyables. Le plus grand miracle du bienheureux, c'est l'état où il mit</p>

- et laissa l'abbaye et la vallée d'Aulps. Civilisation de cette vallée; douceur, charité, la sévérité rare dans le gouvernement. 103
- CHAPITRE X. — Guérin, après sa mort, ne cesse pas d'être l'âme et la vie de l'abbaye. Dénouement de ce momentané. L'abbaye repousse le protestantisme de la vallée. Les évêques de Genève n'ont pas à se plaindre de cette maison. Attachement de la vallée à l'abbaye. Etat religieux et matériel de cette contrée. Injustice des chroniqueurs. La vallée d'Aulps est la gloire de saint Guérin. Récapitulation. Situation des serfs comparée à celle des ouvriers actuels. 118
- CHAPITRE XI. — Guérin unit son abbaye à celle de Cîteaux. Félicitations de saint Bernard. Guérin accepte la *carte* de charité pour son monastère. 137
- CHAPITRE XII. — Guérin est choisi pour évêque de Sion en Vallais. Sa résistance. Le Vallais recourt au pape Innocent II, qui ratifie le choix et ordonne à Guérin de cesser toute opposition. Guérin obéit. Lettre de saint Bernard. Il est sacré à Sion, par l'archevêque de Tarentaise, saint Pierre II. 151
- CHAPITRE XIII. — Guérin, en qualité d'arbitre, avec l'archevêque de Tarentaise et l'évêque d'Aoste, termine un différend entre les nobles d'Allinges et l'abbaye de Saint-Maurice (Vallais). Il accompagne ces deux prélats jusqu'à Conflans, où, par leur médiation et celle de Jean, évêque de Vienne, et d'Arduinus, évêque de Genève, il règle les affaires en litige entre son évêché et le comte Amédée III de Savoie. L'abbaye de Saint-Maurice. 165
- CHAPITRE XIV. — Retour de Guérin à Sion. Ordre qu'il établit dans sa maison. En toute chose il choisit ce qu'il y a de moindre pour son usage. Il garde la règle de saint Benoît autant qu'elle s'accorde avec les obligations de son nouvel état. Manière de vivre de notre saint. Sanctification des journées. Conseils dont il s'entoure. Coup-d'œil sur les temps où il prit le gouvernement de l'église de Sion. Il commence les réformes par le clergé. Importance et difficulté de la résidence. Dieu bénit ses réformes. Sanctification et fêtes. 179

CHAPITRE XV. — Guérin visite son diocèse. Etablissement du christianisme en Vallais. Le sang des martyrs de la légion thébéenne y est une semence de chrétiens. Predilection du saint pour les pauvres et les malades. Sa manière de vivre, de se loger, de terminer les différends, d'instruire. Sa sévérité envers les ecclésiastiques. Il pourvoit à la décence des églises, à la pauvreté des ornements sacerdotaux, aux besoins des indigents. Caractère du Vallaisan. Etat matériel et religieux du Vallais. Guérin et Pierre de Tarentaise suivent la même conduite..... 200

CHAPITRE XVI. — Visites pastorales (Suite). L'évêque de Sion parcourt les vallées et les lieux de l'accès le plus difficile. Ses visites aux malades. Guérin dans les cabanes des paysans. Il va dans la vallée d'Anniviers et dans celles qui touchent de près au Grand-Saint-Bernard. Restes d'idolâtrie. Le Grand-Saint-Bernard ; intérêt de Guérin pour ce grand établissement. De retour à Sion, il dresse des règlements. Principes qui leur servent de base. Secrets des succès apostoliques du prélat. Docilité du clergé du Vallais. Le pape Eugène III à Sion et à l'abbaye de Saint-Maurice. Guérin l'assiste dans la consécration de l'église de ce monastère. Hospitalité ; le saint la fait servir au profit spirituel de son diocèse. Sa manière d'agir envers les grands. Ferme et doux..... 218

CHAPITRE XVII. — Les temps de l'épiscopat de Guérin. Ce qu'est et ce que fait le saint évêque de ces titres d'honneur et de juridiction temporelle. Sa conduite toujours humble et pacifique. Recrutement du clergé. Il prépare une nouvelle génération de bons prêtres et donne à la réforme ecclésiastique dont il s'était fait un devoir, dès son entrée à Sion, ce qui en assurera la durée. L'état du Vallais sous son épiscopat. Guérin est à l'exclusion de toute affaire à ses devoirs d'évêque. Ses retraites à l'abbaye d'Aulps. Combien elles sont profitables à son diocèse. Son bonheur au milieu de ses anciens frères en religion. Amitié des saints. 233

CHAPITRE XVIII. — Le bienheureux Guérin à Aulps. Ses souvenirs, ses entrevues avec les habitants. Les attentions de sa bonté pour tous. Sentiments de ces montagnards envers lui. Après sa retraite, il rentre à Sion. Sa présence aux cérémonies saintes, aux

divertissements honnêtes. Il revient à Aulps pour n'en plus sortir. L'état de son âme pendant cette dernière retraite. Les premières atteintes de la maladie. Il part pour Sion ; mais le Seigneur l'arrête à douze cents mètres de l'abbaye et le force d'y rentrer. Ses derniers jours. Sa mort. Deuil dans la vallée, en Vallais et dans le monastère..... 246

APPENDICE A LA VIE DE SAINT GUÉRIN

CULTE DU SAINT

CLEF DITE DE SAINT GUÉRIN ET SON CORPS.

CHAPITRE PREMIER. DU CULTE. — Culte de saint Guérin.

Son antiquité. Office du saint. Témoinages de saint François de Sales sur la légitimité du culte de saint Guérin. Fondements de ce culte. Inscriptions tumulaires. Grâces obtenues par l'intercession du bienheureux. Protection sur les troupeaux. Témoinage rendu par Mgr Rey à la puissance du crédit et à l'heureuse influence de saint Guérin sur la vallée d'Aulps. Confirmation de ce témoignage par un prodige. Le pèlerinage continue pendant la révolution. Grâces obtenues pendant ce dix-neuvième siècle. Foires des chevaux à l'abbaye. Le charbon en 1869. Manifestations de la confiance publique envers saint Guérin. Députation de la paroisse et commune de Juxey (Vosges), à l'abbaye d'Aulps. Fête de saint Guérin à l'abbaye de Britame (Bourgogne)..... 267

CHAPITRE II. LA CLEF DE SAINT GUÉRIN. — Recours à la

clef de saint Guérin par les populations protestantes du *district* d'Argle (Suisse). Quelques explications sur cette clef. Mémoire sur cette relique par le sénateur Jordan, d'Aulps. Origine, matière, forme, usage et conservation de cette relique. Recours à cette relique pour les malades et surtout pour les troupeaux. Saint-Jean d'Aulps est le sanctuaire où saint Guérin écoute de préférence ceux qui l'implorant. Raisons de cette

CHAPITRE III. Du corps de SAINT GUÉRIN. — Sa conservation. Préservation providentielle de ce trésor aux seizième, dix-septième, dix-huitième, dix-neuvième siècles. Mesures prises pour en assurer l'intégrité et l'authenticité. Translations solennelles du saint corps en 1804 et 1851. Dévotion toujours active et croissante 307

VERTUS DE SAINT GUÉRIN 355
Foi 350
Espérance 364
Charité 370
Prudence 377
Force 380
Fermeté et constance 382
Humilité 384
Fidélité à la prière 384
Vigilance 386
Mortification 391
Pauvreté 393
Obéissance 397
CONCLUSION 402

